

PAGES
MANQUANTES

LE SAMEDI-NOËL

Grand Numéro de Gala

Format agrandi—Très nombreuses gravures en couleurs et d'actualité—Les plus beaux articles—Concours nombreux avec prix etc.

Concours
Spécial
de
Noël

Un Grand Concours
commence dans
ce numero.

Gros Prix valant \$40,00

Et 74 autres prix de 50c a \$5.00



C'est un concours facile et intéressant.

Le commencement de l'émouvant feuilleton :

Noël Tragique

Par HENRI DEMESSE

Le " Samedi-Noël " sera mis en vente le 15 décembre au prix ordinaire: 5c au Canada et 7c aux États-Unis. Il sera envoyé de nos bureaux sur réception de 5c pour le Canada et de 7c pour Montréal et l'étranger.

POIRIER, BESSETTE & CO., 198, Boul. St-Laurent.



(D'après le célèbre tableau de Tissot)

Saint Joseph cherchant un logement

La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts
Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts
Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier Bessette & Cie
Editeurs - Propriétaires,
198, Boulv. St-Laurent,
MONTREAL

Vol. 1. No 13. Montreal, Dec. 1908

Notre deuxième année.

LA REVUE POPULAIRE entre, avec le présent numéro, dans sa deuxième année. Mais ce numéro est, par exception, un *treizième*, et à l'avenir notre année commencera, comme l'autre, le premier janvier. Ainsi l'ont demandé ceux qui conservent et font relire notre publication. Il y a d'ailleurs des précédents à la chose, le dernier en date étant celui de la *Revue Larousse*.

Pour un magazine inaugurant un genre que personne n'avait encore osé tenter dans notre province, les premiers douze mois devaient offrir un champ d'expérience assez définitive, une sérieuse mise à l'épreuve.

Je suis heureux de pouvoir dire qu'il en sort avec avantage. Ne le dirais-je pas, les faits le proclameraient pour moi.

Les éditeurs et les rédacteurs avaient foi dans un genre qu'ils définirent comme n'étant ni trop haut ni trop bas. Ils se sont astreints à cette moyenne et les résultats ont donné raison à leurs prévisions.

En nous continuant son patronage, même en été, quand tant d'appels extérieurs dé tournent de la lecture, notre clientèle a con-

firmé notre croyance en ce genre qui comprend l'instructif qui n'est pas pédant et le récréatif qui évite d'être vulgaire.

Nous avons recherché la variété, sans approcher, même de loin, de l'incohérent; cette variété a présidé au choix de nos romans complets aussi bien que des autres textes et des gravures, et des personnes compétentes ont bien voulu, en toute spontanéité, nous faire savoir que nous étions dans la bonne voie.

Nous n'avons plus qu'à continuer, en perfectionnant les procédés.

La REVUE POPULAIRE a donné large hospitalité aux écrivains du pays. Elle a ouvert ses colonnes à des prosateurs et à des poètes bien connus de même qu'à d'autres à qui manquait une tribune pour se faire entendre, un médium pour arriver au grand public. Elle a donc été véritablement canadienne.

Si l'on considère combien il est difficile d'implanter un magazine de quelque envergure dans ce pays; si l'on tient compte du peu de confiance du public après tant d'avortements; si, surtout, l'on a souci du malaise économique qui a régné en 1908 dans presque tous les centres français de l'Amérique du Nord, eh bien, les résultats matériels sont très encourageants.

Et maintenant que le public connaît, à la fois, le genre et la vitalité de notre magazine, il y a lieu d'espérer qu'avant longtemps, ce dernier arrivera à posséder une clientèle au moins égale à celle de son doyen: le *Samedi*.

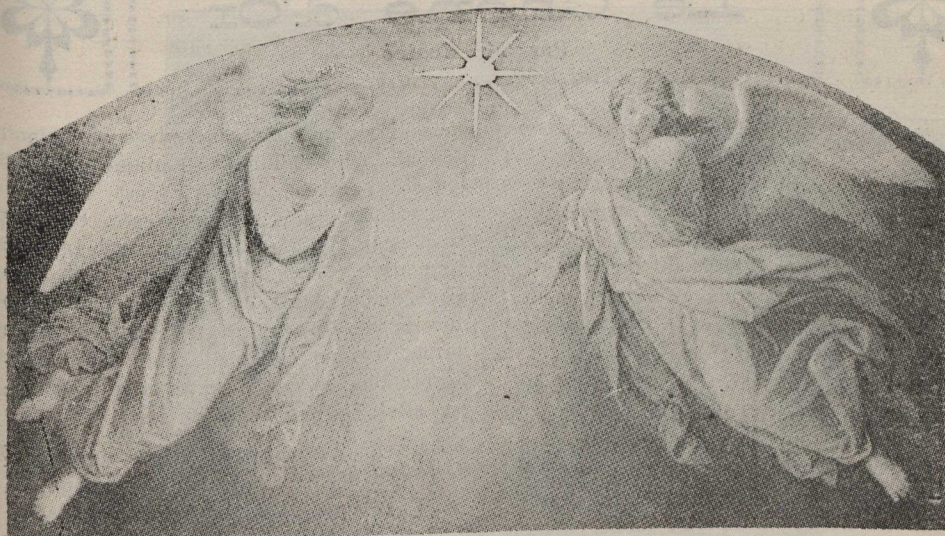
Et quand ce chiffre aura été atteint, la REVUE POPULAIRE sera en mesure de donner immensément plus et immensément mieux.

Comme sir Wilfrid aux votants de ce pays, nous résumons notre appel aux lecteurs en ces seuls mots:

"Laissez-nous continuer notre œuvre."

* * *

Nous nous appliquons à toujours nous conformer aux goûts de la majorité. Ce n'est pas toujours facile.



La Crèche de Noël

*L'âpre saison déroule sur la terre
Son lourd manteau de neige et de frimas;
Le vent du soir soupire avec mystère
Dans la ramure où brille le verglas.
Il est minuit. Le carillon du temple
Jette aux échos un hymne triomphant,
Et le chrétien, à deux genoux, contemple
Avec amour un adorable enfant.*

*Il est plus grand que tous les rois du monde
Plus radieux que l'astre universel,
Plus éloquent que la foudre qui gronde,
Plus pur et saint que les anges du ciel!
Et cependant, il est né sur la paille;
Son divin corps connaîtra les douleurs...
Que l'univers d'allégresse tressaille,
Car cet enfant rachète nos malheurs!*

*Au front du ciel une étoile rayonne,
Guidant les pas des rois les plus puissants
Qui vont offrir—en guise de couronne—
Au nouveau-né l'or, la myrrhe et l'encens!
Allons chrétiens, à l'exemple des Mages,
Nous prosterner devant le Rédempteur!
Adressons-lui nos vertueux hommages
Et redisons: Gloire au Libérateur!*

J. B. CAOUPETTE.





Légende de Noël

Le Chêne d'Or

Par M. Costes



LES paysans de chez nous, avides de légendes et crédules comme toutes les âmes simples, admettaient autrefois l'existence de petits êtres peuplant forêts et montagnes et communément appelés "Nains" ou "Lutins".

Toute leur vie est consacrée, de par une loi mystérieuse, à couler et à forger dans les entrailles de la terre les feuilles d'un chêne d'or massif. Les Lutins s'acquittent avec zèle de cette tâche, sachant fort bien que chaque feuille deviendra l'âme d'une fille du pays. Chaque fois, en effet, qu'une vierge vient au monde, une main invisible détache du "Chêne d'Or" une feuille et la glisse dans le cœur de l'enfant. De la perfection de la feuille dépend, assure-t-on, la perfection de la jeune fille.

Or, il advint qu'un jour Satan, voyant diminuer sa moisson d'âmes, convoita le fameux chêne aux feuilles trop bien ciselées, à son gré. Mais comment parvenir jusqu'à lui? Jalousement gardé par les Lutins, l'arbre merveilleux à la frondaison duquel fils travaillaient sans relâche ne pouvait être déraciné que par la main d'une vierge. Un seul instant dans l'année, les minuscules joailliers laissaient tomber leurs outils et abandonnaient l'arbre; c'était lors de la "trêve de Dieu". Les paysans nomment ainsi le moment où, pendant la messe de minuit, les cloches sonnent à l'élévation.

C'est alors aussi que, dans leur précipitation à se retrouver hors de la caverne, les Lutins oublient, dit-on, de replacer les blocs de granit qui en barrent l'entrée et que le précieux "Chêne d'Or" est exposé aux atteintes d'une main sacrilège.

Notre diable était donc en quête de la vierge qui pourrait lui assurer la possession de l'arbre convoité. Il arpenta, un soir de Noël, le pont qui, depuis, porte son nom, scrutant de son regard de feu les fidèles ac-

courant en groupes à la messe de minuit. Soudain, une silhouette féminine se profile seule à l'entrée du pont. C'est une jeune fille, Mélie, qui marche pressée, cherchant visiblement à rejoindre ses compagnes qui l'ont devancée. Satan entraîne Mélie hésitante, mais séduite malgré tout par ses promesses, et, lui montrant l'entrée de la caverne, indique ce qu'elle doit faire; saisir l'arbre d'or qu'elle y verra et qui cédera à son effet. Lui se charge du reste.

Et voilà que, bientôt, le son argentin de la cloche déchire la brume des nuages.

—C'est l'heure, dit aussitôt le diable.

Cependant, la nature se transforme et des êtres bizarres apparaissent dans la campagne. Il y a là des fées aux longues robes de dentelles, ténues comme des rayons de lune, des nains aux formes bizarres, etc., etc. Tous ces êtres fantastiques s'agenouillent sur les rocs et le gazon, les arbres inclinent leurs cimes altières, les oiseaux chantent un instant, la lune et les toiles brillent comme le soleil et le ciel paraît embrasé de mille feux. Puis, tout bruit, tout mouvement cesse et la nature entière adore l'Enfant-Dieu.

Mélie, en apercevant le chêne resplendissant, reste muette et sans mouvement.

—Hâte-toi, crie le diable, ou tu es perdue! La cloche de l'église tinte pour la deuxième fois.

—Arrache l'arbre, ou tu vas mourir!

Au même instant, la cloche sonne pour la troisième fois. L'enchantement est rompu. Et, tandis que les arbres, avec des soupirs, relèvent leurs cimes, que les oiseaux courent aux buissons pour y dormir, les Lutins regagnent leur retraite au moment où le diable disparaît dans une nuée de soufre. Quant à Mélie, nul ne sut jamais ce qu'elle était devenue. Les villageois trouvèrent seulement le lendemain à l'entrée du pont, non loin de l'empreinte d'un pied fourchu, un ruban ayant appartenu à la pauvre fille et, soupçonnant la vérité, ils dénommèrent désormais le pont: "Pont du Diable".





Petits Débuts d'Une Grande Chose

Par PIERRE VOYER

QUELQU'UN a écrit un jour: "Une administration des postes qui innove, cela étonne autant qu'un cheval de fiacre au galop." Un autre a dit: "Une administration des postes peut reculer, mais avancer... jamais!" Et un réformateur anglais prétendait que le texte bien connu de l'Evangile serait beaucoup plus expressif si la poste avait existé il y a 20 siècles, car l'écrivain sacré eût pu écrire: "Il est plus difficile pour un riche d'entrer dans le Royaume des cieux que de faire accepter une réforme à un ministre des postes."

Toute cette flore sarcastique est en train de sécher sur pied en autant que les Etats-Unis et le Canada sont concernés. Ces deux pays vont sur la voie des innovations postales comme s'ils avaient chaussé les fameuses "bottes de sept lieues". Les vieilles perruques, les Bourbons de l'administration en ont le vertige.

Coup sur coup, dans notre pays, il y a surplus de deniers dans la caisse postale, réduc-

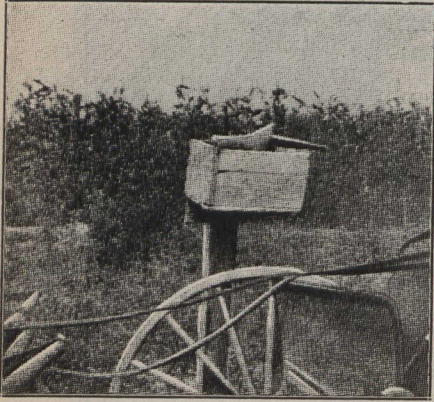
tion des taux, inauguration sérieuse de la livraison postale rurale... gratuite et étude sérieuse d'un système de télégraphie intercontinentale à prix populaire.

C'est de cette livraison rurale que je veux vous dire un mot. Je n'ai pas osé le faire en temps d'élections, car il s'en échappait un fumet politique, et pour ce qui touche à la politique, la REVUE POPULAIRE doit être, comme la femme de César, au-dessus de tout soupçon.

* * *

Peut-être n'avez-vous pas lu la dépêche d'Hamilton, Ont., où l'on saluait, pour ainsi dire, l'inauguration du nouveau système. Je vais l'analyser: La livraison rurale des lettres au Canada, sur les routes actuelles des diligences, a été inaugurée entre Hamilton et Ancaster. Les cultivateurs qui sont partis à l'aube, samedi matin, pour aller porter au marché leurs légumes et leurs fruits, ont trouvé, à leur retour l'après-midi, la grande

route bordée de boîtes en métal portant le nom du roi Edouard et contenant le courrier délivré par le représentant salarié de Sa Majesté. C'était presque trop beau pour être vrai. Quelques cultivateurs croient qu'ils sont les derniers qui puissent attendre des



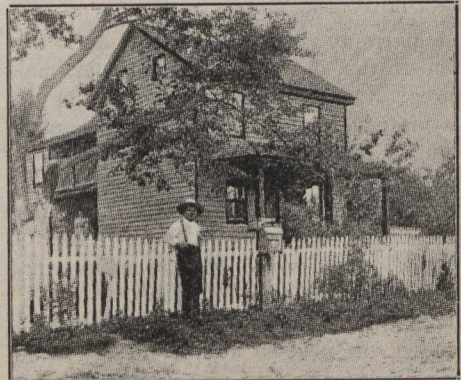
faveurs publiques, qui vont plutôt, disent-ils, aux manufacturiers et aux autres qui sont mieux organisés. Telle était, du moins, leur attitude avant que les boîtes fussent devenues une réalité, et samedi des lettres ont été délivrées à trente-sept cultivateurs habitant le long de cette route de sept milles de longueur. Il aurait été impossible de choisir une meilleure localité pour l'inauguration du nouveau système. Les fermes ne sont pas très considérables, mais elles sont soumises à une culture intensive, assurant à chaque acre de terre un rendement très fort. Un fourgon peint en rouge, pareil à ceux que l'on voit dans les villes, a quitté le bureau de poste de Hamilton à deux heures, portant les lettres et les journaux adressés à ceux qui ont des boîtes le long de la route. Ce n'est qu'à la vingt-cinquième boîte que le conducteur du fourgon, le capitaine Ecclestone, un vétérinaire de la guerre sud-africaine, ramassa ses premières lettres, au carrefour des routes de Dundas et d'Ancaster. Ici eut lieu une simple cérémonie, présidée par M. George Ross, surintendant en chef des bureaux de poste du Dominion, qui est chargé de l'installation du système. M. Ross, qui était accompagné de M. Adam Brown, le maître de poste de Hamilton, trouva là un groupe considérable de cultivateurs et prononça un discours dont voici la fin :

“ Je déclare maintenant, au nom du directeur général des postes du Canada, l'hon. M. R. Lemieux, la route postale rurale entre Ancaster et Hamilton officiellement en opération pour la livraison et la collection du courrier, et en ce faisant, je vais maintenant déposer dans cette boîte de poste rurale (qui est officiellement connue sous le nom du Roi Edouard), mon rapport à l'hon. Rodolphe Lemieux, félicitant le ministre des postes de l'initiative prise et l'en remerciant au nom de la population de Wentworth.”

Des vivats en l'honneur de l'hon. M. Lemieux furent poussés, et le capitaine Ecclestone ramassa les deux lettres et continua sa route

Cette dépêche (désormais document historique) fut transmise partout. Elle marquait le début d'une ère nouvelle dont l'imagination la plus active ne saurait entrevoir toutes les heureuses conséquences pour tous, mais surtout pour les populations campagnardes.

Plus que les chemins de fer peut-être, cette livraison va promouvoir la concentration intellectuelle, commerciale, industrielle, agricole, concentration qui, pour un pays comme le nôtre, est une source de ce que Lincoln appelait : *the unlimited possibilities*.



* * *

Dans les pays à populations denses, comme la France, par exemple, la livraison postale rurale s'est établie tout naturellement. Et les circonstances font qu'elle coûte très peu cher. Il n'en va pas de même sur le con-

minent américain. Aussi, la période expérimentale a-t-elle été pénible aux Etats-Unis; aussi, y allons-nous, dans notre pays, avec une sage prudence.

Les gravures que je vous offre au cours de ce texte représentent les installations de postes rurales chez nos voisins durant la période d'essai.

Le nouveau système eut, contre lui, aux Etats-Unis, des influences nombreuses et très variées. On dut compter surtout avec la résistance des routiniers de l'administration des postes, qui commencèrent par confier à des créatures *bien* choisies la tâche d'essayer la chose. C'est dire que rien ne fut négligé pour l'étouffer dans l'œuf. Mais elle eut la vie dure et des partisans dévoués.

Le Congrès qui n'avait voté que \$50,000 pour la première mise en train a progressivement porté le montant à près de \$7,000,000. Je crois qu'en ce moment cette livraison rurale existe partout. Il y a deux ou trois ans, seuls le Mississipi et le Montana en étaient encore privés. L'établissement de l'innovation se faisait alors dans la proportion moyenne de 250 services nouveaux par mois, chaque service accommodant 1,000 personnes, plus ou moins.

Mais, diront les sceptiques, peut-être ne choisit-on que les endroits faciles à desservir. Je trouve la réponse dans un article du *Pearson's Magazine* où se lit ce rapport d'un fonctionnaire officiel :

“ Quand, dit-il, on me chargea d'organiser

la région de Murphysboro, Ill., il me sembla que si le système pouvait réussir là, il réussirait partout. La boue des routes semblait infinie, la population était éparse, les habitations très éloignées et il y avait beaucoup de grands espaces incultes. Or, à peine le service fut-il organisé, que les gens demandèrent de l'augmenter, et le succès dépassa absolument notre attente. Les recettes postales grossirent de 50 pour cent; il n'y eut pas de plaintes. Je fis mettre trois distributeurs additionnels; le bureau de poste local, devenu inutile, fut fermé. Et je le répète : jamais région n'avait semblé plus impropre que Murphysboro à la livraison postale.”

* * *

Bref, aux Etats-Unis, le stage expérimental est depuis assez longtemps dans le pays des vieilles lunes, et le système fonctionne bien de toutes façons.

Au Canada les débuts sont heureux. Il n'y a plus qu'à continuer. Il y a lieu d'escompter sérieusement un succès général. Naturellement, la chose ne se fera pas en un jour, et il y a sur notre territoire bien des régions où la matière postale brille surtout par son absence presque totale.

Mais cela n'empêchera pas le système de s'implanter là où il le faut, là où on le méritera. Et puis, on sent que l'hon. M. Lemieux est une mascotte pour notre organisation postale. A vrai dire il est le premier vrai progressiste qu'on ait eu là.



Vigiles de Noël



(Tableau de C. Aldin)

Grand-Papa

Vigiles de Noël



Tableau de Van Bremen)

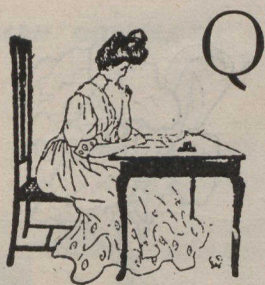
Tite-Mère



Bonté et Beauté



Bonté et Beauté



QUELQU'UN répétait un jour le cliché bien connu : "Le chef-d'œuvre de la Création, c'est la femme." — Rien de plus vrai en thèse générale, reprit un vieil artiste peintre,

mais si j'eusse été celui qui formula ce jugement, voici plutôt comment je l'aurais énoncé :

"Le chef-d'œuvre de Dieu, c'est la femme qui étant belle est non moins aimable."

Et tous se rangèrent de son avis.

Que de fois la beauté physique chez la femme est ternie par la vanité sotté, la sécheresse du cœur, l'étroitesse d'esprit.

Pour parler comme autrefois : "Qu'une belle soit bête", passe; on se contente d'admirer sans prêter l'oreille à la poupée parlante. On fait comme devant un beau portrait, un beau marbre qu'on sait sans âme.

Mais que la belle soit hargneuse, vaniteuse, cruelle, la chose chagrine. On se sent venir l'envie de reprocher à Dieu d'avoir donné une si brillante enveloppe à si peu de sens.

Etre aimable, disent les *Paillettes d'or*, c'est posséder à la fois un attrait qui tire à soi le cœur des autres et un lien qui attache ce cœur à notre cœur.

Qu'est-ce qui rend aimable?

Est-ce la beauté? Non: une personne qui n'est que jolie sera attrayante sans doute, mais... peu de temps, et pour peu que sous cette enveloppe charmante on découvre un

cœur égoïste, un esprit romanesque, une âme susceptible ou orgueilleuse, on s'éloigne.

Il faut autre chose pour attacher le cœur. Est-ce la toilette élégante qui rend aimable? Non, il y aura là encore un charme pour le regard, mais c'est tout, nous serons vite rassasiés.

La seule vision d'une femme réellement belle et bonne réjouit et retient. Qui ne se sent attiré vers une personne comme celle dont j'offre le portrait ci-contre pour illustrer ces courtes remarques?

Sous le titre: *La rencontre de la Beauté et de la Bonté*, Yvonne Sarcey nous a raconté une bien exquise anecdote.

Dans une réunion se trouvaient Séverine, cette journaliste qui est la bonté incarnée et Mme Maeterlinck, une des plus belles femmes d'Europe. Cette dernière venait de chanter: "Nous l'applaudîmes à tout rompre. Mme Séverine ne connaissait pas Mme Maeterlinck et souhaitait la féliciter. J'allai quérir ma blonde beauté, et la maîtresse de céans, passant par là, fit les présentations selon toutes les règles de l'art:

—Mme Maurice Maeterlinck.

—Notre illustre et bonne Séverine.

—Vous êtes Mme Séverine, clama Georgette, toute pâle! Ah! mon Dieu! vraiment, vous êtes Séverine! Est-ce possible?

Et les mots s'entrecoupaient dans sa gorge.

—Mais pourquoi êtes-vous troublée? interrogea obligeamment la maîtresse de maison.

—Je ne sais, reprit la belle artiste; mais j'éprouve une telle admiration pour la vie de Mme Séverine, pour le bien qu'elle a fait, pour sa bonté, que je suis toute émue devant elle. Je ne pourrais expliquer pour-

quoi; mais je sens la vérité de mon émotion.


Et, tout d'un coup, interrompant le flot de ses paroles naïves et délicieuses :

—Je veux rechanter pour Mme Séverine!

Et, plus belle encore, plus en voix, animée d'une flamme intérieure, elle redit, avec un élan passionné, le tragique poème de trois petites sœurs qui souhaitaient la mort.

—Voilà votre récompense, soufflai-je tout bas à Mme Séverine, dont les beaux yeux se voilaient d'une larme...

En son âme d'artiste, éprise du Beau, Mme Maeterlinck avait compris que la Bonté est aussi une Beauté, et, d'un mouvement spontané et ravissant, elle avait fait à Séverine, à la bonne, la vaillante Séverine, l'hommage de sa radieuse beauté et de son talent.



Page d'Album

Par Albert Lozeau

*Je l'aime, comme on aime un beau vers de poète,
Qui chante clair comme un pinson,
Et que l'âme ravie avec ferveur répète,—
Pour la douceur de sa chanson.*

*Je l'aime, comme on aime une fleur fine et frêle
Qui paraît exquise à chacun,
Et qui charme encor plus lorsqu'on s'approche d'elle,
Pour la douceur de son parfum.*

*Je l'aime, comme on aime une fleur, un vers tendre,
Comme une étoile au ciel d'été,
Comme tout ce qu'on aime aussi sans le comprendre,
Pour la douceur de sa beauté.*



NOTRE FEUILLETON.

La Fiancée du Corsaire

par Paul Féval fils

ROMAN COMPLET I

I

OU IL EST PARLE D'UNE DOT DE HUIT CENT MILLE SOUVERAINS



QUELQUES lieues de Saint-Denis, s'élevait dans l'île Bourbon (la Réunion) avant l'affranchissement des noirs, la demeure du seigneur Don Maria Gomez, un des plus riches colons de l'île.

Les bâtiments servant à l'habitation du maître et du commandeur, situés vers le centre de la plantation, étaient entourés de trois côtés par les cases des nègres; la quatrième face regardait la route du port. Au delà des cases, et avant d'arriver aux plantations de cannes à sucre, de café, de tabac, etc... se trouvait un immense jardin, entremêlé de bosquets touffus, de plates-bandes sur lesquelles les fleurs les plus rares formaient des corbeilles, de pièces d'eau, de cascades et de mille autres beautés qui faisaient de cette habitation un véritable Eden.

Un Eden!—Certes en voyant la gentille enfant aux cheveux d'or, qui venait de s'arrêter sur les limites du jardin, légère comme un oiseau, gracieuse comme la fleur qui courbe sa tige sous le souffle du zéphir, vous n'eussiez point trouvé que le mot d'Eden était trop fort, puisqu'elle semblait une déesse!

C'était Dona Incendia Gomez, fille du planteur, qui venait de s'arrêter ainsi à plus d'un quart de lieue de l'habitation. Elle jeta autour d'elle un regard soupçonneux, inquiet, puis, n'apercevant personne, elle se lança en souriant au plus épais du massif de verdure qui formait la lisière du jardin.

Dona Incendia avait probablement ses raisons pour en agir ainsi.

C'est qu'en effet, au milieu du massif, assis sur un banc de gazon, se trouvait un jeune homme de vingt-deux ans environ, dont la fière mine rehaussait la pauvreté des vêtements qu'il portait.

Il avait nom: Henri France.

Incendia courut vers lui.

—Henri, murmura-t-elle d'une voix harmonieuse et douce, pourquoi donc rester si longtemps loin de moi; ton absence me fait souffrir.

—Mon absence, Incendia, répondit le jeune homme en la forçant à s'asseoir à côté de lui sur le banc de gazon; mon absence a duré longtemps, parce que je veux être ton mari. Or, pour épouser la fille de Don Maria Gomez, il me fallait de l'or. J'ai été en chercher.

—Comment cela. Qu'as-tu fait?

—Je me suis engagé à bord d'un corsaire français et nous avons capturé des bâtiments anglais.

—Et tu es riche? fit Incendia avec un sourire.

—J'ai eu quarante mille souverains pour ma part, répliqua Henri France avec orgueil; quarante mille souverains!...

—C'est beaucoup cela? demanda encore la naïve jeune fille.

—De quoi écraser un homme par son poids!

—Alors, mon cher Henri, rien ne s'opposera plus désormais à notre union, s'écria joyeusement Incendia; viens, Henri; viens demander ma main à mon père, je lui confierai le secret de mon cœur, et il me rendra heureuse; d'ailleurs osera-t-il rien te refuser maintenant que tu es si riche!

Et nos deux jeunes gens, se tenant par la main, se dirigèrent vers l'habitation.

Quarante mille souverains! Henri avait quarante mille souverains! Que d'argent! De quoi écraser un homme!

Pour ces deux enfants sans expérience, qui depuis leur adolescence ne s'étaient jamais occupés de questions financières, c'était là une immense fortune. Le colon ne pouvait manquer d'acquiescer à leurs vœux; ce tas d'or l'éblouirait certainement, lui donnerait le vertige.

Pourtant, en traversant ce grand jardin enchanté, Henri France, dans l'âme duquel la confiance était moins enracinée, se disait parfois avec angoisse:

—Quarante mille souverains! le jardin, lui seul, a bien coûté quarante mille souverains. Et les plantations de cannes à sucre, de café, de tabac, et les habitations, et les nègres!... Seigneur! ne serais-je donc point encore assez riche pour être heureux!

Et toutes les beautés de ce séjour se montraient à ses yeux, une à une, comme pour noyer sa confiance dans l'amertume de son impuissance.

Incendia, elle, était toute joyeuse. En conscience, elle ne croyait pas que l'on pût être plus riche qu'Henri, quarante mille souverains; Songez donc: de quoi écraser un homme de son poids!

Elle marchait, le sourire aux lèvres et le soleil au cœur; car elle était, en vérité, bien certaine du consentement de son père.

Ils dépassèrent les cases des noirs, qui les regardèrent se diriger vers l'habitation du seigneur don Maria Gomez, en murmurant avec attendrissement:

—Petite maîtresse, li être bonne, li pas méchante.

Ils l'aimaient bien aussi, les pauvres esclaves. Plus d'une fois, Incendia avait ar-

rêté le fouet du commandeur levé sur l'un d'eux. Aussi se seraient-ils jetés au feu pour elle!

Ils se montraient Henri dont la figure franche et loyale respirait la bonté, et ils disaient encore:

—Li être bientôt petit mari de petite maîtresse, li bon.

Les deux jeunes gens pénétrèrent dans l'habitation, et la jeune fille introduisit le marin chez son père.

—Que veux-tu, mon enfant? demanda le planteur d'une voix qu'il cherchait à rendre douce.

—Vous voyez ce jeune homme, commença Incendia, en désignant Henri qui restait tout interdit...

—Parfaitement! fit le colon en interrompant sa fille, tu veux lui donner la place de surveillant qui reste vacante par la mort de ce pauvre Edouard, soit, je te l'accorde; mais il lui faudra obéir au commandeur, autrement je ne pourrai pas le garder au nombre de mes domestiques.

Incendia voulut parler, mais sa voix s'arrêta dans sa gorge; elle venait d'apercevoir le visage décomposé du corsaire qui, en écoutant les paroles de don Maria Gomez, s'était senti pâlir de honte.

Mais recouvrant soudain son énergie:

—Je ne suis pas un valet, seigneur, dit-il d'un ton bref, et si quel'un...

Incendia lui couvrit la bouche de sa main.

—Silence, murmura-t-elle, par grâce, Henri, silence!

Puis, s'adressant au planteur, elle continua avec émotion:

—Mon père, Henri France vient vous demander ma main.

—Ah! fit don Maria, et c'est toi qui te charge de la commission, ma fille?

—Ne lui refusez pas, reprit Incendia avec des larmes dans la voix.

—Ah! fit encore don Maria Gomez.

—Vous me rendrez bien heureuse, acheva la jeune fille.

—Ah! dit pour la troisième fois le colon, sur une intonation différente des deux autres. Laisse-nous, ma fille, je veux causer avec Henri France.

Une larme s'échappa des yeux de la belle enfant et roula sur sa joue diaphane, tandis

qu'elle venait baiser son père au front. Puis elle sortit en faisant signe au jeune corsaire de ne pas perdre tout courage.

—A nous deux, maître France, nous allons causer, si vous le voulez bien, dit don Maria Gomez en regardant le marin en face.

—Je suis à vos ordres, seigneur, répondit Henri froidement.

Sa voix était raffermie, il parlait maintenant au riche planteur comme quelqu'un qui vient faire un marché.

—Vous dites donc, je crois, que vous aimez ma fille?

—Non seigneur, je ne l'ai pas dit, mais c'est vrai.

—Qui me le prouve?

—J'ai dix fois affronté la mort dans l'espoir de devenir l'époux de dona Incendia, seigneur.

—Ah! et comment cela, s'il vous plaît?

—Vous étiez riche, et moi pauvre; j'ai pensé que vous ne donneriez point votre fille à quelqu'un ne possédant rien... si ce n'est son nom et son honneur.

—Et vous avez bien pensé, mon camarade.

—J'ai voulu devenir riche, reprit Henri.

—Comment vous y êtes-vous pris, si ce n'est pas indiscret?

—Mes compatriotes sont en guerre avec l'Angleterre, seigneur. Je m'engageai sur un corsaire breton et je fis la chasse aux Anglais. Voilà comment j'ai risqué ma vie pour votre fille.

Don Maria Gomez fit un signe de tête approbateur.

—Alors vous avez fait des captures? demanda-t-il en donnant à son sourire un tour engageant.

—Oui, seigneur.

—C'est bien cela.

Henri France sentit l'espoir envahir son cœur..

—Et combien de temps avez-vous croisé? reprit don Maria.

—Cinq mois, seigneur.

—Enfin, à combien se montent vos parts de prises, durant ces cinq mois?

A quarante mille souverains.

—Cela fait?

—Un million de francs en monnaie française, seigneur.

—C'est un beau denier, mon garçon, s'écria le colon.

Henri se sentait devenir heureux, il était presque certain maintenant du consentement du planteur.

—C'est là toute votre fortune? interrogea ce dernier.

—Oui, seigneur!

—Eh bien! mon garçon, si vous voulez avoir ma fille, il vous reste huit ans de croisière à faire, à quarante mille souverains tous les cinq mois. Soit sept cent soixante mille souverains à ajouter aux quarante mille que vous possédez déjà cela vous fera un total de huit cent mille souverains, ou vingt millions de francs, argent de France, total de la dot qu'apportera ma fille à son époux.

Henri chancela comme si on lui eut frappé un coup de massue sur la tête, un éblouissement passa devant ses yeux, et il fut très probablement tombé à la renverse si le mur n'eût été près de lui.

Don Maria Gomez, lui, souriait benigne-ment.

—Ils sont tous les mêmes, murmura-t-il, en hochant la tête, ils jettent les yeux sur les héritières à fortunes colossales...

—Huit cent mille souverains! bégaya le jeune homme d'une voix étranglée, ce n'est pas possible. Je rêve.

—Du tout, mon bonhomme, vous êtes parfaitement éveillé.

—Mais j'en mourrai, seigneur.

—C'est le moyen de ne jamais arriver à votre but, mon garçon. Pour moi, tant que vous ne posséderez pas une fortune au moins égale à celle d'Incendia, je croirai que vous ne voulez l'épouser que pour son argent.

—Huit ans! s'écria Henri, mais vous n'attendrez pas huit ans, vous. Au premier qui se présentera possesseur d'une fortune comme vous la voulez, vous donnerez votre fille.

—C'est bien possible.

—Et votre fille sera malheureuse, seigneur! Par pitié, ne nous faites pas tant souffrir.

—Apporte-moi huit cent mille souverains, et nous pourrons voir à calmer vos souffrances.

Henri France vit bien qu'il était inutile d'insister davantage, il se dirigea vers la porte en chancelant.

A la porte, sa voix brisée s'éleva:

—Adieu, seigneur, disait-elle; Dieu veuille

qu'il n'arrive aucun malheur ni à votre fille ni à moi.

Et il disparut sous l'ombrage des bosquets.

II

OU LE CORSAIRE SE PAYE UN ESCLAVE EN

MONNAIE DE PLOMB

Pauvre Henri ! Etre arrivé le cœur joyeux, l'esprit satisfait, heureux et content ; et partir désespéré, maudissant le père de celle qu'il aimait, maudissant tout.

Il souffrait. C'était peut-être la première déception qu'il eût éprouvée en sa vie, mais elle était terrible et foudroyante. Cette amère déception prenait son cœur sans défense, ce cœur qui ne savait pas encore se barricader et le broyait comme un étou.

Pauvre Incendia ! confiante dans la bonté de son père, elle lui avait amené celui qu'elle considérait comme son fiancé, persuadée que le colon saurait les rendre heureux, et voilà qu'il subordonnait son bonheur à de l'or, beaucoup d'or.

Car elle savait tout.

En sortant, elle n'avait pas été bien loin, mais revenant contre la porte, et y appuyant son oreille, elle avait tout entendu.

Pourquoi la blâmer de cette curiosité, n'était-ce point son sort qui se décidait, là, derrière cette porte ? Elle avait bien le droit de connaître la décision de son père.

Pauvre fleur, courbée par l'orage, alors que son printemps s'annonçait si beau. Elle avait vu le désespoir d'Henri et chaque sanglot du jeune homme avait douloureusement retenti dans son cœur à elle. Et ce malheureux cœur torturé battait à briser sa poitrine. Elle crut à un moment qu'elle allait mourir, ce fut lorsque Henri se dirigea vers la porte derrière laquelle elle se trouvait. Elle ne put s'en arracher, ses jambes se débrobèrent sous elle.

Pauvre Incendia ! Pauvre Henri !

Mais elle était créole, et, au dernier moment, la fille du planteur sentit une énergie étrange s'emparer de tout son être. Elle se releva sans difficulté, traversa rapidement tous les appartements et descendit au jardin, où elle se perdit à travers le dédale des al-

lées, s'enfonçant sous les ombrages épais des grands arbres.

Elle courait, rapide et légère, malgré l'ardeur brûlante d'un soleil tropical. Ah ! elle pensait bien à cela ! Il s'agissait pour elle de rendre un peu d'espoir au corsaire, de lui donner un peu de courage, pour qu'il puisse oublier les tortures que lui avait fait endurer le planteur. Ses pieds effleuraient à peine la terre, mais une sueur intense couvrait son charmant visage et les battements de son cœur se précipitaient désordonnés.

Au bout d'un quart d'heure, cette course était terminée. Elle se trouvait sous le massif qui, quelques instants plus tôt, avait vu les deux jeunes gens réunis et satisfaits, s'endormant dans leur bonheur avec la sincérité et la confiance de l'inexpérience.

Incendia se laissa tomber sur le banc de gazon en pleurant amèrement. Elle pleurait le rêve de son enfance effacé par une main brutale ; ses larmes coulaient abondantes, mânes de regret à son bonheur compromis, peut-être perdu, et du fond du cœur montait une prière, demandant à Dieu la force d'accepter sans révolte les coups de l'autorité paternelle.

Comme nous l'avons dit, Henri France s'était éloigné de la maison de don Maria Gomez, l'âme pleine d'un désespoir immense. Parfois, des sanglots convulsifs soulevaient sa poitrine, mais aucune larme ne pouvait se faire jour au travers de ses yeux arides et brûlants.

Henri portait un costume sans ornements et ne manquant cependant pas d'élégance, un costume de simple marin. Il en avait le berret, le caban, et la vareuse large et flottante. La seule chose de luxe que l'on remarquait sur lui était une ceinture savamment travaillée de laquelle on voyait sortir deux crosses de pistolets.

C'étaient deux armes magnifiques à la crosse incrustée d'argent et richement ciselée, dont Henri avait pu apprécier l'excellence en maintes occasions durant le cours de son existence de corsaire.

Au moment où il s'enfonçait sous les massifs, sa peine subissait un changement, elle tournait à la rage. En cet instant, il eut donné les dix plus belles années de sa vie pour avoir un ennemi à combattre, ou bien pour se trouver sur le pont de son navire

de course s'élançant à l'abordage, en se baignant dans le feu, le fer et le sang.

C'est qu'Henri se sentait devenir fou; il se comparait aux anges déçus qui ont eu le Paradis ouvert devant eux et qui n'ont pu l'habiter. Il voulait se venger. Il s'exhalait à la pensée de rendre à quelqu'un les douleurs atroces qu'il endurait.

Mais pouvait-il s'attaquer à don Maria Gomez, le père d'Incendia, de celle pour laquelle il consentait à vivre. Car il lui restait un espoir bien petit, il est vrai, mais enfin il existait, devait-il donc détruire cet espoir qui était désormais le but de son existence, en se rendant odieux à Incendia, par une vengeance qui l'eut frappée, elle aussi?

Henri s'était fait toutes ses questions en la réponse avait été:—Non.

Mais sa colère rentrée n'avait besoin que d'un prétexte pour éclater.

Comme il traversait le jardin, les esclaves portaient au travail suivis du commandeur qui, le fouet levé, se tenait prêt à cingler leurs épaules pour un murmure ou pour une plainte.

Un éclair brilla dans les yeux d'Henri.

—Si seulement il frappait un de ces malheureux devant moi, gronda-t-il, comme je le punirais.

En cet instant même, et comme pour le narquois, le commandeur fit arrêter les noirs.

—Où est Annibal? demanda-t-il d'une voix dure, je ne le vois pas, et il n'a pas répondu à l'appel.

Aucune voix ne répondit:

Le commandeur fit approcher son servant ou son domestique et lui dit:

—Vas voir à sa case s'il y est, le maudit moricaud!

Le valet partit en courant et revint au bout de quelques minutes suivi du malheureux noir dans les yeux duquel se lisait une douleur poignante en même temps qu'une résignation calme pour le châtement qu'on allait lui infliger. Il avait manqué à l'appel et cette infraction était punie de trente coups de fouet sur le corps du coupable attaché à un arbre; le noir ne l'ignorait pas.

Le jeune homme, appuyé au tronc d'un immense palmier, attendait, immobile et silencieux, le dénouement de ce léger incident. De temps à autre, il caressait machinalement la crosse de ses pistolets.

—Annibal, approche ici, cria le commandeur.

Le nègre s'avança d'un pas ferme et la tête haute.

On eut dit qu'un autre sentiment occupait trop exclusivement le cœur de l'esclave, pour que la peur pût y trouver place en ce moment.

—Pourquoi n'étais-tu pas à l'appel?

—Maître, femme à moi, et petite fille à moi, Mourir! dit le nègre en s'efforçant de parler d'un ton ferme.

—Tu sais le châtement qui t'attend?

Annibal fit un signe affirmatif.

—Et, connaissant ce châtement, tu l'as encouru de ton plein gré! s'écria le commandeur furieux.

—C'était femme à moi et petite fille à moi! répondit simplement le nègre.

—Cette femme et cette fille n'étaient pas à toi, coquin damné! elles étaient au seigneur don Maria Gomez, ton maître.

Puis s'adressant à deux autres esclaves:

—Brutus, Tafia, attachez-moi cette vilaine bête au tronc contre lequel est appuyé ce garçon, et vous lui administrerez trente coups de fouet pour lui apprendre à arriver de meilleure heure une autre fois.

—Vous n'attacherez cet homme ni à cet arbre ni à un autre, dit Henri France en marchant droit au commandeur. Cet homme n'est pas une aussi vilaine bête que vous! Vous ne le frapperez pas! Je le prends sous ma protection, et s'il le faut, je l'achète.

Il prit une poignée d'or dans sa poche et la jeta aux pieds du commandeur stupéfait et ahuri de cette intervention inattendue.

—Viens, continua le jeune corsaire en prenant le nègre par le bras; tu n'appartiens plus à ce lâche, tu es à moi.

Les yeux du marin lançaient des éclairs; mais le commandeur était pâle de fureur et il dit d'une voix étranglée, en désignant Annibal:

—Je ne puis, ni je veux vous vendre cet esclave; reprenez votre or, mon jeune drôle, et filez de suite...

—Que tu veuilles ou non me le vendre, moi je veux cet esclave, interrompit Henri que la colère faisait bouillonner; je le veux et je l'aurai, entends-tu?

Je ne puis vous le vendre, fit encore le commandeur.

—Allons, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux deux nègres qu'il avait désignés, exécutez l'ordre que je vous ai donné.

Henri se plaça résolument devant Annibal.

—Le premier qui touche à cet homme, dit-il d'une voix brève en prenant un de ses pistolets, je lui brise la tête.

Les deux noirs intimidés par cette menace restèrent immobiles.

—M'entendez-vous, canailles! rugit le commandeur, cent coups de fouet pour chacun de vous, si vous n'obéissez pas sur l'heure.

Brutus et Tafia restaient atterrés devant le pistolet d'Henri prêt à faire feu.

—Comment! quelqu'un oserait-il me braver, ne suis-je donc pas le maître? hurlait le bourreau des noirs.

—Non, mon gaillard, tu n'es pas le maître, répondit Henri qui semblait prendre plaisir à aiguillonner la fougueuse colère du commandeur; non, tu n'es pas le maître, tu n'es qu'un valet, un valet au-dessus des autres, voilà tout!

Il n'avait pas fini de parler, que le fouet du commandeur s'enroulant autour de son corps, lui causa une douleur aiguë et fit passer un nuage de sang sur ses yeux.

Inconscient de son mouvement, il leva son pistolet, pressa la détente. Le chef des noirs tomba foudroyé.

Alors, saisissant le second de ses pistolets, il dit à Annibal:

—Suis moi, si tu restais ici, ils te tueraient.

Suivi du nègre, Henri traversa le jardin, mais avant de quitter, pour toujours peut-être, cette habitation qui gardait la belle créole, sa fiancée devant Dieu, il voulut dire un dernier adieu au cher bosquet qui était plein de délicieuse fraîcheur, sous l'ombrage de hauts palmiers il voulut revoir le banc de gazon sur lequel il s'était si souvent assis auprès d'Incendia.: Il voulut pleurer encore sur son bonheur perdu, sur son rêve évanoui; pleurer et prier pour avoir l'aide de Dieu dans la gigantesque tâche qu'il allait entreprendre.

Se tournant vers le noir, il lui dit, en montrant la mer:

—Là-bas, dans la rade de Saint-Paul, près de l'embouchure de la Bernica, il y a un canot; il est à moi, entre dedans et coupe l'amarre. Si tu étais poursuivi avant mon

retour, tu t'éloignerais, mais tu reviendrais au même endroit vers minuit.

—Maître, fit le nègre d'une voix mus, si vous rester, vous mourir, li là bas poursuivre, li prendre vous, li tuer.

—Va mon ami, j'ai besoin ici.

—Maître... voulut encore dire Annibal.

—Va, j'irai bientôt te rejoindre.

Annibal s'éloigna, allant vers la rade de Saint-Paul. Il obéissait, mais à contre-cœur. Il y avait des larmes dans ses yeux.

Quand il fut assez loin, Henri pénétra sous le berceau. Un cri s'échappa de sa gorge, Incendia, à son approche, s'était levée de son banc et venait vers lui.

Henri prit les deux mains de la pauvre enfant qui laissa tomber sa tête sur l'épaule du jeune corsaire.

—Je sais tout, murmura-t-elle parmi ses sanglots, j'ai tout entendu. Ah! nous sommes bien malheureux!

Et le marin, d'une voix brisée, répétait comme un écho.

—Nous sommes bien malheureux!

—Tu pars, Henri, s'interrompit tout à coup la créole, où vas-tu? (1)

—Tenter le sort, ma chère Incendia, mais j'ai bien peur de mourir à la tâche. Et puis qui m'assure que tu seras encore libre, lorsque je reviendrai réclamer à ton père le prix de ma constance et de mes souffrances.

—Moi, répondit avec fougue la créole, moi qui te jure de n'avoir jamais d'autre époux que toi, moi qui attendrai ton retour tant que je vivrai, ma vie dût-elle durer une éternité.

—Et si je meurs, Incendia?

—Si tu meurs, répéta la jeune fille en baissant les yeux, si tu meurs? Oh! je n'aurai plus qu'une chose à faire sur terre, aller m'enfermer au couvent des dames bleues et prier Dieu de me reprendre...

—Adieu donc, ma fiancée, il faut que je parte.

(1) Il ne faudrait pas prendre ce tutoiement comme une preuve de grande familiarité. A cette époque, les créoles des colonies françaises, même entre gens inconnus, employaient le *tu* de préférence au *vous*, comme plus commode. Aujourd'hui, les mœurs de l'île de la Réunion sont bien changées, mais cette coutume y est encore assez enracinée.

—Déjà?

—On me poursuit.

—Pourquoi, qu'as-tu fait?

—J'ai tué le commandeur!

—Oh! pars vite, alors.

Les deux jeunes gens échangèrent un dernier regard dans lequel ils firent passer toute leur âme, puis Henri se mit à courir vers la mer. Il y arriva au moment où les noirs, tenant les chiens du colon en laisse, débouchaient du jardin.

Henri France s'embarqua et les deux fugitifs, prenant le large, doublèrent bientôt la pointe des Galets et gagnèrent la haute mer.

III

OU L'ON VOIT LE CORSAIRE A L'ŒUVRE

Deux ans plus tard, à l'autre extrémité de l'île Bourbon, à l'endroit où est placée maintenant Sainte-Suzanne, deux hommes vinrent habiter une petite maison, qu'ils avaient fait construire. Cette maison, située sur un promontoire assez élevé, dominait la mer au loin et était isolée de toute autre habitation.

La demeure du colon le plus rapproché, n'était pas à moins de six milles de cette maison.

Elle était habitée par deux personnes, dont l'une, jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, venait souvent s'asseoir sur la pointe la plus avancée de la falaise et regardait l'Océan, plongé dans un morne accablement. Quelquefois aussi, il apportait une longue-vue qu'il braquait au loin, sur la mer, cherchant une voile à l'horizon.

Et si un point blanc, large comme l'aile d'une mouette, se montrait au bout de son télescope, sa figure s'illuminait tout à coup, une expression de contentement se lisait dans ses yeux, et un sourire se dessinait sur ses lèvres blêmes.

Mais bientôt, le point diminuait de grandeur, se rapetissait, devenait imperceptible et finissait peu à peu par disparaître.

Alors, la figure du jeune homme reprenait ce cachet d'indicible souffrance qui semblait être son partage.

Le compagnon du jeune homme était un nègre d'une trentaine d'années, dont la figu-

re respirait la franchise et la loyauté.

Ses occupations consistaient à nettoyer la maison, préparer les repas et à tenir en état les deux carabines et les deux paires de pistolets de son maître.

Régulièrement, il venait à l'heure des repas sur le bord du promontoire, s'approchait doucement du jeune homme et lui disait avec respect.

—Li maître, vouloir manger?

Quelquefois, le maître impatienté répondait avec brusquerie:

—Va manger sans moi, je n'ai pas faim.

Le noir se reculait alors de quelques pas et s'asseyait à terre. Et lorsque son maître se relevant pour gagner son logis s'apercevait de la présence de l'esclave et lui demandait pourquoi il n'était pas rentré, celui-ci répondait invariablement:

—Moi pas faim, quand li maître pas manger.

D'autres fois, ils faisaient ensemble une excursion dans l'intérieur des terres, alors, ils gravissaient le Grand-Brûlé, et, arrivés au pic le plus élevé du volcan qui fume toujours, ils interrogeaient la mer dont on apercevait une plus grande étendue que du promontoire: mais toujours, ils revenaient tristes et découragés.

Un jour, pourtant, le regard du jeune homme se tourna d'un autre côté. Ses yeux se reposèrent sur les vastes plantations du plus riche colon de l'île, le seigneur don Maria Gomez. Il distingua parfaitement l'habitation perdue dans un fouilli de verdure.

Mais ce jour-là son nègre dût le ramener malade à la maison.

Comme le lecteur l'a sans doute deviné, ce jeune homme n'était autre que le corsaire Henri France, fiancé de la belle dona Incendia Gomez, et Anibal, le nègre qu'il avait délivré et qui s'était attaché à lui avec ce dévouement que le chien a pour celui qui lui sauve la vie.

Et puis, c'était le premier homme qui ne l'eût pas mis au rang d'un animal domestique, le premier qui lui eût fait entendre des paroles de concolation et d'amitié.

Par une soirée belle, sereine et azurée, Henri était sur le promontoire à son poste d'observation, interrogeant comme d'habitude l'horizon à l'aide de son télescope.

Le soleil descendait sur les flots, et formait

un disque d'or éblouissant. Henri posa sa longue-vue pour contempler plus à son aise ce grandiose et splendide tableau.

Au loin, on voyait les grands goëlands raser les vagues et s'élever ensuite à des hauteurs incommensurables. A terre, on entendait le joyeux concert des oiseaux, dont le plumage aux mille couleurs chatoyantes, brillait comme les diamants aux rayons du soleil couchant. Et le bruit des lames battant le pied de la falaise, montait jusqu'au promontoire comme un murmure sourd et continu.

Le soleil éblouissant élargit son cercle, descendit, descendit encore, puis enfin disparut aux dernières limites de l'Océan. Quelques rayons percèrent encore la surface des vagues et s'éteignirent à leur tour.

La mer était calme et unie comme un miroir.

Un point noir se montra au milieu du cercle formé naguère par le disque solaire. Ce point grandit, et l'on put bientôt voir une corvette sous toutes ses voiles.

Henri braqua vivement sa longue-vue et poussa un soupir de soulagement. On distinguait facilement un immense pavillon rouge qui flottait à la pomme du grand mât.

Depuis bien longtemps, Henri attendait cette corvette, elle était à lui, il en était le capitaine. Il l'avait baptisée l'*Incendia*. S'il se trouvait alors sur terre, c'est qu'il avait été fort malade, et s'était fait débarquer avec Annibal pour être mieux soigné.

Mais, depuis son rétablissement, on sait avec quelle impatience il attendait.

La corvette l'*Incendia* poussée par une bonne brise du large s'avancait rapidement vers le promontoire. Le jeune homme s'élança vers sa maison et arbora sur le toit, à l'aide de deux crampons de fer, un drapeau rouge en tout semblable à celui qui flottait à la pomme du grand mât de la corvette.

—Annibal! Annibal! s'écria-t-il, ils arrivent, ils sont arrivés!

Le navire, en effet, avait mis en panne à quelques encablures de terre et avait envoyé un canot qui faisait force d'avirons vers la crique aux mangliers, située à peu de distance du promontoire.

Le jeune homme sortit de la maison et amena le pavillon rouge tandis que son nègre fermait la porte et les fenêtres, puis tous

deux prirent le chemin de la crique aux mangliers.

Ils y arrivèrent au moment où l'embarcation touchait terre, ils s'élançèrent dedans et quelques instants après, Henri France et Annibal sautaient sur le pont de la corvette.

Henri fit rassembler son équipage qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs mois. Il y avait là cent trente lurons habitués aux périls et ne craignant rien, si ce n'est Dieu, tous vieux loups de mer et pour qui l'Océan était une patrie.

Ces bons cœurs avaient passé leur vie sur mer et voulaient y mourir.

C'étaient des figures bronzées par le soleil des tropiques, des torsos d'hercules, des bras d'athlètes, des mains calleuses. Dans le nombre pourtant, il y avait encore quelques visages frais et roses—et le capitaine lui-même n'était-il pas un bambin vis-à-vis de la plus grande partie de son quipage?—mais ne vous fiez jamais à ces figures innocentes, à ces visages d'enfants souvent plus terribles que celui des vieux corsaires. En face du danger, ceux-là ne savent point pâlir; au milieu du carnage, du fer et du feu, ils dédaignent la sensiblerie mesquine et leurs bras blancs se plongent jusqu'aux coudes dans le sang.

La cargaison de la corvette l'*Incendia* se composait de haches, de piques, de sabres, de fusils, de pistolets et de quatorze canons.

Ses marins étaient assemblés et attendaient en silence.

—Enfants! leur dit Henri, d'une voix vibrante et sonore, vous me reconnaissez, assez souvent nous avons combattu ensemble. Je viens reprendre le commandement de mon navire, et, avec votre aide, redevenir le terreur des Anglais et la gloire de la patrie... Vive la France!

Cent trente voix répondirent comme un tonnerre:

—Vive la France!

Pendant six mois, Henri sillonna en tous sens la mer des Indes, capturant les bâtiments anglais qu'il trouvait sur sa route et amoncelant l'or dans ses soutes, à mesure que la poudre en sortait.

Il découvrit un jour deux grands navires anglais qui lui donnaient la chasse. C'étaient deux frégates de quarante canons chacune.

L'amirauté de Londres avait mis à prix la tête du jeune corsaire.

C'était là une redoutable bataille à engager; mais le capitaine de l'*Incendia* ne chercha point à l'éviter; au contraire. Voyant que l'ennemi arrivait sur lui vent arrière et sous toutes ses voiles, il l'attendit, mais pour le tromper sur sa propre force, il fit fermer tous les sabords et laissa gronder la canonade sans y répondre.

Lorsqu'il se vit entre les deux navires anglais le *Superb* et le *Majesty*, Henri France fit alors jeter ses grappins d'abordage, et, démasquant ses canons, lâcha une terrible bordée, balayant les ponts ennemis, trouant leurs carènes, tandis que les marins de l'*Incendia* se précipitaient la hache au poings, par dessus les bastingages des deux bords.

Il n'était pas d'ennemi qui put résister à nos corsaires dans une lutte corps à corps, et bientôt, ceux des Anglais que la hache n'avait pas étendu râlant sur les ponts jetèrent leurs armes en demandant quartier.

— Misérables lâches! s'écria le capitaine du *Superb*, vous n'échapperez pas plus que ces infâmes brigands!

Et dans sa frénétique colère, une mèche à la main, il se précipita dans l'entrepont de sa frégate, puis, faisant sauter le couvercle d'un baril de la soute aux poudres, il y plongea sa mèche allumée.

L'explosion fut aussi effroyable que soudaine, et les trois navires sautèrent à la fois.

Par bonheur pour eux, Henri France, Annibal et deux ou trois de ses marins se trouvaient sur le pont.

Ils furent enlevés et lancés à plus de cent cinquante toises de là, cruellement brûlés, mais sans blessures très graves.

Quoique étourdi de cette chute, Henri saisit d'instinct une épave qui se trouvait à sa portée et, quand il fut revenu à lui, il se mit à nager.

Parmi les débris flottants et les cadavres ballottés sur cette mer rouge de sang, il aperçut ses quelques compagnons, échappés comme lui à la catastrophe, qui s'efforçaient de se soutenir sur l'eau.

— Courage, mes enfants! cria Henri, je suis là, comptez sur votre capitaine, mes braves!

Au son de cette voix qui les avait si souvent guidés à la victoire, les naufragés sen-

tirent renaître leur ardeur, ils nagèrent avec leur capitaine vers une chaloupe qui, par un heureux hasard, n'avait pas sombrée avec les navires. Ils y montèrent, se firent des avirons avec les bancs du canot, et, n'ayant pas de boussole, se guidèrent sur les étoiles.

Enfin, après trois jours d'une navigation pénible, attristés par la mort de leurs deux autres compagnons, Henri France et son nègre Annibal, atterrirent à la petite crique des mangliers, d'où ils étaient partis si contents, pour monter sur l'*Incendia*.

Henri revenait sans argent, l'énorme tas d'or qu'il avait accumulé à bord de sa corvette, pour la dot; car il y pensait toujours, s'était englouti avec ses marins et ses ennemis.

Il pensait toujours à la créole et la certitude qu'il avait de ne jamais pouvoir conquérir le trésor immense qu'on lui avait imposé pour dot le jetait dans un chagrin immense.

Son désespoir augmenta bientôt avec une telle intensité, qu'Annibal, son fidèle noir, qui ne l'avait jamais quitté, dut craindre pour sa vie.

Henri ne sortait pas, et dépérissait de plus en plus; son impuissance le tuait.

Il dit un jour à Annibal.

— Je crois que je vais bientôt mourir, ami; lorsque tu m'auras fermé les yeux, tu iras vers *Incendia* et tu lui diras que je n'ai pas pu amasser assez d'or, pour la mériter, que cela m'a tué; mais que ma dernière pensée a été pour elle.

Annibal sanglotait. En entendant les paroles de son jeune maître, une idée soudaine traversa son pauvre esprit.

— Maître à moi, demanda-t-il, vous mourir, parce que vous pas avoir assez d'or?

Henri fit un signe affirmatif.

— Moi savoir où il y a cailloux pour faire or! reprit Annibal avec joie.

Un sourire de pitié vint à la lèvre du jeune homme.

Le nègre comprit et ajouta:

— Pour faire de l'or plus que vous n'en voulez; moi connaître mine de cailloux brillants, moi vous y conduire.

— Tu connaîtrais une mine de diamants, fit Henri en relevant la tête: et comment cela, la connais-tu?

—Moi dire à vous comment moi savoir où est diamants, fit alors Annibal en souriant.

IV

OU L'ON VOIT ANNIBAL CONTER UN CONTE

Nous allons traduire au lecteur le récit que fit Annibal à son maître, car sa manière de raconter pourrait fatiguer un peu.

Après s'être recueilli un instant, le noir commença ainsi :

J'avais dix ans à peine, lorsque mon père me vendit à un négrier qui me transporta à Madagascar et me passa à un colon français nommé Louis Férel. Maître Férel était marié ; il avait avec lui sa femme et ses deux enfants, un petit garçon âgé de trois ans, et une petite fille d'un an plus jeune.

Il était heureux et bon maître. Les pauvres esclaves qui lui appartenaient ne regrettaient point leur pays. Jamais un coup de fouet ne fut donné durant les quinze années que je passai chez lui, et pourtant sa plantation était plus belle et mieux exploitée que celles de ses voisins qui faisaient mourir leurs esclaves sous le fouet.

Nous l'aimions tous, nous étions heureux et contents, cela donnait du cœur pour travailler. Chaque soir, nous rentrions à nos cases en chantant un refrain du pays, et maître Férel, se trouvait toujours sur notre passage pour nous adresser des mots d'amitié.

Je ne vous citerai qu'un exemple de l'attachement qu'il avait su inspirer à ses noirs.

Un jour, qu'il était allé rendre visite à l'un de ses voisins, il avait emmené avec lui un nègre qui lui servait de valet de chambre, nommé Asdrubal.

Pour revenir, ils étaient obligés de traverser un bois ; à moitié du bois, ils s'arrêtèrent, mirent pied à terre et s'étendirent un peu sur l'herbe, pour faire la sieste et laisser passer la chaleur accablante du soleil du midi.

Au moment où ils se couchaient, Asdrubal, tournant les yeux par hasard de l'autre côté du chemin, vit briller, à travers le feuillage, le canon d'une carabine dirigé sur son maître.

D'un coup d'œil, Asdrubal calcula le dan-

ger ; s'il voulait aller vers l'homme porteur de la carabine, son maître tomberait frappé avant qu'il eut fait un seul pas. Il resta immobile ; durant quelques secondes, son œil, glissant de côté, fixa l'arme, puis, au moment où il vit un doigt presser la détente, il fit un bond, se jeta au devant du maître et reçut la balle dans le dos. Mais le saut qu'il avait fait, avait dérangé le but du tireur et la blessure, loin d'être mortelle, était à peine dangereuse.

Maître Férel chargea vivement ses pistolets, aida Asdrubal à se remettre en selle, et reprit le chemin de la plantation.

Je vous le dit, les esclaves étaient heureux avec maître Férel ; ils n'étaient pas esclaves.

Un jour cependant tout changea à la plantation, ce fut un jour de deuil pour tout le monde ; maîtresse Férel était morte. Nous l'aimions tous comme notre mère, elle était si bonne. Aussitôt qu'un des esclaves était malade, elle venait s'asseoir à son chevet et le soignait comme son enfant.

Combien d'entre nous n'a-t-elle pas sauvé avec des soins qui étaient ceux d'une mère.

Nous la pleurâmes tous ; notre douleur fut bien amère ; mais le désespoir de maître Louis Férel fut épouvantable. Il adorait sa femme, et il se la voyait enlever à la fleur de l'âge, elle n'avait que vingt-trois ans.

Le lendemain nous retournâmes à nos travaux, mais la gaieté qui d'ordinaire nous faisait travailler avec ardeur et courage était partie pour bien longtemps, et bien des larmes furent versées en remplacement des chants des autres jours.

Puis quand nous rentrâmes, le soir, maître Férel ne fut pas là pour nous dire quelques-unes de ces bonnes paroles qui nous le faisaient tant aimer.

Durant huit jours, il resta enfermé dans sa chambre, refusant toute nourriture et pleurant comme un enfant.

Ce désespoir faisait mal à voir.

Un matin, comme nous partions au labour, nous le vîmes descendre le perron en trébuchant ; ses yeux étaient hagards et roulaient sous leurs orbites, sa tête était pesante et alourdie ; un cri de joie sortit de nos poitrines. C'était la vie qui revenait en nous, car depuis la mort de maîtresse nous ne vivions pas.

Maître Férel s'avança vers nous en chancelant, sa langue était épaisse, il bégayait des mots sans suite.

Nous nous étions arrêtés avec étonnement et inquiétude.

Deux ou trois d'entre nous s'avancèrent vers lui, ils lui dirent d'une voix émue :

—Maître, nous sommes bien heureux de vous revoir.

Un sourire vint clairer la figure du pauvre homme.

—Oui, oui, dit-il, amusez-vous bien, mes enfants, la douleur n'est pas éternelle, au bout du compte.

Et en parlant, il titubait sur ses jambes. Des larmes sortirent de nos yeux.

—Pourquoi pleurez-vous donc comme cela ? demanda-t-il d'une voix creuse.

Nous crûmes tous que sa raison avait été ébranlée du coup qui l'avait frappé.

Il reprit :

—Est-ce parce qu'elle est morte?... Si vous tenez beaucoup à avoir une maîtresse, mes enfants, je me remarierai.

Notre cœur se serra. Asdrubal, celui qui lui avait sauvé la vie, s'approcha :

—Ne prenez pas une autre femme, maître, lui dit-il, elle ne serait pas aussi bonne que maîtresse Férel et elle ne prendrait pas soin de vos enfants, petit maître Louis, et petite maîtresse Jeanne.

Le maître sembla comprendre ce que lui disait Asdrubal, il se mit à pleurer, mais bientôt, essuyant ses yeux, il dit d'une voix tremblante :

—Mes enfants, amusez-vous aujourd'hui, vous avez été tristes assez longtemps.

Alors, il fit apporter des bouteilles d'eau-de-vie et les fit distribuer ; mais personne ne trempa ses lèvres dans la liqueur de feu. Nous étions tous épouvantés, et aussi tristes que le jour de la mort de maîtresse ; car le maître était ivre.

Sa figure eut pourtant un éclair de raison. Il saisit une bouteille et introduisit le goulot entre ses dents. Une écume blanchâtre vint au coin de ses lèvres.

—La bouteille resta longtemps en l'air ; quand elle retomba, elle était vide !

—Buvez ! dit-il avec un rire idiot, buvez et vous oublierez vos peines et vos chagrins, buvez !

Il tomba à la renverse, privé de sentiment.

Il était ivre-mort.

* * *

Pendant quelques instants, Annibal resta silencieux, absorbé par ses douloureux souvenirs.

Sa tête se pencha, de grosses larmes roulaient sur ses joues d'ébène.

Puis, secouant brusquement la tête, il dompta son émotion et reprit :

—Cela recommença souvent durant quelques mois, puis le maître s'enivra chaque jour et devint incapable de conduire sa plantation.

Il voulut se décharger du fardeau des affaires et prit un gérant.

Ce gérant était un homme cruel et féroce, qui fit payer aux esclaves tout le bonheur dont ils avaient joui avant son arrivé, et, non content de cela, il vola indignement celui qui lui avait accordé toute sa confiance.

Malgré les dilapidations dont maître Louis Férel était victime, sa fortune était si grande, que l'on mit douze ans à le ruiner.

Et, un jour, tandis que les deux pauvres enfants pleuraient auprès du corps de leur père ivre-mort, le gérant fit passer tous les esclaves chez un planteur voisin, un anglais, à qui tout ce qui avait été la propriété de Louis Férel, appartenait à cette heure.

Dès notre arrivée, notre nouveau maître qui se nommait Wilson, me choisit pour le servir et j'entraî de suite en fonctions.

A peine étais-je à mon service, que j'entendis derrière une porte vitrée, deux hommes qui causaient avec animation, je les reconnus de suite ; c'était le gérant et notre nouveau maître. Je m'approchai et j'écoutai.

Vous dire l'horreur qui me saisit en entendant cette conversation, serait impossible.

Ces deux misérables étaient associés et faisaient de compte à demi des spéculations plus ou moins hasardeuses.

Ainsi, c'était Wilson qui avait proposé le gérant à Louis Férel, et c'était le gérant qui avait ruiné ce dernier pour leur profit à tous deux. C'était là le genre de leurs spéculations.

Sous un tel maître, les pauvres esclaves eurent bien des souffrances à endurer, mais cela ne dura pas longtemps.

Comme dans tous les autres pays, il y a une justice là-bas.

Ces deux hommes avaient commis des faux qui tombèrent entre les mains des gens intéressés à leur perte et le consul français de Nossi-Mitsiou,—car tout ce que je viens de vous conter se passait dans cette île,—lança contre eux un ordre d'arrestation.

Mais Wilson qui avait eu vent de cela, réunit promptement ses capitaux, chargea ses nègres et son argent sur des embarcations, et fit voile pour la Grande-Terre.

Arrivé là, il empila son or sur des chariots et, poussant devant lui les noirs, comme un bétail, il se mit en devoir de traverser les plaines des Antavares, pour gagner la chaîne du mont Ambostiment.

Quand nous fûmes loin de la mer, Wilson et son complice commencèrent à respirer.

Un soir nous étions tous rassemblés autour des feux dans une forêt, l'air pur de la nuit passait en bruissements légers à travers le feuillage.

Soudain, j'entendis une plainte faible qui traversa les taillis comme un cri d'angoisse étouffé et me fit dresser sur mes jambes, plein d'effroi. Pourtant, je me coulai bravement au travers des lianes et des herbes, vers l'endroit d'où était partie la plainte.

Au bout de trois minutes à peine, j'arrivai à une petite clairière où le terrain avait déjà été foulé, et je vis Asdrubal, étendu sur les herbes, un couteau planté au cœur.

Je le sentis plutôt que je ne le vis, car la nuit était noire comme l'âme de satan.

Je me penchai au-dessus de lui, sa voix murmura quelques mots à mon oreille.

—Tu sais, Annibal, me dit-il, tu sais qu'un homme a voulu tuer maître Louis, il y a longtemps, longtemps, avant la mort de maîtresse?

—Je sais, répondis-je.

—Lorsque maître Louis me chargea sur mon cheval, cet homme me crut mort, attendu qu'il m'avait envoyé sa balle dans le dos, et ne m'avait pas revu depuis, tu te souviens de cela, Annibal?

—Oui.

—C'est cet homme qui vient de m'assassiner.

—Son nom, son nom? lui demandais-je avec violence.

—Plus bas, me dit Asdrubal, tandis que sa

voix faiblissait encore; plus bas, car il faut que tu me venges, et s'il savait que tu connusses mon secret, il te tuerait aussi, cet homme n'est pas moins féroce... que lâche...

Je voyais qu'Asdrubal agonisait.

—Son nom? répétais-je avec force, et sans essayer d'étouffer ma voix.

Asdrubal ne put pas me répondre, mais il leva le bras, et sa tête retomba lourdement sur le sol.

Un bruit se fit à côté de moi, je jetai un regard oblique et je distinguai une face blanche avec des favoris en éventail, ce ne pouvait être que la basse et méchante figure de Wilson.

D'un bond, je me relevai, je lui sautai à la gorge, et je le terrassai. Puis me coulant à travers lianes et taillis, je regagnai ma place au bivouac sans que personne se fût aperçu de mon absence.

Je n'avais pas étranglé Wilson sur le coup, dans la crainte qu'un cri de lui ne fût entendu. Et alors le châtiment devenait impossible, il m'eût fait mettre à mort sur le champ.

Wilson, j'en étais sûr, n'avait pu me reconnaître avec ma figure sombre, tant la nuit était noire sous la voûte des arbres. Je pouvais donc essayer de me rapprocher de lui et de gagner sa confiance, en ayant l'air de le servir avec dévouement. Puis, j'épiais le moment de châtier l'assassin, et quand l'heure serait venue, le faire en toute sécurité.

Dès le lendemain je commençai à mettre ce projet à exécution. Ses soupçons, s'il en avait, furent dérouterés par cette audace. Il ne put se figurer qu'un homme possédant contre lui un secret de cette importance fut assez hardi pour se rapprocher de sa personne.

Je remplis mon rôle de serviteur dévoué en conscience. J'étais aux petits soins pour Wilson.

Désirait-il la bosse d'un des grands bœufs de la prairie?

Aussitôt qu'un de ces animaux se montrait à l'horizon, je m'élançais à cheval et il était bien rare que je ne rapportasse pas ce qu'il avait demandé.

En tout et pour tout c'était la même chose.

A dix heures du soir, j'étais près de Wilson.

Maître, lui dis-je, j'entends du bruit, on dirait une troupe en marche.

—Va voir, mon brave Annibal, me dit-il, et viens me rendre réponse.

Je sortis et je revins un quart d'heure après, en lui disant d'une voix essouffée :

—Maître à cheval, vite, vite!

—Pourquoi donc, à cheval?

—Louis Férel, à la tête d'une vingtaine d'hommes dévoués, vient pour nous prendre.

—Que dis-tu, Férel m'aurait suivi?

—Oui, vite, vite, à cheval, il y en a deux de sellés, un pour vous, un pour moi.

Il alla chercher une cassette qui ne le quittait jamais, la chargea sur son cheval, et se mit en selle.

En ce moment, Louis Férel et ses hommes envahissaient le campement en faisant un tapage infernal.

—Voyez-vous, lui dis-je, il était temps.

Je m'élançai à cheval, et nous partîmes au galop dans la direction des montagnes dont on apercevait à l'horizon les pics les plus élevés, éclairés par la lune.

C'était un service que je lui rendais, à ajouter à mille petites complaisances, aussi redoubla-t-il de confiance envers moi; à son point de vue, je lui avais sauvé la vie, j'étais un serviteur fidèle et précieux.

Triple fou, va!... Je voulais bien qu'il mourût, mais il devait mourir de ma main et rien que de ma main; n'avais-je pas à me venger? Si j'avais pu le tuer mille fois, je l'eusse fait avec joie, car il avait assassiné Asdrubal, et Asdrubal était mon frère!

Au bout de trois jours, nous étions au pied de l'Amboštiment, cette chaîne de montagnes qui traverse l'île de Madagascar du Nord au Sud, sur une longueur de plusieurs milliers de kilomètres.

L'Ambostiment est fait de sable et de rochers; mais en plusieurs endroits, il se couvre de forêts, en guise de chevelure immense.

Nous fîmes une halte au bas de la montagne, pour laisser passer la grande chaleur de la méridienne, puis, tenant nos chevaux par la bride, nous commençâmes l'ascension de l'Ambostiment.

Le soir venu, lorsque le soleil fut près de se coucher, nous fîmes une nouvelle halte et nous nous préparâmes à souper dans une anfractuosité du rocher qui formait une espèce de grotte.

Ce rocher était noir et brillant. Cette grotte naturelle avait été creusée par le temps, dans une mine de houille.

Toute la journée, j'avais vu les yeux de Wilson fixés d'une manière étrange sur le sol de la montagne dont la terre était charbonneuse; et je me demandais quelle chose pouvait lui donner une aussi grande préoccupation.

Mais cette pensée ne tint pas contre une autre; c'est que l'heure de la vengeance était venue.

Le ciel était pur et sans nuages. Wilson avait dessellé son cheval et s'était étendu sur un quartier de roche dominant une immense étendue de pays.

Au loin, on apercevait la mer dans la baie de Diego-Suarès.

La nuit vint enfin. Je m'approchai à pas lents de l'assassin de mon frère Asdrubal, son regard se fixait calme et rêveur vers le ciel brillant d'étoiles.

C'était une bien belle nuit, calme et claire comme on n'en voit que dans les pays chauds.

A deux pas de lui, je m'arrêtai pour écouter. Sa voix murmurait des mots sans suite, sa bouche souriait.

Parmi les quelques paroles qu'il prononça, je pus retenir celles-ci :

—Imbécile!... il croit pouvoir rentrer en possession de ses nègres, mais ils sont à moi, et j'ai de l'or... des tonnes!... Ah! tu as voulu me braver!...

Je m'étais approché à le toucher.

—Alors, ils sont à vous, les nègres de maître Louis Férel? lui demandai-je d'une voix railleuse.

Il paraît qu'il me voyait sous un nouveau jour et que ma figure devait être bien terrible car, s'étant levé, il recula jusqu'au bord du rocher.

—Prenez garde, maître Wilson, lui dis-je, deux pas encore en arrière, et vous faites un saut de trois cents pieds. Il n'en faudrait pas moitié pour vous envoyer dans l'autre monde.

Il se rapprocha vivement.

—Maître Wilson, repris-je en raillant toujours, vous êtes bien véritablement le plus grand scélérat que la terre ait porté et je crois qu'il serait du devoir d'un honnête homme et d'un bon chrétien, de vous envoyer en enfer d'où vous sortez.

Il devint pâle et se mit à trembler de tous ses membres, le lâche.

—Tu veux te moquer de moi, mon brave Annibal, me dit-il en essayant de sourire et en ne réussissant qu'à faire une grimace atroce.

—Vous croyez que je veux me moquer de vous, maître Wilson?

Son regard tourna autour de lui, et, d'un bond de tigre, il sauta sur sa selle en poussant un rugissement.

Mais j'avais prévu cela, et je m'étais précautionné; les fontes étaient vides, les pistolets en ma possession.

Un cri de rage s'échappa de ses lèvres, il s'avança vers moi, furieux et menaçant.

—Pourquoi as-tu retiré mes pistolets? me dit-il d'une voix rauque.

Je l'ajustai, et je posai le doigt sur la détente.

—Un pas de plus, maître Wilson, et je vous brûle la cervelle!

—Que veux-tu de moi, alors? me demanda-t-il en s'arrêtant.

—Je veux vous tuer, maître, mais, auparavant, je veux vous dire pourquoi. Vous avez tué mon frère Asdrubal, que vous avait-il fait?...

Wilson baissa la tête.

—Tu as entendu l'accusation, continuai-je, en le tutoyant, je vais te tuer, parce que tu as tué et qu'aucun crime ne reste impuni. Fais donc ta prière, maître, je te donne cinq minutes.

—Ne me tue pas, s'écria Wilson, nous partagerons ce que contient ma cassette.

—Elle est en ma possession, répondis-je, je remettrai cette fortune à maître Louis, à qui tu l'as volée.

—Je te donnerai une fortune immense, insensée, si tu veux me laisser vivre.

—Comment feras-tu pour me donner cela, toi qui n'as plus rien.

Une lueur d'espoir brilla sur son visage, il se baissa vivement, gratta la surface du roc et me montra les petits graviers qu'il y avait enlevés.

—Voilà du diamant, me dit-il.

Je constatai, qu'en effet l'anfractuosités où nous nous trouvions avait en divers endroits de petites lumières. Elle devait contenir une quantité notable de ces pierres précieuses à

l'état brut qui se renvoyaient entre elles les rayons des étoiles.

Néanmoins, un sourire cruel vint à mes lèvres, et je répondis.

—Le sang de mon frère ne peut se racheter qu'avec du sang.

Tu vas mourir!

Voyant ma résolution inébranlable, il se jeta sur moi, espérant détourner le coup, mais, avant qu'il m'eût touché, il roulait à terre, frappé en pleine poitrine et se tordait dans les dernières convulsions de l'agonie.

Si j'ai mal fait, que Dieu me pardonne; il avait tué Asdrubal.

Je passai la nuit dans la grotte lumineuse.

Le lendemain, je me remis en route pour la côte du canal de Mozambique, emportant avec moi la cassette et une petite quantité de ces pierres précieuses. J'eus le bonheur de ne rencontrer sur ma route aucun naturel du pays et d'arriver à la mer, au moment même où maître Louis allait s'embarquer pour retourner à Nossi-Mitsiou.

Je lui remis la cassette que des scélérats lui avaient volée.

Il me remercia avec effusion et me redonna ma liberté.

J'allai jusqu'à Zanzibar, je fis voir mes cailloux à un chimiste.

Wilson ne s'était pas trompé, c'était du diamant et du beau.

Un navire me ramena à Tamatave et de là, je pris à travers la Grande-Terre la route de la grotte diamantifère du mont Ambostiment; mais j'avais à peine fait quelques milles sur la côte, que les marins d'un négrier s'emparèrent de moi, déchirèrent mon acte d'affranchissement et me vendirent au seigneur don Maria Gomez.

V

OU LE CORSAIRE ET SON NEGRE VONT CHERCHER FORTUNE

Aussitôt que le nègre eut achevé de parler, Henri tomba dans une profonde rêverie, laissant errer son regard vague et distrait sur la vaste nappe d'eau qui se déroulait devant lui.

Enfin, il releva la tête d'un air décidé et dit à Annibal :

—Mets tout en ordre, mon ami, nous partons demain.

Puis il rentra dans sa maisonnette, et se jeta tout habillé sur son lit. Son sommeil fut pénible et agité; toute la nuit il rêva montagne de diamants. Il voyait des monceaux de ces brillants cailloux répondant par des milliers de flammes blanches, rouges et bleues aux rayons du soleil.

A certains moments, son rêve tournait au cauchemar, des mains trangères voulaient s'en emparer; alors, il poussait des cris inarticulés et se battait contre les personnages de son rêve comme un enragé.

C'est que derrière cette fortune en brillants, il entrevoyait la douce et suave figure d'Incendia, d'Incendia sa fiancée devant Dieu, mais que son père ne devait donner qu'à celui qui aurait des millions.

Le lendemain, le soleil se leva radieux. Tout était prêt pour le départ.

Henri revint s'asseoir encore une fois sur le promontoire, son regard se baigna dans les flots. Il dit un suprême adieu aux ondes bleues qui entourent toute la partie sud-ouest de l'île, jeta ses yeux une dernière fois sur sa petite maisonnette et se mit en route. L'âme oppressée, comme s'il eût quitté pour toujours son plus cher ami.

Lorsque le premier escarpement du chemin tracé sur la falaise lui eût caché le toit qui avait abrité ses douleurs, une grande émotion lui étreignit le cœur.

Mais il était homme, et, de force il refoula cette angoisse.

Il regrettait ce coin de terre d'où son cœur avait si souvent jeté le nom d'Incendia à l'espace, espérant toujours que le souffle de la brise porterait son appel à la bien-aimée. Il regrettait le rocher sur lequel il avait gravé le cri de son âme.

Puis refoulant sa peine, il continua sa route.

Avant de quitter l'île Bourbon pour s'engager dans une aventure périlleuse peut-être, il voulut revoir le charmant visage de la fille de don Maria Gomez.

Annibal eut beau lui exposer un à un tous les périls qu'il allait encourir. A toutes les objections du nègre, Henri répondit :

—Dussé-je y trouver la mort, je le veux !

Son voyage à travers la montagne du Grand et du Petit Brûlé, dura deux jours.

Au bout de ce temps, il aperçut au milieu des arbres les masses des bâtiments formant l'habitation du riche colon.

Jusqu'à-là, la tâche avait été facile, mais comment faire savoir à Incendia qu'il était si près d'elle? Voilà ce qu'Henri se demandait, et il mettait son esprit à la torture pour trouver un expédient qui lui permit de voir sa fiancée avant son départ. Mais l'expédient était introuvable.

Ils venaient d'arriver à la Bernica.

Une inspiration subite le saisit, il s'élança vers le berceau témoin de la foi jurée.

C'était toujours une délicieuse jeune fille, seulement elle avait l'air de ne plus appartenir à ce monde, tant son regard était devenu clair et limpide. Elle était toujours belle; c'était plus que jamais une déesse, car ces deux années d'attente l'avaient anéantie sans lui enlever son prestige.

Elle était triste, mais résignée; la souffrance avait pâli ses joues, un cercle bleuâtre entourait ses yeux bleus si rêveurs.

Si vous l'aviez vue se jeter à genoux et implorer la Providence pour son fiancé, qui peut-être était mort, vous auriez dit comme par le passé: Pauvre Incendia!

Puis elle revenait lentement vers la plantation, effeuillant machinalement les fleurs qu'elle trouvait sur son chemin, et elle tombait affaissée, chaque jour davantage, sur ce banc de gazon qui lui rappelait les douces heures du bonheur lointain.

Et puis encore, elle se disait, la pauvre enfant: s'il n'était pas mort! s'il m'avait oublié!

Et, tandis que son cœur se fendait, elle s'écriait dans sa touchante abnégation:

—Seigneur, faites qu'il soit heureux: qu'il n'y ait que moi à souffrir!

C'était en vérité un martyr de toutes les heures, Incendia s'inclinait visiblement vers la tombe.

Le matin de ce jour encore, elle était allée au rivage, ne soupçonnant point qu'Henri put arriver par terre. Comme toujours elle avait murmuré:

—Il est mort ou bien il ne pense plus à moi!

Elle était revenue s'asseoir sur le banc de gazon si aimé.

La fatigue, l'épuisement causé par son désespoir l'avaient dominée, elle s'était endormie d'un sommeil doux et paisible.

Henri, en écartant le feuillage, retint le cri prêt à s'échapper de ses lèvres; il vint s'agenouiller auprès d'Incendia dont le sommeil ne fut pas interrompu.

Seulement, un doux songe amena un sourire sur les lèvres décolorées de la jeune fille, elle se mit à parler.

—Henri, murmura-t-elle, mon père... il le voudra... il est bon... et Dieu... Dieu nous aidera...

Le jeune marin leva les yeux au ciel, plein de reconnaissance.

Mais bientôt la physionomie de la créole changea complètement, une expression de navrant désespoir remplaça son sourire, et un râle sortit de sa gorge.

—Mort!!... mort!!... disait-elle; et moi?... Ah!... Seigneur, reprenez votre servante...

Puis elle s'éveilla en sursaut.

—Oh! murmurait Henri d'une voix douce, oh! tu n'as pas oublié ton serment, Incendia, que je suis heureux de te revoir.

Incendia ne répondit point, mais sa figure se fit radieuse; on voyait que la vie reprenait possession de son regard d'enfant.

—Ici, je suis menacé de mort à chaque instant, continuait pourtant le marin, mais je n'ai pas voulu partir sans te revoir et reprendre un peu de courage.

Le sourire de l'enfant s'effaça: elle se sentit frissonner.

—Partir!... toujours partir, dit-elle; pour quoi?

—As-tu donc oublié que tu ne seras ma femme que le jour où j'apporterai huit cent mille souverains, une fortune comme il en existe peu au monde!

—Mais... mais...

—Je pars aujourd'hui, chère Incendia, dans huit mois je serai de retour avec le prix du bonheur.

—Oh! Henri, prononça la jeune fille d'une voix brisée, si tu me quittes encore, je sens bien que mes forces ne pourront plus résister.

—Huit mois, Incendia, huit mois et nous serons si heureux, que nous pourrions oublier toutes nos infortunes.

Elle réfléchissait, la pauvre enfant, sa tête s'inclinait pensive, sous le poids d'une idée

qui la martyrisait.

—Huit mois! dit-elle avec désespoir, je n'aurai jamais la puissance de supporter encore huit mois de semblables tortures.

—Ne veux-tu donc pas que nous soyons heureux, Incendia?

—Eh bien, soit, j'attendrai huit mois, mais après un délai plus long, tu ne trouveras qu'une tombe.

—Dans huit mois, je serai de retour, dix fois riche comme don Maria Gomez lui-même, ou bien... je serais mort!

—Puisses-tu dire vrai, pour la bonne prophétie; le malheur nous a assez frappé, il serait temps que le bonheur vint.

Il fallut se séparer.

Ce fut un moment cruel.

Mais enfin Henri s'arracha à cette nouvelle torture, et, s'élançant au dehors, lança cette phrase en guise d'adieu:

—Dans huit mois ou... au ciel!

—Mon Dieu, soyez-nous en aide, gémit la fille de don Maria Gomez, qui s'évanouit.

Au bout de cinq minutes, le corsaire était auprès de son fidèle nègre.

Annibal, lui dit-il, oserais-tu pénétrer jusqu'au seigneur don Maria Gomez.

—Pour moi, non, maître, répondit franchement le bon noir; pour vous, oui!

Henri atteignit un carnet dans sa poche, et traça rapidement deux lignes au crayon. Puis il déchira la feuille, et la tendit au noir.

—Tiens, lui dit-il, il faut que ceci soit remis entre les mains du planteur, tu attendras la réponse.

Dona Incendia et son père étaient ensemble dans cette même chambre où nous avons déjà pénétré une fois.

Don Maria Gomez, étendu sur un fauteuil à bascule, savourait une tasse de café, et fumait une cigarette.

Vous n'eussiez trouvé sur la figure de ce juste que l'expression d'une béatitude sans bornes.

La porte de la salle s'ouvrit brusquement. Le colon laissa échapper sa tasse à demi pleine qui se brisa sur le parquet.

Annibal entra et s'approcha de lui en tendant le billet d'Henri France.

En le lisant, le colon poussa une exclamation de surprise, ce qui fit relever la tête à sa fille.

—Qu'est-ce donc, mon père, demanda-t-elle?

—Tu penses encore à Henri France, n'est-ce pas, mon enfant? fit le planteur au lieu de répondre.

—Oui, dit simplement la jeune fille dont une subite rougeur colora les joues.

—Vois donc, ce qu'il m'écrit.

“J'aime votre fille, et je crois ne pas lui être indifférent, dans huit mois, je serai probablement plus riche que vous, mais l'attente du bonheur est longue. Voulez-vous nous rendre heureux de suite, et je vous jure de vous mettre en possession d'autant d'or que vous en voudrez. J'attends votre réponse, Seigneur faites que je puisse vous bénir.”

Le colon se prit à réfléchir.

—Si ce qu'il dit est vrai, pensa-t-il, s'il peut avoir de l'or autant que j'en voudrais, c'est-à-dire de quoi charger plusieurs mulets, j'aime autant lui donner Incendia, alors qu'il m'apportera la preuve de son dire; il l'aime, il est capable de faire tout pour elle. Tandis que si je la lui donnais avant, ce serait un moyen idiot de lier bras et jambes à ce brave garçon.

Vous voyez que dans ses raisonnements, l'honnête seigneur ne manquait pas de logique.

—Eh bien, mon père? demanda Incendia d'une voix caressante.

—Dans un an, ma fille, vous vous mariez s'il accomplit ses promesses.

—Pourquoi pas de suite, mon père, je suis sûre de lui, un an!

—C'est possible, murmura le colon entre ses dents, mais je n'ai pas la même confiance, moi, et j'ai vu tant de filous dans ma vie, qu'ils m'est bien permis de douter.

Puis il ajouta plus haut.

—Moi, aussi, ma fille, je crois Henri France très honnête homme, mais je ne puis vous unir que dans un an.

Incendia baissa la tête.

—Nous serons malheureux par votre faute, mon père, dit-elle assez haut pour que le colon l'entendit, et si le désespoir me tue, malgré ma confiance en Dieu, vous aurez un poids bien lourd sur la conscience.

Don Maria Gomez fronça le sourcil, et se tournant vers Annibal:

—Va dire à Henri France, lui dit-il, que j'attendrai la réalisation de sa promesse.

Annibal s'élança dehors sans en attendre plus long.

—Mais c'est mon nègre! s'écria don Maria frappé d'une idée subite; c'est Annibal!

Et, ouvrant la porte, il appela d'une voix forte:

—Annibal, Annibal!

Mais le noir était loin. Au moment où il franchissait la barrière qui fermait le jardin, il s'entendit appeler par le colon et eut un rire silencieux.

Puis il continua sa course avec rapidité.

Henri France l'attendait, plongé dans une anxiété noire.

—Qu'a-t-il dit, s'écria-t-il du plus loin qu'il aperçut son nègre?

Annibal se garda de répondre, et continua sa course à travers la plantation, disant simplement:

—Suivez-moi! au cap Bernard!

Au bout d'une demi-heure de marche forcée, ils étaient arrivés sur le chemin taillé à vif dans le roc du cap Bernard qui surplombe à pic la mer, sur une étendue d'une lieue, avec une hauteur de trois mille pieds.

Ce chemin va de Saint-Denis à la Possession. C'est un travail gigantesque qui fait rêver aux ouvrages des Titans.

Trois heures après, ils étaient à Saint-Denis, où Henri retint deux passages sur un navire bouvier en partance pour Madagascar et qui devait appareiller à la pointe du jour.

Ensuite, tous deux, le maître et l'esclave, ou plutôt les deux amis, entrèrent dans une taverne située au bord du Barachois.

—Pourquoi m'as-tu fait faire cette course sans me parler? demande Henri encore essoufflé.

Le seigneur don Maria Gomez m'a reconnu, maître, j'ai craint qu'il ne nous donnât la chasse.

—Qu'a-t-il répondu à mon billet?

—Il attendra la réalisation de vos promesses.

—Alors, si tu m'as dit vrai, Incendia sera ma femme, murmura le jeune homme avec un sourire de contentement.

Mais son sourire s'effaça presque aussitôt, et une angoisse involontaire lui serra le cœur.

Il dompta ce mouvement de faiblesse.

Le lendemain, au moment où le navire ve-

nait de déraper et labourait les lames, poussées par ses huniers bordés, il ne put s'empêcher d'avoir encore un moment de vagues souffrances.

On apercevait maintenant, vers le sud, la maison du colon dont la blancheur tranchait sur le fond vert des arbres.

Le navire courait au plus près, vers la haute mer, penché sur ses amures de tribord.

La maison qui contenait le bonheur d'Henri s'éloignait toujours.

Bientôt elle ne parut plus que comme un point blanc sur un fond sombre.

Lorsque vous quittez pour la première fois, par exemple, la maison paternelle, pour aller au loin chercher fortune ou bonheur, que de fois ne vous retournez-vous pas pour jeter un regard sur ce toit où restent abrités vos meilleurs et vos plus sincères amis : votre père, votre mère surtout.

Vous vous éloignez toujours, vous retournant de vingt pas en vingt pas, et à mesure qu'augmente la distance, augmente le serrement de cœur qui vous étreint.

Mais, sur terre, ce n'est qu'un regard jeté de temps à autre. Dans l'intervalle, l'esprit est distrait de cette idée de séparation, par la marche, la vue des sites qui s'offre sur le chemin et cent autres choses encore.

Sur l'océan, au contraire, vous n'avez qu'un point à regarder, car, autour de vous, s'étend l'immensité du ciel et de l'eau ; aussi vous vous voyez infirme et petit, perdu dans l'infini et votre serrement de cœur devient déchirement.

Les bâtiments de la plantation s'éloignaient toujours ; ils formaient maintenant un point à peine perceptible.

Le soleil se leva, jetant une lueur éclatante sur l'île et la plantation disparut enveloppée dans un rayon d'or !

VI

OU LA FORCE DU CORSAIRE ET LA SAGACITÉ DU

NOIR FONT MERVEILLE

Henri France débarqua à Madagascar, à Port Choiseul, dans la baie d'Autonguil. Il fit divers préparatifs, se munit d'outils nécessaires, et toujours accompagné de son

fidèle Annibal, s'aventura dans les forêts immenses qui couvrent la Grande-Terre où Ména-Bé.

Ce voyage n'était pas sans dangers.

Les périls les plus à craindre étaient tout d'abord les naturels, puis les animaux sauvages et enfin les reptiles, qui foisonnaient dans la forêt.

Les peuplades de Madagascar se divisent en plusieurs races.

Il y a les Bétsiléos au centre, les Bezaouzaou, à l'est ; les Bétsinissarakas, les Antaimoures, les Malattes et les Antavares ; mais les plus redoutables, sont les Sackalaves et surtout, les Hovas ou Malgaches.

Si l'on ne trouve sur la Grande-Terre aucun des pachydermes qui peuplent le continent africain, si les lions, les tigres, les jaguars, et les panthères n'y prennent point leurs ébats comme dans les rochers de la Lybie ou les jungles de l'Inde, nos amis avaient pourtant à redouter les attaques des chats-tigres et des chats sauvages qui y abondent, la dent des caïmans et des crocodiles qui y pullulent, la piqûre toujours mortelle de la *Souka*, grosse araignée noire, la piqûre du petit serpent *Taye-aye* qui ne laisse même pas le temps de pousser la plainte qui lui a valu son nom.

Montés sur des chevaux aussi solides que rapides, nos deux aventuriers ayant attachés leurs outils à la selle, la poire à poudre à la ceinture, et le fusil en bandoulière, chevauchaient ensemble.

Pendant quelques jours, aucun incident ne vint troubler leur tranquillité et déjà Henri se préparait à traiter de fables les dangers que lui avait énumérés son nègre.

—Eh bien, mon pauvre Annibal, tu le vois, dit-il, nous sommes seuls avec Dieu, dans cette immense solitude.

—Seuls, seuls ! fit Annibal en hochant la tête, je suis bien certain du contraire, moi.

—Qui peut te faire supposer cela ?

—Depuis hier j'ai vu de distance en distance, les traces des Hovas, ces enragés ne sont pas bien loin.

—Mais, cela ne veut pas dire que nous soyons en danger.

—J'ai bien peur, maître, que nous ne puissions aller jusqu'à la grotte lumineuse.

Ils venaient de sortir de l'inextricable fouillis de la forêt et longeaient maintenant

la base de l'Ambostiment, arête de l'île, qui va du Cap d'Ambre au fort Dauphin.

Le nègre montra du doigt un point noir qui se détachait sur une saillie rocheuse.

—Voyez-vous cet homme, là-bas! demanda-t-il.

—Un homme, cela... mais tu es fou, Annibal?

—Si vous aviez votre télescope, maître, vous auriez la preuve de ce que j'avance.

Henri ouvrit le paquet qu'il avait derrière sa selle et y prit sa longue-vue.

—Il vient de disparaître, dit le nègre.

—C'est ma foi vrai, qu'est-ce que cela peut être?

—Un homme.

—Un homme?... Quel homme?

—Un Hova, maître.

—Diable! fit Henri qui devint pensif.

Pendant quelques minutes, Annibal tint ses yeux obstinément fixés sur l'endroit où l'homme s'était montré.

—Mais, après tout, reprit Henri, que ce soit un Hova où Satan, cela ne veut pas dire que nous ayons quelque chose à craindre.

—Nous avons tout à craindre, maître, cet homme nous a vus.

—Allons donc!

—Avant deux heures, maître, nous l'aurons, lui et sa bande sur le dos.

—Es-tu bien certain que ce soit un Hova, Annibal?

—De si loin, maître, les yeux peuvent se tromper, c'est peut-être bien un Antavare ou un Malatte, mais je préfère croire au Hova, car les Malattes sont trop terribles... Tenez, s'interrompt Annibal en montrant la saillie du roc, tenez, les coquins ne perdent pas de temps, voyez plutôt.

—Je ne vois rien.

—Vous ne voyez pas le bouquet d'herbes onduler?

—C'est le vent.

—Le vent, maître il n'y a pas un souffle dans l'air.

Si vous voulez m'en croire, nous allons laisser là nos outils, qui embarrasseraient le galop de nos chevaux et détaier à toute vitesse.

—Mais il faudra revenir, pourquoi abandonner nos outils?

—Nous nous en passerons! aimeriez-vous

donc mieux, maître, abandonner notre liberté et peut-être notre vie?

—Comment pourront-ils nous poursuivre? ils ne doivent pas avoir de chevaux.

—Voyez, se contenta de répondre Annibal.

Des deux côtés de la saillie rocheuse, les herbes se prirent à onduler fortement, des têtes se montrèrent, puis des hommes en entier. Ils tenaient chacun un cheval en laisse. Ils s'élançèrent en selle.

Henri ne voulut rien abandonner; suivi d'Annibal, il lança son cheval au galop.

Une clameur sauvage arriva jusqu'à eux. Les Malgaches commençaient la chasse.

—Juste retour des choses d'ici bas, murmura le jeune corsaire auquel le danger rendait tout son sang-froid; j'ai donné la chasse sur mer, à mon tour d'être chassé sur terre.

Nos deux aventuriers ne pouvaient trouver de salut que dans la vitesse de leurs montures, aussi les ménagèrent-ils, au commencement de cette course, puis, peu à peu, les deux vaillants animaux, s'animant eux-mêmes, prirent une allure plus rapide et dévorèrent l'espace.

Une circonstance qui contribua puissamment à leur permettre de distancer les Malgaches, c'est que ceux-ci avaient chassé le bœuf sauvage pendant tout le cours de la journée; tandis que le cheval du corsaire et celui de son serviteur étaient reposés.

Nous disons les Malgaches, c'est un titre générique qui comprend tous les autres: les Bizaouzaou et les Antaimoures sont des Malgaches, comme les Provençaux, les Bretons et les Auvergnats sont des Français.

Après deux heures d'un galop vertigineux, nos deux aventuriers ne virent plus derrière eux ceux qui les poursuivaient.

—Tu avais pardieu bien raison, Annibal, fit Henri en arrêtant son cheval; quelques minutes plus tard, et nous tombions entre les mains de ces enragés... Ah ça! poursuivit-il en regardant autour de lui, si nous campions ici, l'endroit est charmant, et cette course a fatigué nos chevaux.

—Non pas, maître, non pas! s'écria Annibal, autant vaudrait se jeter dans la gueule du loup. Nous allons, si vous le voulez bien, galoper encore quelques heures, afin de nous mettre hors de la portée des coquins, puis nous pourrions camper à notre aise.

Henri France se rendit aux instances de son

serviteur, et ils reprirent leur galop de plus belle, en longeant toujours la chaîne des montagnes.

Trois heures après, ils s'arrêtèrent; les chevaux étaient rendus de fatigue et ne pouvaient plus avancer.

La nuit n'était pas encore venue, mais le soleil s'inclinait vers l'horizon. Le jeune corsaire, qui était un terrible homme de mer, ne valait pas grand'chose dans le désert; la faim commençait à se faire sentir et ses provisions étaient achevées.

Ici, encore il put apprécier les qualités de son serviteur.

Le nègre, plus robuste et dès longtemps habitué aux privations, ne disait rien et regardait s'il n'apercevait pas sur la plaine quelque être animé.

Rassuré sans doute par son examen, il revint s'asseoir auprès du feu qu'Henri avait voulu allumer malgré ses remontrances.

Dans le désert, le feu est un délateur, car sa fumée se voit à des distances considérables.

—Dis donc, mon brave Annibal, demanda Henri, n'as-tu plus aucune provision?

—Le noir se prit à sourire.

—Non, maître, répondit-il, et vous?

—Moi non plus, c'est ce qui me chagrine; j'ai un appétit d'enfer.

Anniba arma son fusil, et se dirigea vers un bouquet d'arbres situé à une centaine de pas. Au milieu de ces arbres, on entendait le murmure d'une source. Annibal s'en approcha en rampant.

Sur les bords de la source, un bœuf sauvage, inconscient du danger, se désaltérait longuement.

Annibal épaula son fusil, le coup partit, le bœuf tomba.

Après avoir dépecé son gibier, Annibal revint au bivouac.

—Que diriez-vous d'un quartier de bœuf, maître? demanda-t-il.

Henri se passa voluptueusement la langue sur les lèvres, ses narines se gonflèrent.

—Je dis que je n'aurai jamais fait un meilleur repas de ma vie, mon brave Annibal.

—Allons, murmura Annibal avec un soupir, puisque ce feu est allumé, c'est bien le moins qu'il nous serve; mais sur ma parole, maître, j'eusse préféré ma viande crue.

Henri fit la grimace.

Quand le quartier fut cuit à point, nos deux aventuriers se mirent à dévorer.

Le repas fut assaisonné de belle eau claire et de gaieté.

—A présent, s'écria joyeusement le jeune homme, je me moque pas mal des Malgaches, et...

Une main de fer, qui le saisit à la gorge l'empêcha de continuer. Au même instant Annibal roulait terrassé.

Les Malgaches les entouraient; il leur était impossible de fuir.

—Ce sont des Malattes murmura Annibal, si j'avais su cela, nous n'aurions point campé.

Henri voulu se défendre.

Il saisit son couteau, et blessa celui qui l'avait étranglé.

En une seconde, il fut garrotté.

—Pourquoi chercher à te défendre, dit à côté de lui une voix grave, ne vois-tu pas que tu ne peux fuir?

Annibal connaissait le langage des Malattes, traduisit cette phrase à son maître.

—Dis-lui, répondit le jeune homme, qu'Henri France, le corsaire, n'a jamais eu peur, et se battraient contre dix hommes pour chercher à fuir; qu'il se défendrait contre cent pour vendre chèrement sa vie.

Annibal transmit cette réponse au Malatte. Celui-ci regarda Henri d'un air méprisant.

—Lâche! Lâche! car les blancs sont des lâches! s'écria-t-il en se démenant comme un enragé; Banko tout seul, le grand guerrier, Banko veut te vaincre, toi et ton esclave!

—Nous allons voir, mon garçon, si tu es aussi brave que bavard, répondit le jeune corsaire, par l'entremise d'Annibal; les blancs savent mourir! Je t'offre le combat. Si je suis vainqueur, je continuerai ma route avec mon fidèle ami; mais si le contraire arrive, tu t'empareras de ma dépouille. Maintenant, si tu n'acceptes pas ce combat comme je le propose, tu es un lâche.

Les yeux de Malatte brillèrent comme des escarboucles.

—Dis au blanc, s'écria-t-il en adressant à Annibal, dis au blanc que j'accepte le combat qu'il me propose.

On détacha les liens des deux prisonniers.

Alors Annibal, s'adressant à Banko, qui

semblait être le chef, lui dit :

— Il faut que Banko fasse jurer à ses hommes de nous laisser partir, si le blanc est vainqueur ; et aussi de nous rendre nos chevaux, et nos armes, enfin, de ne pas nous poursuivre.

— Sur ma case, je le jure ! dit un Malatte.

— Ce n'est pas assez.

— Sur ma femme, je le jure !

— Ce n'est pas assez.

— Sur la vie de mes enfants !

— Ce n'est pas assez ! dit encore Annibal,

il faut jurer sur l'Aye-aye et sur la Souka.

— Sur l'Aye-aye et la Souka je le jure, fit le Malatte avec répugnance et sur un signe de son chef.

Les Malgaches ont toujours une arrière-pensée de trahir leur serment.

Le seul qu'ils tiennent, et le plus redoutable est celui qu'ils font au nom de ces animaux, parce que ceux-ci tuent sans rémission, et que leurs cervelles primitives ont une respectueuse terreur de ces bêtes contre la morsure desquelles on ne peut rien tenter.

Toute la bande répéta le serment.

Les Malattes revenaient de la chasse, ils étaient donc armés d'un lasso, d'un couteau et d'une sagaie. L'un d'eux prêta ses armes au jeune aventurier et l'on fit cercle autour des deux champions.

Avant de commencer le combat, Henri prit dans sa main gauche le couteau, et roula le lasso autour de son bras droit après l'avoir fait tourner sur sa tête comme pour se donner une idée du fonctionnement de cet engin nouveau pour lui ; puis, la sagaie à la main droite il s'élança sur son adversaire.

Le nom de Banko était la terreur des ennemis de sa nation, c'était le plus grand guerrier des Malattes, mais si ceux-ci semblaient assurés d'avance du succès, car Henri avait affaire à forte partie, le nom d'Henri France, capitaine du corsaire *l'Incendia* avait assez souvent jeté l'épouvante au cœur de l'Anglais.

Les deux hommes s'élançèrent l'un vers l'autre ; Henri, en silence, Banko en poussant un cri formidable.

Ce fut un combat terrible.

Les deux sagaies lancées ensemble, se rencontrèrent dans l'air, produisirent une gerbe d'étincelles, puis, détournées de leur but allèrent se fixer dans le sol.

Simultanément, ils passèrent leur poignard dans la main droite.

Le Malatte, plus grand et plus robuste que son adversaire, étendit le bras gauche pour le saisir et l'attirer à lui ; son intention évidente était d'empêcher Henri de frapper et de l'étouffer entre ses bras dont on voyait saillir les muscles comme des cordes.

Henri comprit le danger et fit un bond superbe qui le jeta à cinq pas en arrière, puis il s'avança sur le Malatte en marchant tortueusement.

Ils n'étaient plus qu'à deux pas l'un de l'autre les yeux fixés sur les yeux, le bras gauche étendu en avant, la main droite levée serrant convulsivement l'arme de mort. On les eut pris pour deux statues, si on n'eut vu leur poitrine haleter et un petit frémissement leur parcourir tout le corps.

Enfin, le Malatte, par un mouvement plus rapide que la pensée, leva son couteau et frappa.

L'arme ne rencontra que le vide ; Henri avait vu le mouvement et s'était jeté de côté.

Emporté par son élan, Banko passa. Au moment où il se retournait, le lasso de son adversaire qui avait abandonné son couteau fendit l'espace en sifflant, et vint se nouer autour de son cou.

Henri tira, le Malatte tomba, des spasmes convulsifs lui parcoururent le corps, puis il resta tranquille.

Le formidable Banko était mort, mort étranglé.

Une clameur sauvage emplit la solitude, se répétant d'écho en écho dans la montagne. Tous les Malattes prirent une attitude menaçante.

Annibal se tourna vers eux et leur dit :

— Troublerez-vous la Souka ou l'Aye-aye ? vous avez juré !

Ils baissèrent la tête effrayés.

Henri et Annibal sautèrent en selle et s'éloignèrent au galop.

— Ma foi, maître, dit Annibal, nous l'avons échappé belle. Du diable si j'espérais revoir la grotte lumineuse.

Ils continuèrent leur voyage.

Durant dix jours, nos deux hommes galopèrent tantôt en plaine, tantôt en forêt, vivant du gibier qu'ils faisaient cuire au feu du bivouac. Le soir du dixième jour, le so-

leil à son déclin éclaira une masse sombre qui bornait l'horizon.

—C'est la montagne de houille, dit Annibal, c'est la tête de l'Ambostiment. Voyez-vous cette saillie à un kilomètre d'élévation à l'Ouest?

—Oui.

—C'est la grotte lumineuse!

VII

COMMENT LA GROTTÉ LUMINEUSE S'ÉTEIGNIT PUIS SE RALLUMA

Nos deux aventuriers commencèrent le lendemain même l'ascension de l'Ambostiment. A mesure qu'ils montaient, le visage d'Henri se faisait rayonnant d'espérance et de bonheur; la figure d'Annibal, au contraire, peignait une anxiété terrible et une stupéfaction profonde. Ses yeux restaient rivés au sol.

—Oh! mais, c'est impossible, se disait-il tout bas; c'est impossible, personne ne connaît l'existence de cette grotte, personne, excepté Wilson pourtant.

Est-ce qu'il ne serait pas mort?

—Qu'as-tu donc, Annibal? demanda le jeune homme en remarquant l'agitation de son compagnon:

—Rien, maître, un peu de fièvre, montons.

—Evidemment c'est lui, pensait-il, il n'est pas mort, c'est ma vengeance à recommencer. Mais patience, patience, chaque chose viendra en son heure, et je jure bien qu'il ne s'en relèvera pas cette fois-ci; à moins pourtant qu'il ne soit immortel.

La nuit était venue. Ils étaient arrivés sur une petite plate-forme dont le rocher surplombant, formait une sorte de grotte.

—Où donc est mort l'assassin de ton frère, Annibal?

—Je crains bien qu'il ne soit pas mort, maître.

—Que dis-tu, s'écria vivement Henri, tu crains que Wilson ne soit pas mort?

—Oui, maître, je le crains.

—Qui peut te faire supposer qu'il a survécu?

—Je n'ai pas revu son cadavre, maître.

—Mais les vautours peuvent l'avoir dévoré...

—Ici, c'est comme ailleurs, les oiseaux de

proie déchirent la chair, et n'en laissent pas la plus petite parcelle, mais les os restent. Je ne vois pas de squelette.

—A quel endroit de la montagne l'as-tu tué?

—Ici même, maître, sur ce rocher à pic, et sous cet autre rocher qui empêche toute clarté de pénétrer dans la grotte où nous sommes.

—Es-tu bien certain de l'avoir frappé à mort?

—Je le croyais, mais je ne l'espère plus.

—Mais, tonnerre! un squelette peut disparaître d'une façon ou d'une autre.

—Il y a autre chose, maître, dit le nègre en secouant tristement la tête.

—Quoi donc?

—Il n'y a plus de lumières dans la grotte.

—Qu'est-ce que cela signifie?

—Les diamants n'y sont plus!

Henri poussa un cri étranglé, étendit les bras comme un homme ivre, ferma les yeux, et s'abattit lourdement sur le sol. Le fidèle nègre se précipita vers lui, lui souleva la tête et lui donna les soins les plus pressés.

Le jeune homme rouvrit les yeux au bout de quelques instants et ses regards se fixèrent tout d'abord sur Annibal, qui, à genoux, épiait son retour à la vie avec sollicitude.

—Tu ne sais pas, Annibal, dit-il en souriant, je viens de faire un bien mauvais rêve; tu me disais de renoncer à Incendia... Tu n'as pas dit cela, n'est-ce pas?

—Non, maître.

—Qu'as-tu donc dit? reprit Henri d'une voix inquiète.

Il pressa son front à deux mains, comme pour en faire sortir une pensée rebelle; ses yeux se fixèrent sur la rude physiologie du noir qui s'efforça de sourire et ne parvint qu'à rendre une expression navrée.

—Ah! je me souviens je me souviens, s'écria tout à coup le pauvre Henri d'une voix étouffée, c'est bien cela; il me faut renoncer à ma fiancée, parce que la grotte est éteinte et que le bonheur n'est plus pour moi.

—Oh! maître, revenez à vous, rien n'est encore désespéré.

—Oui! oui! continuait l'autre comme en un songe, il m'avait dit: si tu veux ma fille, il te faut de l'or, beaucoup d'or, ... et je ne

puis pas, je ne puis pas en avoir. Ma dernière espérance partie, ma vie va s'en aller avec elle.— Incendia mon bel ange ! oh ! qu'elle était belle ! belle comme on l'est au ciel ; mon cœur avait tressailli, puis s'était fondu en apercevant pour la première fois ses grands yeux si rêveurs. Elle, je m'en souviens... oui, je m'en souviens, elle se prit à rougir : pauvre amour ! Elle se sauva en avouant qu'elle allait prier pour moi...

—Oh ! maître, elle doit prier encore ; c'est une sainte ! elle n'a pas deux paroles. C'est pour cela qu'il ne faut pas perdre tout espoir, il faut lutter, lutter jusqu'à ce que vous tombiez brisé, anéanti.

—Prier pour moi, poursuivit pourtant Henri dont la voix avait des larmes. Lorsque, pendant son sommeil, je m'agenouillais près d'elle sous le berceau, sa bouche mignonne, murmurait ces deux noms qu'elle unissait dans une seule invocation à Marie !... Henri !... Le monde de la Vierge mère de Dieu et celui du fiancé... Henri !... et je ne puis la gagner, parce que je n'ai pas d'or.

Maître, par grâce, soyez courageux !

Henri n'entendait rien et continuait toujours :

—Entends-tu, je n'ai pas d'or, je n'ai pas d'or. Incendia ne peut être ma femme.

Et cet homme que rien n'avait jamais pu ébranler, cet homme qui avait vu la mort de si près, cet homme qui s'était tant de fois abreuvé de carnage, baigné dans le sang, cet homme pleura comme un enfant et tomba dans une prostration complète.

—Dona Incendia ne peut pas être votre femme, murmura à son oreille la voix d'Annibal qui se fit âcre et pénétrante, mais elle peut devenir la femme d'un autre.

Le noir n'était pas seulement sagace, il était encore diplomate à ses heures.

Henri sursauta.

—Incendia m'a juré de n'avoir jamais d'autre époux que moi, dit-il.

—Son père peut la forcer.

—La forcer !

—Oui, maître, et elle sera la femme d'un autre qui, avec la somme nécessaire, peut l'acheter à son père.

—Je tuerais cet homme-là !

—Pourquoi, maître ? cet homme-là ne vous connaît pas ; est-ce que tout homme n'a pas le droit de chercher le bonheur aussi bien que

vous ?

—Incendia a juré.

—Ce serment ne vaut rien, maître, tant que vous ne chercherez pas à conquérir celle qui l'a fait.

—Que veux-tu que je fasse ?

—Cherchez seul, ou reposez-vous sur moi.

—Tu m'as déjà trompé, Annibal, tu m'as déjà dit que la grotte lumineuse était pleine de diamants. La grotte est obscure, elle n'est pleine que de charbon ; comment veux-tu que j'aie confiance en toi ?

Les cœurs désespérés sont ingrats même lâches. Un poète a dit :

“Le bonheur rend l'âme bonne.”

Le contraire n'est pas toujours vrai.

Un tremblement nerveux parcourut le corps du nègre, et deux larmes coulèrent sur ses joues d'ébène.

—Vous dites que je vous ai trompé, maître ? non, je ne vous ai jamais trompé. Dans cette grotte, il y avait du diamant, beaucoup de diamants, seulement ces diamants ont été enlevés.

—Mais qui peut les avoir enlevés ? demanda Henri avec impatience.

—Wilson.

—Wilson ! ainsi tu crois qu'il n'est pas mort ?

—J'en suis sûr, maître.

—Tu es un digne cœur, Annibal, dit Henri avec émotion en serrant les mains du noir entre les siennes, je t'ai adressé de dures paroles, je t'ai insulté et tu n'as pas seulement semblé m'en vouloir. Pardonne-moi, Annibal

Les yeux du nègre brillèrent.

Il leva les deux mains du jeune homme jusqu'à ses lèvres.

—Vous êtes bon, maître, murmura-t-il, et bien heureuse sera celle dont le sort vous sera confié.

Henri secoua sa tête avec accablement.

—Je n'espère plus, mon pauvre Annibal, voilà trop de déceptions. Le sort semble vraiment s'acharner après moi.

—Moi, j'espère toujours, maître.

—Vrai ! que prétends-tu faire ?

—Le diamant a été enlevé de la surface, maître, et il y en avait pour des millions, mais a-t-on fouillé l'intérieur des parois ?

—Tu crois qu'il y a encore du diamant?

—S'il y en avait à la surface, il doit y en avoir dedans, maître.

—Nous nous mettrons à l'œuvre dès demain, Annibal, et si Dieu nous exauce, nous serons bientôt riches.

À la pointe du jour, le lendemain, nos deux chercheurs commencèrent à attaquer les parois du rocher.

C'était un travail gigantesque pour deux hommes; mais chacun d'eux avait un stimulant bien puissant.

Le premier était aiguillonné par le prix à obtenir, l'autre par le dévouement.

Et, ne vous y trompez point, le second est un sentiment bien supérieur au premier, capable de les surpasser tous puisque c'est le désintéressement de soi-même au profit des autres.

Les coups de pics se succédaient sans relâche et entamaient le roc.

Mais la besogne n'avancait guère et après bien des jours, voyant à peine une tranchée de quelques pieds de profondeur s'ouvrir aux murailles du rocher, Henri s'endormait plus triste, plus découragé.

Puis le soleil du lendemain le retrouvait debout frappant à coups redoublés, puis lorsqu'il sentait son courage faiblir devant la grandeur de sa tâche, il murmurait le nom d'Incendia, et la douce image de la jeune fille, au regard doux et rêveur, au visage souriant passait rapidement devant ses yeux éblouis.

Son outil attaquait alors le roc avec fureur.

Enfin, lorsque venait le soir, nos deux mineurs, le fusil sur l'épaule, s'élançaient dans la montagne pour pourvoir à la nourriture du lendemain.

Ils regagnaient ensuite leur plate-forme sous la roche surplombante, et se laissaient aller au sommeil.

Il y avait cinq mois qu'ils avaient commencé à creuser le roc et rien encore ne semblait annoncer la présence du diamant. Maintenant, les pics entraient bien dans la houille, la mine devenait de plus en plus profonde, mais aucun résultat ne venait couronner les efforts des deux aventuriers.

Cependant il y avait un fait curieux; la houille semblait chaude et à mesure qu'ils

creusaient, la chaleur devenait de plus en plus intense.

Un jour qu'Annibal avait poussé sa chasse jusqu'au haut de la montagne, il avait découvert une excavation immense et noire.

L'Ambostiment, était un volcan éteint depuis des siècles.

Annibal n'avait rien dit.

Un désespoir morne s'était emparé d'Henri, il ne vivait plus. Bien souvent ses yeux se tournaient vers la baie de Diego Suarez à l'ouest; puis, montant plus haut, il cherchait à percer l'immensité.

Là-bas était tout ce qu'il chérissait.

—Ami, dit-il un soir à Annibal, si d'ici huit jours nous n'avons rien trouvé, nous retournerons à Bourbon.

—Peut-être arriverons-nous bientôt maître, attendez un peu.

—Huit jours, Annibal, telle est ma volonté.

—Qu'espérez-vous, maître, si vous retournez à Bourbon, sans la fortune, qui vous donnera votre fiancée?

—J'espère au moins mourir près d'elle.

Annibal ne répondit rien, mais il jeta sur son jeune maître un regard empreint d'une douloureuse pitié.

—Seigneur, murmura-t-il, faites qu'il soit heureux.

Le sommeil ne vint pas, cette nuit-là, clore les paupières de nos deux hommes. Lorsque le lendemain les vit continuer avec ardeur leur travail souterrain, leurs yeux témoignaient d'une douloureuse insomnie.

Ce fut encore une journée d'un travail opiniâtre, mais ils ne virent pas le plus petit caillou briller à leurs yeux.

—Tu le vois, Annibal, nous travaillons inutilement.

—Patience, patience, maître, répondit simplement le nègre.

Pendant six jours ils creusèrent leur mine plus profondément sans résultat. Mais, la houille, de chaude qu'elle était d'abord devenait maintenant brûlante.

Henri n'y prêtait point attention.

Annibal seul s'en inquiétait.

Et chaque soir Henri répétait:

—Nous travaillons inutilement.

À quoi Annibal répondait invariablement.

—Patience, maître, patience!

Au soir du huitième jour, Henri désespéré, dit au nègre.

—Annibal, nous partirons demain.

Le noir ne se coucha pas cette nuit-là. Il gravit la montagne, et alla cueillir des herbes dans les anfractuosités des rochers, puis se rendit à la source pour remplir une outre d'eau dans laquelle il jeta les herbes.

Lorsqu'Henri fut prêt à partir, le lendemain matin, le nègre lui présenta son breuvage en lui disant :

—Buvez cette eau, maître, le soleil est brûlant, vous souffrirez moins de la chaleur.

Henri but et tomba foudroyé.

Le nègre atteignit des cordes et le garotta solidement.

Puis il rentra dans la mine, ayant aux lèvres un triste sourire.

Au bout de deux jours seulement, Henri s'éveilla de la torpeur où l'avait plongé le breuvage du nègre.

—Annibal, appela-t-il.

Annibal vint à cet appel.

—Pourquoi m'as-tu attaché?

—Parce que je ne veux pas que vous partiez, maître.

Prières et menaces furent inutiles contre la volonté du noir.

Il venait apporter les aliments à Henri, et retournait travailler.

Durant quelques jours encore, Henri le vit rentrer dans la mine et en sortir jayeux, mais ruisselant de sueur.

—Espères-tu quelque chose? demanda-t-il.

—J'espère beaucoup, maître.

—As-tu du diamant?

—Voyez, dit le nègre, qui lui présenta un caillou imperceptible.

Annibal travailla encore un certain temps avec ardeur, et toujours en quittant la mine, il semblait sortir d'un bain, mais il était bien épuisé de ses fatigues par le plaisir qu'il éprouvait à dire au jeune homme.

—Ça avance.

Une après-midi, enfin, il sortit de la mine en gesticulant et en riant comme un fou. Il détacha les liens d'Henri en lui disant :

—Venez.

Tous deux s'élançèrent en courant. Dans la galerie, l'air était brûlant comme si l'on se fut trouvé dans une fournaise. Henri continuait sa route sans s'inquiéter.

Au bout de la galerie, il s'arrêta ébloui.

—Le brillant! s'écria-t-il en tombant à genoux. Merci, mon Dieu, merci!

VIII

OU IL EST POUR LA DERNIÈRE FOIS PARLE DES FIANCAILLES DE LA CREOLE

C'était une chambre coquettement parée de tout le luxe des créoles.

Le soleil passant à travers les stores baissés éclairait l'intérieur; et quelques-uns de ses rayons venaient se jouer sur le parquet.

Dona Incendia Gomez étendue sur un lit de repos rêvait, ses yeux sans regard se fixaient au plafond, son visage gardait la trace de larmes récentes; elle rêvait, et tout en rêvant murmurait :

—Henri, Henri, pourquoi n'es-tu pas revenu? Je hais cet homme et je n'ai plus la force de résister.

Pourquoi n'es-tu pas là pour me défendre? Je sens bien que je vais mourir, mais auparavant j'aurai voulu te revoir.

La porte s'ouvrit, donnant passage au planteur qui s'avança sans bruit.

—Incendia! appela-t-il.

—Qui m'appelle? demanda la jeune fille subitement tirée de sa rêverie.

—Moi, ton père, qui viens t'accorder encore une demi-heure, pour te décider à te marier ou à entrer au couvent.

—C'est bien, mon père, dans une demi-heure vous aurez ma réponse. Je désire être seule.

—Incendia, reprit don Maria Gomez en adoucissant sa voix, Incendia, pourquoi ne veux-tu point devenir la femme de cet homme. Il est riche, riche comme il n'est pas permis de l'être; avec cette fortune, bien certainement vous serez heureux.

Donne-moi ton consentement, ma fille, et je te rendrai mon affection.

—Je le hais!

—Pourquoi, parce qu'il est riche! Non, n'est-ce pas, tu es une fille trop sensée pour mépriser la richesse; sans la richesse, Incendia, ton enfance n'eût pas été aussi heureuse, tu n'avais qu'à désirer une chose pour la posséder, et tes moindres souhaits étaient accomplis sur le champ.

—Maudite soit notre fortune, mon père, elle ne m'a pas rendue heureuse, et sans elle je le serais peut-être à cette heure.

Le colon frappa du pied avec colère.

—Le souvenir de ce mendiant te fourre de sottes idées dans la tête, Incendia, s'écria-t-il avec véhémence, il faut que cela finisse, bon gré mal gré, tu m'obéiras.

La jeune fille eut un frémissement et répliqua avec hauteur :

—Je désire être seule !

Le colon lui jeta un regard dédaigneux et sortit en se disant :

—Je suis bien bon, si j'avais dès l'abord jeté ce mendiant à la porte, tout ceci n'arriverait pas.

Quand elle fut seule, Incendia éclata en sanglots.

—Je ne veux pas ! murmura-t-elle, je hais cet homme.

Le premier moment de faiblesse passé, elle se releva, vaillante et résolue, ses larmes se séchèrent.

—Hé bien non, je ne veux pas, s'écria-t-elle en frappant de son pied mignon le parquet de sa chambre, non, je ne veux pas être la femme de cet homme. On me mettra au couvent, que m'importe ; n'avais-je pas dit à Henri qu'en dehors de lui, Dieu serait mon refuge.

Elle se raffermirait encore dans sa résolution et gagna l'appartement de son père.

Le planteur était en ce moment avec un homme d'une quarantaine d'années, court, trapu, le front bas, le regard faux et méchant, les favoris blonds, les pommettes saillantes et qui avait dans tout son visage un caractère de férocité cruelle qu'il essayait en ce moment de cacher sous un masque d'aménité : mais pour un observateur, ce masque eût été insuffisant à dissimuler le fond de ce caractère.

Le seigneur don Maria Gomez était bien loin d'être un observateur, de plus, il était ébloui lui, le richissime planteur, par l'immense fortune de cet homme ; il se disait, avec la meilleure bonne foi du monde :

Avec un homme aussi riche ma fille sera heureuse.

—Mon cher Wilson, disait-il d'une voix chagrine, nous aurons du mal à décider la petite ; elle ne veut pas se marier, dit-elle. Tout à l'heure je viens de tenter une suprême démarche auprès d'elle : " Epouse Wilson, lui ai-je dit, son opulence incalculable te rendra contente."

—Et qu'a-t-elle répondu ?

—Toujours le même refrain, s'écria don Maria en donnant un furieux coup de poing sur la table : " Je ne l'aime pas !"—Comme si on avait besoin de ces bêtises-là pour être heureux en ménage. Ma femme à moi disait la même chose, et si elle était encore de ce monde, elle pourrait témoigner que son existence s'est écoulée douce et tranquille.

—Ma foi, dit Wilson d'un ton rude, je suis fort chagrin de cela, mon cher voisin, car votre fille est assurément une délicieuse enfant et j'eusse mis tous mes soins à faire son bonheur.

—Je le sais bien, parbleu, aussi ce refus m'enrage.

—Et puisqu'il en est ainsi, reprit Wilson, permettez que je me retire.

Je ne veux pas maintenir ma demande sans espoir de succès.

—Attendez encore un peu.

—Qu'auriez-vous à me dire de plus ?

—Incendia ne m'a pas répondu définitivement. Elle va venir tout à l'heure nous faire part de sa résolution.

Wilson reprit un siège et changea le cours de l'entretien.

—Dites-moi, demanda-t-il curieusement, n'auriez-vous pas un esclave noir nommé An-nibal ?

—Je l'ai eu, mais je ne l'ai plus.

—Serait-il mort ?

—Non, il y a plusieurs années, il s'est enfui en compagnie d'un jeune drôle du nom d'Henri France.

—Ne l'avez-vous donc pas fait poursuivre ?

—Si fait, mais le coquin fut introuvable. Ce n'est pas d'ailleurs le seul dommage que m'aît causé ce jeune homme, corsaire français, je crois, sans lui, ma fille ne ferait pas tant de difficultés pour vous épouser.

—Est-ce que par hasard elle songerait à lui.

—Oui !

—Diable ! Diable ! mais s'il était passé de vie à trépas, notre charmante entêtée opposerait-elle une pareille résistance ?

—Je ne crois pas.

—Et vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?

—Non.

—C'est fâcheux.

—Voici ma fille, plus un mot là-dessus.

Wilson ; le seul nom de ce corsaire suffirait à vous faire repousser.

En ce moment en effet, la fille du riche planteur entra.

Son visage était brillant de sérénité, et une résolution inébranlable se lisait sur ses traits souffrants et diaphanes.

—As-tu bien réfléchi, mon enfant, demanda le colon avec anxiété, sais-tu que ce mariage te rendra plus opulente qu'une reine ?

—Oui, mon père, je le sais.

—Alors tu acceptes ?

—Vous ne voudriez pas que votre fille fut la femme d'un fripon et d'un meurtrier, seigneur don Maria Gomez.

Wilson devint livide.

—Que dis-tu, s'écria le colon, que signifient ces paroles ?

—Demandez l'explication à M. Wilson, mon père, il vous le dira.

—Eh bien ! vous ne vous défendez pas, Wilson, dit don Maria d'un air soupçonneux, est-ce que par hasard...

Le colon n'acheva pas, Wilson lui avait sauté à la gorge et le terrassait.

—A nous, Annibal ! s'écria la jeune créole en s'élançant vers la porte, qui s'ouvrit brusquement ;—défends mon père !

Annibal entra en poussant un cri rauque et brandissant un long couteau de chasse.

Wilson serrait la gorge du planteur dont la figure se marbrait déjà de taches violettes. Au cri d'Annibal, il se releva et saisit un poignard à sa ceinture.

—Ah ! tu as voulu m'assassiner, maître Annibal, clama-t-il d'un accent étranglé, mais tu n'as pas réussi, comme tu le vois, et tu as eu tort, mon camarade, car tu vas passer un vilain quart d'heure.

—Moi ou toi, triple voleur, répliqua le nègre, si je n'ai pas encore purgé la terre d'un reptile immonde tel que toi, j'espère mieux réussir aujourd'hui ; tu vas le voir !

Et après avoir essayé la lame de leurs poignards, Annibal et Wilson se jetèrent l'un sur l'autre.

La lutte fut courte.

Tous deux enlacés étroitement, frappaient avec fureur, avec rage.

Ils tombèrent ensemble et se roulèrent sur le parquet toujours enlacés.

Il y avait du sang partout. La respiration

des deux combattants sifflait dans leur poitrine et ils frappaient toujours.

Enfin, l'un d'eux se releva sanglant et meurtri, c'était Annibal.

Wilson étendu sur le sol, ne donnait plus aucun signe de vie.

Longtemps, Annibal resta entre la vie et la mort, ses blessures étaient terribles ; mais enfin la force de sa constitution l'emporta. Au bout de deux mois, il entra en convalescence.

Un jour, qu'Incendia soutenant ses pas encore chancelants, le conduisait vers le berceau témoin de ses serments, elle lui demanda :

—Pourquoi Henri n'est-il pas revenu ?

Annibal baissa la tête, et deux larmes s'échappèrent de ses yeux.

—Réponds-moi, je veux tout savoir, réponds, Henri m'aurait-il trahie ?

Le nègre trop ému pour parler fit un signe négatif.

—Mais parle donc !

—Maître Henri, fit avec effort Annibal, maître Henri ne vous a pas trahie, maîtresse, s'il n'est pas revenu, c'est qu'il est mort !

La jeune fille porta les deux mains à son front, ses traits se contractèrent violemment tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

—Ah ! murmura-t-elle comme en rêve, raconte-moi cela, Annibal !

—Maître Henri m'avait dit :

—J'aime dona Incendia Gomez, mais pour qu'elle soit à moi, il me faut de l'or, des chariots d'or !

“La chaîne de l'Ambostiment est une montagne de Madagascar, je savais qu'au Nord, près du cap d'Ambre, au milieu de la houille il y avait du diamant ; j'avais vu la grotte lumineuse scintiller toute la nuit, mais j'ignorais que cette montagne fut un volcan éteint.

“J'y conduisis maître Henri, les diamants de la grotte avaient été enlevés par Wilson que vous avez connu. Néanmoins, nous creûsâmes une mine dans la houille qui, chauffée souterrainement, devenait de plus en plus brûlante et au moment où le désespoir allait nous empoigner, nous découvrîmes enfin un gisement diamantifère.

“Nous travaillâmes avec ardeur. Au bout

de trois mois, nous avions une petite caisse contenant deux cent neuf mille carats de diamant brut, c'est-à-dire, à peu près, vingt-cinq millions de francs.

—C'était le dernier jour, maîtresse, le matin, maître Henri s'était placé sur la plateforme de la grotte, son regard se portait dans la direction de l'île Bourbon, il semblait murmurer comme une muette et ardente prière.

—Incendia m'a attendu, disait-il ; Dieu nous a exaucés, je vais la revoir, à nous le bonheur !

—Par son ordre, je descendis la montagne pour exécuter les préparatifs de départ. Je sentis tout à coup le sol trembler sous mes pieds, puis un craquement effroyable déchira les entrailles de la terre, puis encore, une immense colonne de feu et de fumée, s'élança non du cratère, mais de la grotte : la lave coula, et couvrit la montagne de débris.

—En creusant notre mine, nous avions ouvert un passage au feu souterrain.

—Maître Henri avait disparu avec la petite caisse, seulement, une voix puissante, qui semblait sortir de la bouche même du nouveau cratère, envoya votre nom en même temps qu'une seconde colonne de feu, de cendre, de lave et de fumée."

Annibal se tut, il semblait abîmé dans son souvenir, un profond soupir souleva sa poitrine.

—Est-ce tout, Annibal ? murmura la jeune fille.

—Oui, maîtresse.

—C'est bien, continua-t-elle avec un sang-froid qui faisait mal à voir ; c'est bien, prépare-toi ; nous retournons là d'où tu viens.

—Maîtresse?... interrogea le noir craignant d'avoir mal compris.

—Nous retournons là-bas ! Je veux aller à la grotte lumineuse !

—Que voulez-vous y faire, maîtresse ?

—Voir Henri !

—Il est mort, maîtresse. Je viens de vous le dire.

—Je prierai au moins sur sa tombe !

Puis les traits de la créole se contractèrent et elle serra sa poitrine à deux mains.

—Oh ! Dieu ! que je souffre ! s'écria-t-elle avec un accent déchirant d'angoisse.

Mais bientôt reprenant de force ses esprits, elle répéta :

—Tu entends, Annibal, je veux aller à la

grotte lumineuse ; nous partirons cette nuit.

Et elle s'éloigna sans attendre la réponse du fidèle noir, légère comme une libellule, effleurant à peine le gazon du bout de ses pieds mignons.

—Pauvre enfant ! murmura Annibal, pauvre malheureuse enfant qui méritait cependant d'être si heureuse.

Lorsque la nuit fut bien noire, une ombre se glissa le long du mur de l'habitation du planteur ; cette ombre grimpa après le treillage et frappa trois petits coups à la fenêtre de la fille du colon ; celle-ci l'ouvrit sans bruit.

—Est-ce toi, Annibal, demanda-t-elle.

—C'est moi, maîtresse, répondit le nègre, il est temps de partir.

—Pars, mon ami, dans une heure je serai à la pointe des Galets.

Annibal descendit ; quitta la plantation et gagna la pointe des Galets. Une barque était amarrée au rivage.

Le nègre s'élança à bord et attendit. Peu après, la jeune fille était dans le canot qui gagna aussitôt le large.

Le lendemain, ils s'embarquaient tous deux pour Madagascar.

Ils traversèrent le désert.

Un jour, Annibal dit à Incendia en étendant son doigt vers l'horizon.

—Voilà la tête de l'Ambostiment !

La jeune fille cravacha vigoureusement sa monture.

—Avançons ! s'écria-t-elle.

Bientôt ils furent au pied du mont.

—Nous sommes arrivés, maîtresse, dit Annibal.

Il mit pied à terre ; Incendia en fit autant.

—Montons ! dit-elle.

Ils gravirent la montagne.

A moitié chemin, à peu près, Annibal lui dit en désignant le promontoire :

—Voici l'endroit qui abritait notre sommeil.

Puis au-dessus.

—Voici la grotte ! voici la mine et le cratère !

—Allons-y ! se contenta de répondre Incendia plus livide que jamais.

Ils arrivèrent à la grotte lumineuse.

—C'est dans cette direction que maître Henri portait toujours ses regards.

Incendia se tourna du côté indiqué par Annibal et murmura :

—Il m'aimait bien. Dieu ne permet peut-être pas tant d'amour.

Ses deux mains pressèrent sa poitrine à la place du cœur et ce fut d'un accent déchirant qu'elle cria :

—Henri! mon Henri!

Brusquement ses deux genoux fléchirent sur le bord du nouveau cratère, trou noir et profond.

—Henri, bégaya-t-elle, comme font les petits enfants, Henri, nous nous aimions bien, et si mon père l'eût voulu, nous aurions été bien heureux.

Il n'a pas voulu; que Dieu lui pardonne le mal irréparable.

Une légère vapeur blanche commença à sortir du trou béant du cratère.

Incendia absorbée dans sa douleur n'y faisait nulle attention. Annibal croyait sentir sous ses pieds une sorte de trépidation, la terre tremblait ainsi qu'au jour où son jeune maître avait disparu là.

Soudain, le monde tout entier oscilla sur ses robustes bases; à l'endroit même où la créole agenouillée priait, un ébranlement se produisit et des profondeurs du cratère, dans lequel la jeune fille venait de disparaître, sous les yeux du noir stupéfait, le nom d'Henri France, le corsaire, monta en un doux murmure.

Depuis ce temps, les éruptions sont rares à la tête de l'Ambostiment; mais, quand parfois, une lueur rougeâtre vient à paraître sur le flanc de la montagne, les marins qui voguent dans ces parages de l'Océan Indien ou du canal de Mozambique, les marins de toutes les nations se souviennent de la légende de la fiancée du Corsaire, dans laquelle ils ont une foi immense.

Quand cette lueur paraît, ils disent en se signant avec respect :

L'INCENDIA! L'INCENDIA! LA CHEVELURE DE LA CREOLE!





Diction illustré: La personne qui donne vaut plus que l'objet donné.



Trait - d'Union

Par C. Landron

I

MME Vermorel jeta les yeux sur la lettre que lui présentait la femme de chambre, et, aussitôt, sa figure délicate s'altéra profondément. Elle porta la main à son cœur, qui se mettait à battre par secousses folles, et elle pâlit comme si elle allait s'évanouir. C'est qu'au premier coup d'œil, avant même d'avoir lu l'en-tête au timbre humide, frappé à un angle de l'enveloppe, elle avait reconnu l'écriture régulière, de forme nette et volontaire, qui, jadis, lui avait apporté tant de communications fustes, tant d'émotions pénibles.

Presque défaillante, elle ouvrit la lettre et, au bout d'une seconde de rapide lecture, se renversa contre le dossier de son fauteuil avec un regard mourant.

Il n'y avait personne auprès de la jeune femme. Indifférente, la domestique avait tourné les talons après avoir remis la missive, de laquelle, du reste, elle ne pouvait deviner l'effet foudroyant. Eperdue, en cette solitude où il lui semblait qu'elle allait succomber loin de tout secours sous le coup d'une angoisse trop forte, Elise Vermorel ouvrit pour crier ses lèvres décolorées. Ce fut une plainte de détresse qui en sortit :

— Ah ! maman ! ...

D'une pièce voisine, Mme Faugères accourut ; à cent lieues de soupçonner le bref drame muet qui venait de se dérouler là, elle

eut un sursaut d'épouvante en apercevant sa fille presque inanimée dans le fauteuil où elle lisait paisiblement quelques minutes auparavant.

— Mon Dieu ! qu'as-tu, Elise ?

Sans mot dire, la jeune femme lui tendit la lettre ; à la seule vue de l'enveloppe, dont la mention spéciale : " Me Laurens, avoué à la Cour ", lui sauta aux yeux, Mme Faugères comprit, et, bouleversés à son tour, elle s'écria :

— Encore lui ! Encore cet homme ! Que peut-il te vouloir, à présent ?

— Hélas ! mère, répondit Mme Vermorel d'une voix éteinte, à peine perceptible, il réclame l'exercice d'un droit... de son droit, que nous avons oublié... Ou plutôt, nous croyions qu'il ne voudrait pas, qu'il n'oserait pas m'infliger cette dernière torture... Mais il n'a pas reculé devant ce droit odieux, et Me Laurens n'est, comme il l'a toujours été, qu'un intermédiaire obligé, implacablement glacial et courtois...

Sans attendre, Mme Faugères lisait avidement :

— Madame,

— J'ai la pénible mission de vous informer que, conformément au jugement qui lui confère la garde de son fils à partir de la septième année de celui-ci, M. Philippe Vermorel, votre mari, vous prie de vouloir bien lui remettre l'enfant, qui sera placé dans un

pensionnat où vous pourrez aller le visiter aux jours et heures fixés à cet effet.

“Pour vous éviter, à l’un comme à l’autre, une entrevue qui réveillerait mutuellement de douloureux souvenirs, M. votre mari charge mon amitié de le remplacer en cette circonstance; j’aurai donc l’honneur, madame, de me présenter chez vous le 29 juin prochain, date à laquelle expire la tutelle maternelle, dont vous vous êtes acquittée jusqu’ici avec un dévouement au-dessus de tout éloge.

“Je compte que malgré tout le chagrin que vous causera cette inévitable séparation, vous saurez vous y résigner, par simple sagesse, pour ne pas faire surgir de nouvelles et inutiles complications.

“Veuillez agréer, madame, mes respectueux hommages.

“Benoit LAUBENS.”

Mme Vermorel se tordait les mains.

—Le 29 juin!... L’anniversaire de la naissance du chéri!... Cet homme exécrable ne m’aura même pas fait grâce d’un jour!

Accablés, sans voix, l’aïeule essayait les larmes lentes qui coulaient sur ses joues flétries.

—Et... tu vas le donner? s’informa-t-elle ensuite d’un organe qui tremblait à faire pitié.

Mme Vermorel ne répondit pas tout de suite; la porte s’ouvrait, livrant passage à un délicieux garçonnet qui agitait d’un air mutin ses longues boucles brunes.

—Dis, maman, demanda-t-il de cette voix un peu traînante et câline des enfants gâtés, Léontine veut me faire croire que, si je continue à ne pas être sage, tu ne voudras plus me voir, que tu me renverras chez mon papa!... C’est pas vrai, n’est-ce pas, petite mère?... Même si je ne suis pas sage, tu m’aimeras toujours!...

Cette naïve affirmation de confiance en la plus inébranlable des tendresses suffit à faire déborder l’envahissante émotion qui gonflait le cœur de la mère; elle éclata en sanglots désespérés et ouvrit les bras:

—Oui, mon enfant adoré, je t’aimerai toujours, et rien au monde ne me forcera à te quitter!...

Saisi, le petit Jean se jeta d’un élan dans ces bras qui s’ouvraient, se blottit, comme un

oiseau frileux, contre la tendre poitrine qui lui semblait un inexpugnable asile; alors, fière, animée d’une résolution soudaine, Mme Vermorel referma ses bras en serrant l’enfant contre elle:

—Qu’ils viennent donc le chercher là! jeta-t-elle, farouche, les yeux étincelants.

C’était un sublime tableau de passion maternelle. En dépit du tragique de l’heure, Mme Faugères le considéra une seconde avec admiration. Ils étaient si beaux, d’une beauté si touchante, le petit et la mère, ainsi serrés, liés l’un à l’autre, comme s’ils n’eussent formé qu’une seule vie, qu’en effet il ne paraissait pas possible de les séparer sans cruauté, sans inconcevable barbarie! Et la jeune femme répétait, contente, presque rassurée et certaine de la victoire:

—Oui, qu’ils viennent donc le chercher là!

En une inspiration, la grand-mère s’écria:

—C’est ce qu’il faut leur dire!

Frappée, après une seconde de réflexion, Mme Vermorel répondit fermement:

—C’est ce que je vais faire!

II

Malgré sa volonté tendue, Elise Vermorel sentait son cœur battre plus fort qu’elle n’eût voulu, tandis qu’elle montait lentement les degrés de l’escalier conduisant à l’étude de Me Laurens; un grand malaise la pénétrait toute à la pensée de se retrouver en face de l’officier ministériel, correct et froid.

Celui-ci, en sa qualité d’ami de Philippe Vermorel, avait été étroitement mêlé à tous les débats du procès en séparation qui avait, après quelques mois de mariage, disjoint ce couple pourtant uni par inclination.

L’amertume de ses souvenirs remontait au cœur de Mme Vermorel, et ce fut hostile et raidie, alors qu’elle pensait venir en conciliatrice, qu’introduite par un clerc, elle fit son entrée dans le grand cabinet, d’un luxe sévère, où elle avait jadis exhalé ses révoltes, ses rancunes qu’il lui semblait retrouver flottantes, inaltérées, en cette atmosphère officielle.

Sans une parole, Me Laurens,— dans les yeux duquel avait passé une fugitive lueur de satisfaction que, tout à son trouble, la

jeune femme ne vit pas,—Me Laurens lui désignait un siège devant son bureau; puis, impassible, il attendit, en homme accoutumé à laisser l'âme humaine livrer d'elle-même sa misère et ses secrets.

D'une voix changée, qu'elle ne reconnaissait pas en l'entendant résonner dans cette pièce qui avait servi d'écho à tant d'autres pauvres voix colères ou éplorées, Mme Vermorel articula péniblement :

—Monsieur, j'ai reçu votre lettre...

C'était tout ce qu'elle avait trouvé, elle qui était entrée, la minute d'avant, l'esprit plein de véhéments discours où il était question de l'acceptable tyrannie du mari et de l'imprescriptible droit des mères.

Me Laurens inclinait la tête, comme pour indiquer que le fait ne le surprenait pas extraordinairement; s'il avait envoyé sa lettre, c'était pour que la destinataire la reçut, évidemment.

Un peu de rose monta aux joues pâles de la jeune femme; ses énergies éparées, fougées, ramassées par ce qu'elle croyait voir de raillerie et de dédain dans cette attitude, elle acheva d'un trait :

—Et je suis venue vous dire, monsieur, que je ne vous remettra pas mon fils!

Tranquillement, car il attendait cette déclaration, Me Laurens répondit :

—Vous aurez tort, madame.

Elle bondit :

—Qui osera me donner tort?... Toutes les mères seront pour moi!

—Sans doute, concéda de même Me Laurens. En principe, vous avez droit à toutes les sympathies. Mais vous avez la loi contre vous, madame, et on ne résiste pas à la loi.

Butée, méprisante, elle ajouta :

—Que peut la loi contre moi, si je ne veux pas donner mon fils?... M. Vermorel me le fera-t-il prendre par les gendarmes?

Doucement, l'avoué assura :

—Votre mari a la conviction, madame, que vous ne l'obligerez pas à recourir à de telles extrémités.

Hors d'elle-même, elle s'écria :

—Quoi! il le ferait?

Me Laurens hocha lentement sa tête pensive, et la mère se sentit soudain accablée par elle ne savait quoi de redoutable et d'inconnu. L'avoué n'avait rien dit, et pourtant la puissance de cette loi qu'il avait évoquée

tout-à-l'heure, et qui s'affirmait ici, triomphante, dans les moindres détails d'ameublement, écrasait la jeune femme. Encore ferme, elle se fit plus humble :

—Monsieur, articula-t-elle d'un ton posé, vous êtes l'ennemi des paroles inutiles; vous avez raison. Je vais suivre votre exemple et vous dire brièvement le motif de ma venue. Si je me suis résolue à passer le seuil de votre étude, où je retrouve les plus mauvais souvenirs de ma vie, c'est que je voulais vous signifier ceci, sur quoi rien au monde ne me fera revenir; j'estime que le jugement qui me retire la garde de mon fils, à moi qui suis une femme et une mère irréprochable, j'estime que ce jugement est une iniquité, et j'espérais, pour l'honneur de M. Vermorel, qu'il n'aurait pas le courage d'en réclamer l'exécution; puisqu'il ne recule pas devant cette odieuse persécution, je déclare que, moi vivante, il n'aura pas mon fils!

Une résolution irréductible l'animait. L'avoué la regarda avec un peu d'inquiétude. Cette petite femme-là était bien capable de faire un coup de tête! On voit tous les jours dans les journaux des drames qui ne sont certainement pas aussi fortement motivés. Mais comme il cherchait une phrase qui n'envenimât point davantage la situation tellement tendue, Mme Vermorel acheva en se levant d'un geste énergique :

—Si M. Vermorel veut mon fils, qu'il vienne le prendre entre mes bras!... Nous verrons bien s'il aura l'audace de s'aventurer jusque-là!

La lueur claire renaquit dans les prunelles de Me Laurens. Non, décidément, en sa partialité aveugle, Mme Vermorel n'avait jamais bien regardé ces yeux-là, les yeux de l'homme qui représentait l'ennemi, yeux pensifs, attristés tout à l'heure, presque noirs dans la calme face assombrie, et qui maintenant s'éclairaient! Ils étaient comme illuminés d'une intraduisible expression joyeuse et attendrie.

—Eh bien! c'est cela, madame! fit Me Laurens en se frottant les mains en une allégresse intime dont il n'était pas le maître. Je ferai la commission à votre mari. Oui, qu'il aille lui-même chercher l'enfant, et je suis délivré d'une mission qui me pesait, croyez-le! J'ai été trop mêlé à ces tristes débats pour avoir voulu tenter d'esquiver une

dernière responsabilité; mais j'aime mieux, —oh! beaucoup mieux!—la solution que vous proposez...

A son tour, elle le considérait, vaguement inquiète, comprenant que ses paroles avaient revêtu pour l'officier ministériel, ami de son mari, une signification qu'elle ne pénétrait pas très bien; elle voulait protester, formuler elle ne savait quelles restrictions, et aucun mot ne venait à ses lèvres, aucune expression ne se présentait à son esprit en dérouté.

Plus troublée encore qu'en venant, elle s'inclina pour prendre congé.

Grave, avec ses étranges yeux attendris et joyeux, Me Laurens la reconduisit avec un profond salut.

III

—Maman, il ne viendra pas!... Il n'osera pas!...

Mme Faugères remua d'un air de doute sa tête grise.

Le jour fatal était arrivé, le jour redoutable où Philippe Vermorel devait venir arracher l'enfant des bras de sa mère, et les deux femmes ne vivaient plus que dans l'espérance tremblante qu'il n'en aurait pas le courage.

Insoucieux des passions déchaînées autour de sa tête innocente, le petit Jean jouait paisiblement en un coin du salon, et sa voix claire, qui s'élevait par instants, en de subits accès de gaieté, résonnait cruellement au cœur de la mère et de l'aïeule, comme une harmonie chère, précieuse inexprimablement, et dont, dans une minute peut-être, elles auraient à jamais perdu la douceur familière...

Une voiture roula par la rue silencieuse et s'arrêta devant la maison. Mme Vermorel frémit, en cachant son visage entre ses mains. A la fenêtre, où elle se tenait en observation, Mme Faugères se penchait pour voir au-dehors.

—Elise, le voilà! signala-t-elle d'un organe méconnaissable.

Mme Vermorel s'assit brusquement sur la chaise-longue où, depuis le matin, elle était restée étendue, sans force.

—Jean, viens ici! jeta-t-elle d'un ton tellement impératif que le petit, effrayé, accourut.

Passionnément, avec une sorte d'ardeur sauvage, elle le saisit et le serra contre elle, de toute la force de ses bras frémissants.

—Maman, tu me fais mal! dit-il faiblement.

Elle l'embrassa, éperdue. Pauvre petit, il ne savait pas! Mais le mignon, comprenant bien quand même qu'il "se passait quelque chose", regarda avec des yeux pleins de terreur implorante cette mère qui ne lui avait jamais parlé ainsi, qui ne l'avait jamais embrassé si fort, comme on embrasse les gens que l'on ne reverra plus.

Soudain, pour son esprit frêle, vite fatigué de ces problèmes obscurs, une diversion se produisit: la porte s'ouvrait, et Léontine, la femme de chambre, introduisait un visiteur.

La petite tête facilement distraite de Jean se tourna de ce côté, et il eut une exclamation de plaisir:

—Tiens! voilà papa!...

En même temps, il avait le geste de s'élançer, de courir au-devant de ce père qu'il connaissait bien, car il allait le voir toutes les semaines, conduit par une personne de confiance.

Chaque fois, M. Vermorel causait patiemment avec lui pendant des heures, le comblant de jouets et de friandises, et il représentait, pour sa simple conception des choses, l'élément exceptionnel de sa vie, la puissance suprême disposant des plaisirs supérieurs, des gâteries de choix que ne possède point l'humble et grondeuse tendresse d'une maman.

Mais l'élan de l'enfant se brisa; loin de le laisser aller, les bras de sa mère avaient, au contraire, resserré leur étreinte qu'il sentait autour de lui ainsi qu'une barrière de fer.

Il se secoua, nerveux, avec une impatience de petit chevreau qui cherche à rompre son entrave:

—Maman, tu ne vois donc pas que papa est là?... Il faut que j'aie embrasser papa, voyons!...

Elle ne répondit pas. Tête baissée, le visage enfoui dans le chevelure brune que l'enfant agitait sous ses lèvres, elle ne regardait pas l'homme qui entrait. Elle s'absorbait tout entière dans une sorte d'ivresse intérieure, une folle griserie d'amour et de douleur...

IV

Philippe Vermorel s'était arrêté, infiniment ému, au seuil du salon, et il contemplait avec des regards où passait toute son âme l'émouvant spectacle de cette mère se cramponnant à son enfant.

Il sourit au petit Jean qui lui souriait aussi, ne pouvant mieux faire, et si Elise l'avait regardé, elle aurait deviné combien d'imperceptibles nuances tenaient en ce sourire d'homme remué jusqu'aux plus secrètes profondeurs de sa sensibilité.

Dans un coin, l'aëule, bouleversée, joignait ses doigts tremblants comme pour une prière, mais elle regardait, elle, et ce qu'elle vit d'indéfinissablement miséricordieux et tendre sur le visage de Philippe mit comme une ombre d'espoir au fond de son cœur dévasté.

Était-il donc tellement haïssable, ce mari qu'Elise avait fui après quelques mois d'une orageuse union? Mme Faugères se posait la question, et un doute torturant lui répondait. Autoritaire, sans doute, brusque peut-être, inapte à coup sûr à comprendre et à partager les délicatesses farouches d'une très jeune épouse, mais loyal en son caractère hautain, et d'une puissance d'attachement peu banale, puisque, en dépit de tous les efforts de sa femme, de toutes les offenses dont elle l'avait abreuvé pour arriver à son but, il avait obstinément refusé le divorce, se berçant, évidemment, de l'incertain espoir qu'un rapprochement se ferait un jour.

Et Mme Faugères se demandait maintenant avec une sorte d'épouvante si elle avait bien agi jadis, ainsi qu'elle le croyait, en soutenant sa fille dans les puérides querelles conjugales, les griefs mesquins qui amèneraient, non le divorce réclamé à grands cris et qu'Elise n'avait pu obtenir, mais la séparation, réglée par des conditions cruelles, dont il avait fallu se contenter.

Non,—elle se l'avouait aujourd'hui, la pauvre mère égarée par une jalouse et absolue tendresse,—non, elle n'avait pas bien agi; elle avait obéi aux suggestions tyranniques de son vieux cœur sevré qui lui soufflait de reprendre sa fille et d'avoir pour elles deux l'enfant qui allait naître!

Si elle avait été, pour ce couple qui, en dépit de divergences profondes ne demandait qu'à s'aimer, si elle avait été la pacificatrice

très sage qui calme et conseille, qui sait montrer le devoir dans l'amour, ces deux époux désunis se seraient réconciliés à jamais, d'une grande étreinte éperdue, lors de la naissance de leur fils; ils se seraient retrouvés plus aimants au milieu de la détente bienheureuse qu'apporte la venue d'un de ces petits êtres pour lesquels on ne rêve que du bonheur, et tout le monde aurait le sourire aux lèvres, à cette heure, au lieu de sombrer dans cette angoisse tragique.

Et, le cœur serré d'un navrement cruel, Mme Faugères regardait tour à tour son gendre et sa fille.

Celle-ci, à ce suprême instant, derrière le rempart soyeux que lui faisait la chevelure de son enfant, faisait aussi un retour en arrière, supputait ses propres torts, se disait des choses analogues, avec la désespérante pensée de se rendre compte trop tard...

V

Cependant, Philippe Vermorel s'approchait doucement:

—Elise, fit-il, d'un accent très bas, je viens chercher l'enfant...

Du coup, elle releva sa tête accablée et dévisagea son mari avec des yeux où un éclair passait:

—Aurez-vous l'affreux courage de me le reprendre?...

M. Vermorel était fort pâle; néanmoins, d'un accent de douceur inflexible, il prononça:

—J'aurai ce courage...

Elle se dressa en un mouvement de protestation indignée; il l'arrêta:

—Oui, Elise, j'emmènerai mon fils; mais je ne demande qu'à ne pas l'emmener seul, si vous jugez que la place d'une mère est auprès de son enfant...

Elle jeta un cri:

—Oh! cela, jamais!... C'était donc cela que vous vouliez?

Il s'était assis près d'elle; grave il répondit:

—Oui, Elise... Et c'est pourquoi je me suis toujours opposé au divorce; c'est pourquoi j'ai exigé que le petit me fût remis à sa septième année... J'avais espéré que le temps apporterait le calme, l'oubli de nos torts ré-

ci-proques, et que vous voudriez recommencer notre vie en suivant votre fils dans la maison de son père...

Une ardente supplication vibrante dans ces paroles si froides en apparence.

Pourtant, Elise allait protester encore, proclamer une fois de plus que tout était fini entre eux.

Mais, à ce moment décisif, la petite voix claire de Jean, qui avait écouté attentivement, très sérieux, s'éleva pour une interrogation anxieuse :

— Il faut donc que je m'en aille chez mon papa ?

Le père eut un assentiment timide :

— Oui, mon chéri...

Le petit se tourna alors vers sa mère, dont il lui semblait que l'étreinte se desserrait :

— Eh bien ! je ne demande pas mieux,

moi !... Papa est si bon, et il me donne tant de belles choses !... Mais je ne veux pas non plus te quitter, petite mère !... Pourquoi donc refuser de venir ?... Les papas et les mamans sont toujours ensemble, tu sais bien !... N'est-ce pas que tu vas venir avec nous ?

Il avait posé sa menotte, d'une pression impérieuse, sur le bras de sa mère, tandis qu'il tendait l'autre à son père, rieur, pressé de se faire emmener.

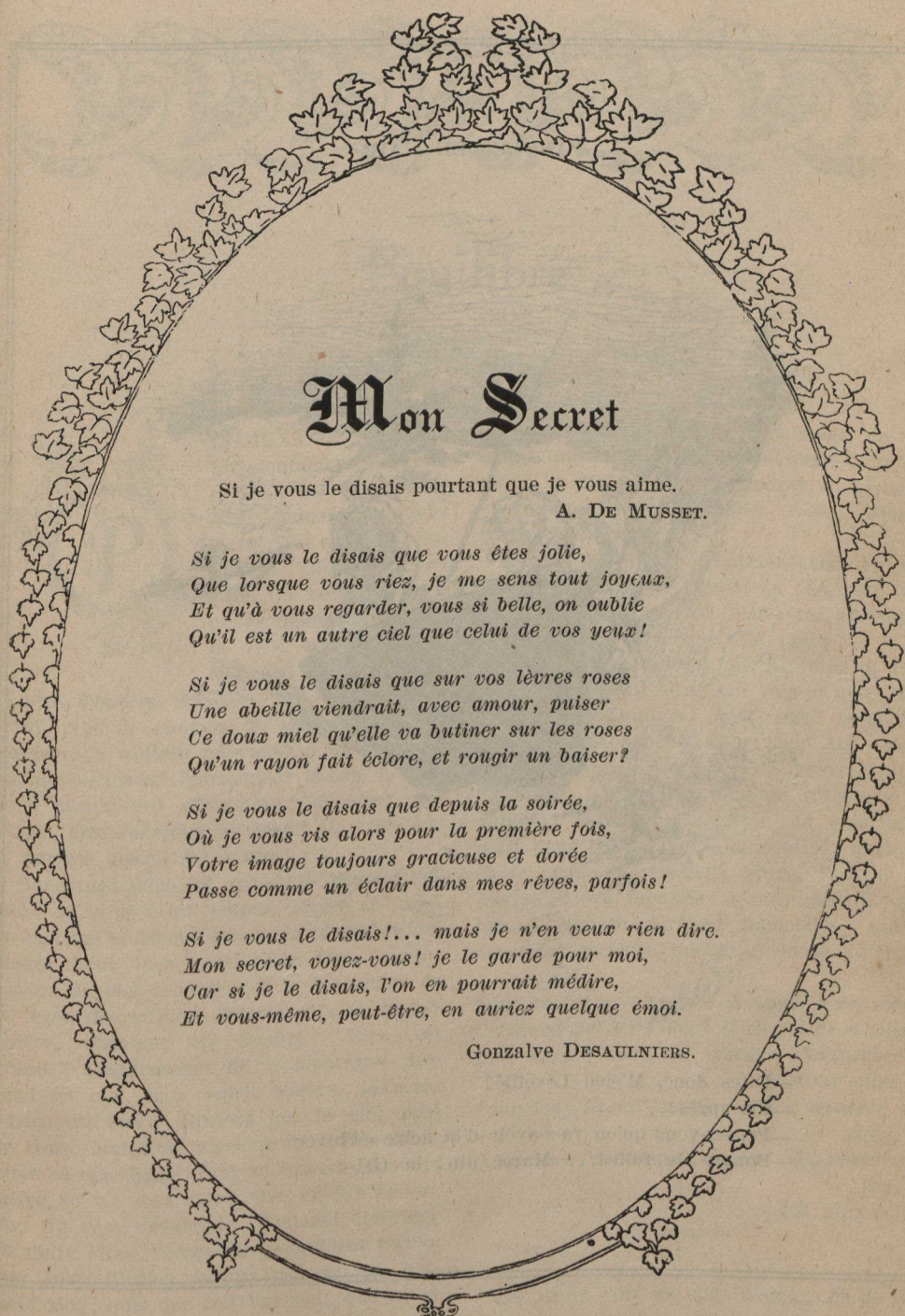
Elle était vaincue.

Elle s'abandonna, inclinant sa bouche vers la petite main tyrannique en une fervente aspiration d'amour et de sacrifice.

Philippe avait deviné le geste.

De son côté, il se pencha, et sur cette petite main, trait-d'union de chair palpitante et douce, leurs lèvres se rencontrèrent...





Mon Secret

Si je vous le disais pourtant que je vous aime.

A. DE MUSSET.

*Si je vous le disais que vous êtes jolie,
Que lorsque vous riez, je me sens tout joyeux,
Et qu'à vous regarder, vous si belle, on oublie
Qu'il est un autre ciel que celui de vos yeux!*

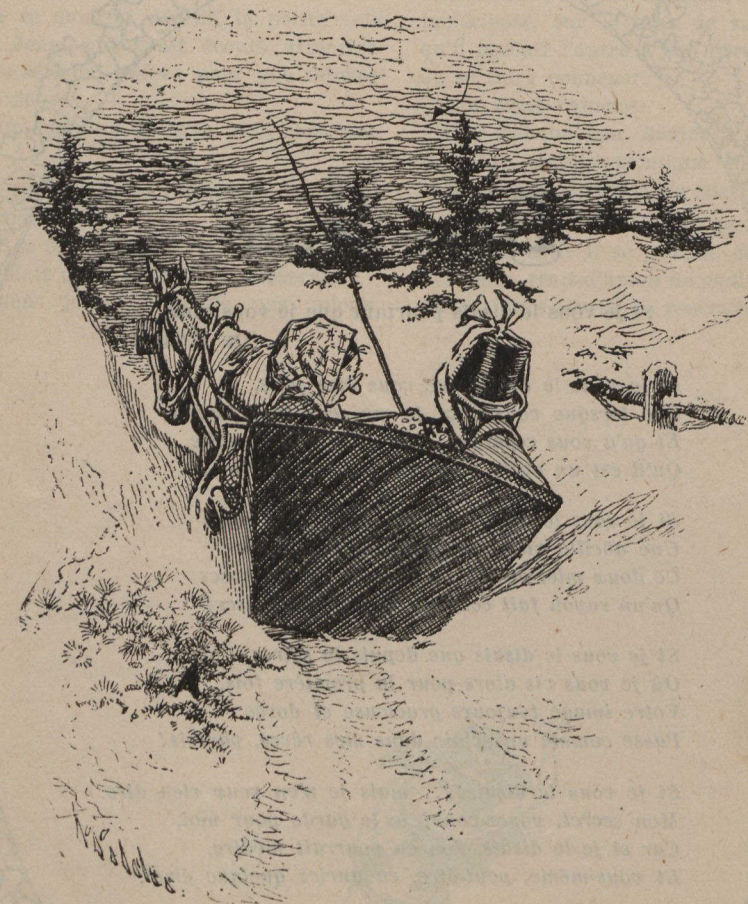
*Si je vous le disais que sur vos lèvres roses
Une abeille viendrait, avec amour, puiser
Ce doux miel qu'elle va butiner sur les roses
Qu'un rayon fait éclore, et rougir un baiser?*

*Si je vous le disais que depuis la soirée,
Où je vous vis alors pour la première fois,
Votre image toujours gracieuse et dorée
Passe comme un éclair dans mes rêves, parfois!*

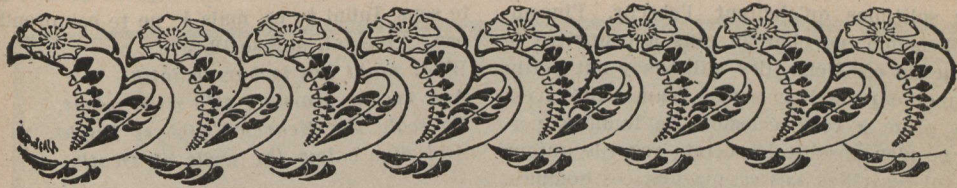
*Si je vous le disais!... mais je n'en veux rien dire.
Mon secret, voyez-vous! je le garde pour moi,
Car si je le disais, l'on en pourrait médire,
Et vous-même, peut-être, en auriez quelque émoi.*

Gonzalve DESAULNIERS.

PAROLES EN L'AIR



- Dites donc, M'sieu Léveillé?
—Pis après...
—Pensez-vous qu'on va-z-avoir d'la neige c't'hiver?
—Bougre de folle!... Marce din! la Grise...



Equilibre

Par L.-P. Dupré



ROMENADE matinale. La montagne: une grosse boule noire au milieu d'un immense tapis blanc. Des souffles printaniers flottent dans l'air. On boit la vie à pleins poumons. En bas, la ville, électrisée, pétillante; en haut, le ciel,

poudré d'étoiles, scintille; au loin, vers le nord, plus de champs de labour, plus de verdure, la contrée ressemble à un lac énorme de blancheur immaculée; là-bas, à l'est, sous un linceul d'hermine, dorment nos aïeux. Que l'exercice au grand air grise, que le parfum des neiges enivre!

On entend dans les arbres le dégourdissement de la sève qui palpite, légère et émue, et en nous le dépouillement de la pensée qui monte, haut, bien haut, ailée, transfigurée. L'azur du ciel communique à la blancheur de la terre, des millions d'êtres enlacés, impalpables, chantent en chœur: "Dieu est grand." L'apaisement de la montagne descend en moi, mon esprit s'élève, je prie: "Dieu est bon." Restons ici, le ciel près de nous. Mon âme blanchie de toutes souillures se noie dans le recueillement. Tout me laisse, je me sens vivre. Que dis-je? La notion du réel s'évanouit. Sommeil intérieur où flotte l'âme vierge des poussières terrestres, rêve, illusion, inspiration, mirage, hallucination; quel que soit ton nom, que tu es doux à l'âme.

Inconnu, quelle force tu dégages! Pluie bienfaisante qui ébranle le système ner-

veux, l'inonde d'ondes harmonieuses, de vapeurs imperceptibles, tu bouleverses, tu répars, tu fécondes, tu te dissipes en hymnes, en reconnaissance. Tombe, rosée céleste, tombe toujours!

Monte, mon âme, d'enthousiasme en enthousiasme. Que le monde en bas, est vulgaire, banal! Berce-toi, élance-toi au-dessus des espaces infinis, vole, file, plane.

Douceur éphémère, alanguissante, tu enivres, mais éclaires-tu? Où vais-je avec toi? Quel but poursuivre? quel idéal atteindre dans cet incommensurable sans âge, sans homme, sans histoire, sans amour; plus d'obstacle à franchir, plus de résistance à vaincre, effrayant isolement. Je suis trop petit pour habiter cette immensité; quelque chose oppresse, repousse, attire. La vie se dissipe, les facultés s'anéantissent. Le temps, l'espace dorment immobiles. Lumineuse inconscience, que tu es douce à l'âme!

Tout ce qui naît en moi demande à s'envoler. Comment garder l'idée? Il en est de si belles, Que malgré nous nos coeurs s'entrouvrent

[devant elles,

Pour leur livrer passage et les montrer au

]jour.

Celles que l'on conçoit, on les veut immortelles.

[les.

(M. GUYAU.)

* * *

Une autre voix me dit: Redescends de ces nuages fascinateurs, ne t'attarde plus sur ces pics dangereux; nul n'y séjourne sans péril; tous en reviennent déséquilibrés. Là

règnent la chimère, la stérilité, éloigne-toi de ces solitudes qu'abritent l'obscur, l'incompréhensible, ne cherche plus à connaître le génie de ces lieux, des millions y ont perdu le meilleur de leur sang. L'humanité n'est pas prête à cette éclosion de lumière, personne n'en possède le secret; regarde autour de toi ces villes, ces campagnes, ces hommes, ces femmes, ces bêtes, ces insectes, toutes ces vies qui te ressemblent, comprends ces choses d'abord et conformes-y ton existence —là est le bonheur pour toi. Ne succombe plus à ce désir ailé, ne renouvelle plus cette ascension dangereuse. Ne prodigue plus l'utile pour l'inutile, ne t'épuise plus pour l'inépuisable.

Tourne au levant tes yeux, ton coeur à l'a-

[venir,

*Sur ces coteaux baignés des clartés sereines,
Où des peuples joyeux semblent se reposer,
Sous les chênes émus, les hêtres et les frênes,
On dirait qu'on entend un immense baiser.*

* * *

Je n'entends plus l'autre voix quand cette voix parle et que le monde, autour de moi, chante, travaille. Oh! je reconnais cette voix: celle de l'humanité pour laquelle il nous faut dépenser nos énergies.

Reviens, mon âme, reviens au corps, reviens à la nature qui te sollicite. Extase des saints, obsession mentale, idée fixe, sensation spirituelle, mysticisme qui mène au

mystérieux, à l'insaisissable, je te devine, je te sens. Infini tu es, mais je ne te comprends pas. Avec toi, suis-je libre?

*What profit lies in barren faith
And vacant yearning th'o with might,
To scale the Heaven's highest height,
And dive below the wells of Death.*

*What find I in the highest place,
But mine own phantoms chanting hymns,
And on the depths of death there swims
The reflux of a human face.*

Oui, oui, demeurons où tout se cherche, se combine, s'harmonise, se comprend, où tout naît, grandit, meurt pour revivre toujours. Demeurons où l'on sent le besoin de palper le réel, d'êtreindre son semblable, d'aimer les êtres qui nous voient et nous entourent, de pleurer avec ceux qui pleurent, de donner son cœur à qui nous entend, d'instruire, d'éclairer son prochain, de saisir les rapports enchevêtés des choses, d'unifier toutes les lois pour le bien-être de tous. Le monde est obscur, mais l'amour est réel.

*I will not shut me from my kind,
And lest I stiffen into stone,
I will not eat my heart alone
Nor feed with sighs a passing wind.
I will rather take what fruit may be
Of sorrow under human skies
T'is held that sorrow makes us wise
Whatever wisdom sleeps with thee.*

(TENNYSON.)

L'Amour

*Plaignons l'être dans sa misère,
Qui doit vieillir et mourir seul!
L'amour fait rayonner la mère,
Il semble rajeunir l'aïeul.
Tout se transforme à sa lumière,
Sans lui les palais sont maudits;
Il fait au pauvre un paradis,
De la mansarde ou la chaumière.*

Antoine CLESSE.



Le Noël du Poète

(Vers inédits)

Par Ernest Martel

A mon oncle, L.-P. Dupré.

*La nuit vint, lente, muette:
Tel un silence sépulchral;
Le poète à l'âme inquiète
S'abîme dans son idéal.*

*Un souvenir, soudain, d'ivresse:
Instant inoubliable et doux,
C'était une simple promesse
Que lui fit une enfant à genoux.*

*Ce gueux sans le sou dans la poche
Aimait d'un véritable amour
Une fillette au cœur de roche
Qui le repoussait chaque jour.*

*Souffrant en son âme d'artiste,
Et dans son corps de paria,
Ce pauvre hère toujours triste,
Traînait son fardeau pas à pas.*

*Moi qui ne suis pas psychologue
Je ne pourrai dire jamais
De l'âme le doux monologue
D'amour: oh! si je vous aimais.*

*Femme, comme on sèche d'amour!
Que ne suis-je homme et non poète!
Je vous posséderais un jour:
Oh! alors, quel soupir de fête!*

*Vaudrait mieux tenir le réel
Que de soupirer l'impossible,
Admirer vos attraits charnels
Qu'une ombre fuyante, intangible.*

*Mais son amour semble plus grand
Que les folles amours des hommes:
Voilà pourquoi son cœur saignant
Ignore le bonheur en somme.*

*Sur cette veille de Noël
Où les cœurs nagent dans la joie,
Sur ce sombre cœur immortel
Surplombe un ciel qui rudoie.*

*Les carillons tintent gaiement
Dans la noirceur creuse d'étoiles:
Concert mystique au ciel montant
Adorer Jésus sous des voiles.*

*La foule au portique sacré
Paisible se dirige au temple;
Mais, lui, dans son rêve enivré
Solitaire, songe et contemple*

*Tous ces mortels aux cœurs heureux,
Seul, seul, dans la nuit qui s'avance,
Faiblissant sous le ciel poudreux,
Poursuit son rêve d'espérance.*

*Perdu, lassé de froid, de faim,
Le pauvre poète succombe,
Rêvant un dernier quatrain
Aux peuples infinis des tombes.*

*Au premier rayon du matin,
Sous un épais linceul de neige
Le poète mort. Et sa main
Presse un sonnet.*

Il neige! il neige!

*Pensif, il errait par la rue,
Ballottant son rêve d'amour,
Parmi la foule qui se rue
Pleine d'un agréable humour.*

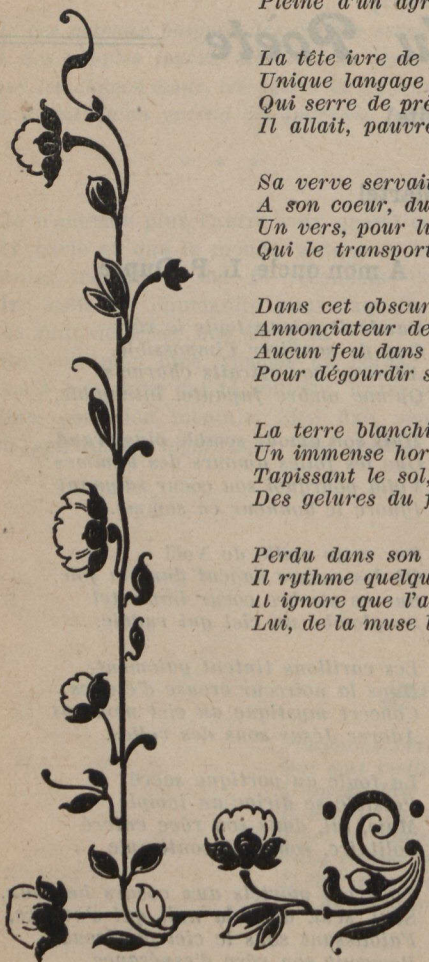
*La tête ivre de poésie:
Unique langage des dieux,
Qui serre de près la folie,
Il allait, pauvre, mais joyeux.*

*Sa verve servait de richesse
A son coeur, du monde oublieux,
Un vers, pour lui, douce caresse
Qui le transportait jusqu'aux cieux.*

*Dans cet obscur soir de décembre,
Annonciateur de l'hiver,
Aucun feu dans sa pauvre chambre
Pour dégourdir son lit de fer.*

*La terre blanchissante de neige:
Un immense horizon blanc
Tapissant le sol, le protège
Des gelures du froid mordant.*

*Perdu dans son démon de rêve,
Il rythme quelques beaux sonnets.
Il ignore que l'an achève
Lui, de la muse le valet.*





MOEURS ELECTORALES

Le Choix d'Un Président



rale" fort assimilable.

* * *

Nous restions encore quelques-uns à Valenciennes, qui n'étions affiliés à aucun groupement. Je ne m'étais pas rendu compte de ce que cette situation comportait d'anormal. La vue d'une monnaie belge, et la lecture de sa devise: "L'union fait la force", m'ouvrit les yeux.

J'étais décidé à exposer mes réflexions sur ce sujet, en arrivant au café du Commerce. Meyer, Dupont, Hartmann, quatre autres de mes amis et moi, nous nous réunissions là, tous les après-midi, en été, vers cinq heures, pour prendre l'absinthe. Pendant la belle saison, les malheureux, que leurs affaires retiennent à la ville, remplacent le vert des prairies par les moyens qui se trouvent à leur portée.

Nous tombâmes rapidement d'accord. Il importait de fonder un cercle. Ainsi, en nous assemblant au café du Commerce, nous n'aurions plus l'air de venir perdre une heure, et nous adonner à la boisson. Nos réunions sembleraient avoir pour but de débattre des

intérêts considérables, d'autant plus importants qu'ils demeureraient mystérieux pour le commun des Valenciennes. Dupont, qui était gras, offrit la création d'un Club des Hommes gras; Hartmann, qui était maigre, réclama la création d'une Association des Hommes maigres. Les choses auraient pu fort mal tourner, car Meyer—qui n'était ni gras ni maigre—préconisait, avec un petit air pincé, la fondation d'un *Cercle des Gens normalement constitués*.

Je pris la parole:

—Messieurs, pour qu'une association de ce genre présente des garanties de viabilité, il importe que tous ceux qui en font partie aient une idée semblable—une seule suffit—sur un même point. Si nous étions tous gras, la proposition de notre ami Dupont mériterait notre approbation. Si nous étions tous maigres, le projet de notre ami Hartmann serait digne d'emporter nos suffrages... Nous possédons tous, malgré de sérieuses divergences de sentiments, une opinion commune: nous trouvons l'absinthe savoureuse.

—Il me paraît délicat, cependant, de jeter les bases d'une Association des Buveurs d'absinthe, observa Louis Grévy.

—J'avais prévu cette objection. Aussi, je vous proposerai la fondation du C. D. R. F. V. (Cercle des Républicains français valenciennes). Nous inscrirons, en tête de nos statuts, comme unique article:

"Article unique.—Les membres du Cercle des Républicains français valenciennes se réuniront tous les soirs, à cinq heures, au café du Commerce, pour consommer une ou plusieurs absinthes."

Le C. D. R. F. V. était né. Il ne restait

plus qu'à nommer un président—ou, plus exactement, qu'à me nommer président. Je ne me dissimulais pas les responsabilités qu'entraînerait une telle fonction. Un peu de franchise me pousse cependant à avouer que, si j'avais déployé un aussi consciencieux esprit d'organisation, c'était dans l'espoir d'étiqueter sur ma carte, au-dessous de :

J. JOLIBOY

Chapelier

le titre de

Président du C. D. R. F. V.

Le samedi, au Commerce, je conviai ces messieurs à venir le soir chez moi boire une tasse de thé. On voterait. Je projetai, pour leur simplifier le travail, d'écrire mon nom au préalable sur sept autres feuilles de papier blanc, du même format. Par une discrétion peut-être exagérée, je renonçai à prendre cette initiative.

A onze heures on procéda au scrutin. Mes amis me chargèrent de le dépouiller. Ma stupéfaction fut assez vive. Huit noms sortirent de l'urne—je veux dire du chapeau melon tout neuf qui en avait rempli l'office.

—Tiens, murmura Hartmann en rougissant légèrement, chacun de nous aura probablement voté pour son voisin.

Je ne me tins pas pour battu. C'est au moment où une situation vous échappe qu'on perçoit le plus nettement ses avantages, qu'on lui en prête même quelques-uns qu'elle ne comporte pas toujours. On les lui prête pour qu'elle vous les rende. Il fallait absolument que je fusse élu. J'invitai Hartmann à déjeuner pour le lendemain matin. Je priai Meyer à dîner pour le lendemain soir. J'offris à Louis Grévy un chapeau qui semblait lui plaire. Je confessai à l'oreille de Dupont que les gens maigres m'inspiraient une profonde antipathie. Je crois me rappeler avoir formulé une confiance assez contraire, à mon ami Hartmann. En un mot, je commençai une campagne électorale des plus serrées. Je brouillai tous mes amis entre eux. Nos réunions du café du Commerce s'en ressentirent quelque peu. Ma candidature réalisait de réels progrès.

Le mercredi, lorsque ces messieurs arrivèrent après le dîner, j'avais obtenu de chacun d'eux la promesse formelle qu'il me réserverait son suffrage. Le scrutin n'allait plus être qu'une formalité.

—Et surtout que personne ne vote pour soi! recommanda Grévy.

Des protestations s'élevèrent. Aucun de nous n'était capable d'une si vilaine action! Nous déposâmes nos bulletins dans l'urne, qui affectait, cette fois, la forme d'un chapeau de soie. L'instant était solennel. Je conservais cependant ce calme que donne la certitude d'une victoire. Seul, Hartmann aurait pu être pour moi un concurrent dangereux. Mais il se montrait trop manifestement le candidat de l'absinthe-gomme, et nous ne prisons tous que l'absinthe-sucre. Je sentais nettement que son programme électoral devait le desservir.

Je pris l'urne à deux mains; je commençai à extraire les bulletins. Edgar Meyer faisait l'office de greffier.

SCRUTIN DU 11 DECEMBRE

Pour l'élection d'un président

Nombre de votants: 8

	voix
Joliboy	4
Hartmann.	1
Dupont	1
Meyer	1
Bulletin blanc	1
Total	8

Le bulletin avait été émis par moi. J'avais obtenu quatre voix. La majorité absolue était cinq. Je regrettai presque de m'être abstenu.

Je me trouvais néanmoins en bonne posture. Je décidai mes amis à procéder immédiatement au troisième tour de scrutin. J'allai chercher de nouvelles rames de papier.

—Et surtout que personne ne vote pour soi! dis-je prudemment en me rasseyant. Si quelqu'un inscrit son propre nom, et que l'on s'en aperçoive, il donnera sa démission.

Cette motion fut définitivement acceptée.

En contrefaisant prudemment mon écriture, je traçai "Joliboy"—mon nom—sur un bulletin. Avec les quatre suffrages qui m'é-

taient déjà acquis, et qui ne se déplaceraient sans doute pas, j'étais sûr du succès.

Modestement je priai Hartmann de dépouiller le scrutin.

Au fur et à mesure, il annonça : Joliboy, 1 voix... Joliboy, 2 voix... Joliboy, 3 voix... 4 voix... 6 voix... 7 voix...

Je passais haut la main. Peu m'importait la huitième voix. J'avais agi fort sagement.

Hartmann prit un temps, déplia le dernier feuillet et proclama :

Joliboy 8 voix

—Elu! m'écriai-je.

—Non, dit-il, démissionnaire. Nous ne sommes que huit membres. Il y a huit bulletins qui portent votre nom. Il est évident que vous avez voté pour vous. Vous êtes démissionnaire...

Et il ajouta :

—Je pose ma candidature.

Je suis à présent le seul homme de Valenciennes qui ne fasse partie d'aucun cercle. Si jamais j'en fonde un, j'aurai du moins l'absolue certitude d'en devenir le président.

Vieux Noel

*Le voici le petit Naulet,
Il est quasiment rose
Comme un petit cochon de lait
Et frais comme une rose.*

*La maman n'est pas mal non plus,
Une dame des villes,
Sans doute. Quant au vieux barbu
Il a l'air bien habile.*

*Mais, me trompé-je? ou si j'entends
Le petit Nau qui parle
Parlant non pas comme un enfant,
Mais comme le roi Charles?*

*Il dit de sa plus douce voix:
"Bonjour, messieurs et bêtes.
Mais je ne vois pas les trois Rois.
Ils manquent à la fête.*



Les Etrennes de Noël

*Dans l'air froid du soir, lorsque minuit tinte
Au-dessus de nous son doux carillon,
Quittant radieux sa céleste enceinte
Après avoir fait joyeux réveillon,
Bon papa Noël traverse l'espace
Sur un char conduit par des Séraphins.
Les astres émus, à Noël qui passe,
Chantent tour à tour leurs plus beaux refrains!*

*Noël, conserve-moi les feux
Dont, la Nuit, j'éclaire la Terre,
—Chante une étoile solitaire—
En poudrant d'argent mes cheveux!*

*Et lorsqu'il atteint le but du voyage,
Bon papa Noël caresse des doigts
Son immense barbe et fait le triage
Des divins cadeaux au-dessus des toits!
Chaque Séraphin s'envole en tournée,
Tandis que Noël écoute joyeux
Un chant plein d'amour, douce mélodée
Qui part de la terre et meurt dans les cieux!*

*Ensuite on perçoit le concert des Choses,
Des champs dénudés, des gazons jaunis,
Des cloches d'airain, fines virtuoses
Sonnant le réveil aux bois endormis!
Et de douces voix soudain font entendre
En ce choc terreux un timbre joyeux:
C'est un chant naïf, un appel très tendre,
Qui s'envole et plane en le sein des cieux!*

*Pour étrennes! Envoyez-nous
Des fillettes, chantent les roses!
Donnez-nous de beaux garçons roses,
O bon Noël, disent les choux!*

VIC. FABER.





Sous Les Peupliers

(Nouvelle canadienne inédite)

Par DAMASE POTVIN

A Mlle Maud D., Hull.



Le jardin frémissait dans le recueillement du soir tombant, souligné à d'intervalles rares par le cri-cri d'un grillon ou le trémolo d'un oiseau qui s'endort. Les voix de la terre, confuses aux heures de soleil et de vie intense, se faisaient pénétrantes et enveloppaient ce coin d'éden de leur berceuse harmonie. En corbeilles, en massifs, en berceaux, les fleurs mêlaient leurs couleurs merveilleuses, incomparablement nuancées et encore rayonnantes malgré l'obscurité... Et dans la tiédeur presque lourde d'être douce qui enveloppait le jardin, une voix harmonieuse de femme s'éleva:— Non, jamais, Gaston, je ne consentirai à cela, jamais; entends-moi bien, mon cher enfant... Mais aussi, quelle idée: couper mes peupliers, les arbres que mon pauvre père a plantés avec tant d'amour, alors qu'il était tout jeune. Mais réfléchis donc, Gaston!...

Et sous la charmille, tapissée de vignes du Canada, Mme Verdier, frémissante d'émotion, se tenait toute droite devant un grand jeune homme, très blond, bien fait, qui se tenait couché plutôt qu'assis sur un banc rustique à demi enfoui dans la verdure... Au fond du jardin, les fenêtres de la villa voisine brillaient; par l'une d'elles, un piano résonnait des arpèges prolongés de l'air vieillot d'une gavotte...

—C'est tout réfléchi, maman, répondit le

jeune homme. Cette allée de jeunes peupliers, tu le vois bien, nous prend la vue; nous sommes bloqués derrière toute cette verdure!... Puis, le parfum violent de leurs bourgeons m'énervé, me fait mal à la tête.

—Voyons, Gaston, mais tu plaisantes!... Depuis que tu es au monde, tu as respiré cet odeur-là, tous les printemps, et, loin de t'en plaindre, tu attendais, chaque année, avec impatience, l'apparition de leurs feuilles. Voyons, mon fils, ajouta la vieille dame, en souriant, avoue que c'était seulement pour me faire peur ce grand projet de destruction. Si tu veux absolument occuper tes loisirs, fais des plans, construis à ta guise: terrasse, vérandah, kiosque, ajoute une aile à la maison, si tu veux, et puis... marie-toi!

—“Marie-toi!”... Maman, pardonnez-moi, vous êtes étonnants, vous autres, les vieux. Pensez-vous que cela ne serait pas déjà arrivé si j'avais bien eu la vocation et surtout si j'avais trouvé la femme de mes rêves?... Trouvez-moi, maman, une jeune fille assez instruite pour partager mes travaux; assez jolie pour flatter ma vanité d'homme; assez intelligente pour fermer les yeux sur mes faiblesses; assez pieuse pour garder intacts mon nom et sa dignité féminine; assez enfant pour avoir besoin de ma virilité; assez aimante pour répondre largement à mon amour; assez artiste pour vibrer devant ce qui est beau; assez... enfin, trouvez-moi cette femme de rêve, cette perle fine, cet “oiseau bleu” et je me marie tout de suite...

Mais, en attendant, ces arbres me gênent, et je les fais couper, maman; c'est décidé, c'est réglé... comme du papier à musique.

—Mais, mon pauvre garçon, que veux-tu voir de ce côté? Les Plaines, quelques maisons, c'est tout.

—Enfin, maman, tu conviendras que c'est ennuyeux, ces arbres; l'hiver, passe encore, mais au printemps, quand ils se mettent à avoir des feuilles, c'est fini, la vue est masquée, on ne voit plus rien, rien...

—Ah! c'est donc pour cela que tu montes si souvent dans les mansardes avec tes jumelles. Pauvre garçon il ne peut plus travailler à sa chambre!...

—Maman!... Eh! bien, oui, je monte, avec mes jumelles, au grenier; qu'est-ce que cela fait?... Je regarde là-bas, les Plaines d'Abraham, le fleuve, Saint-Romuald, la Chaudière, le Cap Rouge; c'est si joli, si tu savais, maman; c'est bleu, c'est vert, mauve... Mais c'est ennuyeux de toujours aller au grenier pour admirer ces merveilles... et c'est la faute des arbres, de tes monstres de peupliers. Ainsi, vois-tu je les abats et je te plante, à la place, des petits rosiers, par exemple, quelque chose de gentil, qui ne masquera rien, qui sentira bon, qui ne fera pas mal à la tête...

—Non, jamais! s'écria vivement madame Verdier, jamais je ne consentirai à cela, Gaston. Ces arbres-là, tu comprends, ont leurs racines dans mon cœur. Ils me rappellent trop de souvenirs. Chacun de leurs bruissements à la brise semble me dire: "Vous rappelez-vous?" et je ne puis résister au charme mystérieux qui git en ces mots, à cette émotion de l'autrefois, à cette résurrection du passé, enfin, à ce flux de souvenirs qui m'envahit chaque fois que j'entends bruire et que je vois frissonner mes grands peupliers. Ils étaient petits, mais verts comme aujourd'hui, le jour de mon mariage; ils avaient l'air de gros bouquets. Quand tu es né, c'était en mai, leurs feuilles étaient assez grandes déjà pour rendre invisibles une foule de petits oiseaux qui, toute la journée, dans les branches, gazouillaient en ton honneur quelque chose de très doux qui réjouissait mon cœur de jeune et peureuse mère. Ils ont grandi avec toi, mes chers peupliers... Le jour de l'enterrement de ton pauvre père, tu ne t'en rappelles pas,

tu étais encore trop petit, comme il faisait un gros vent, le drap mortuaire, à la sortie du cercueil, se trouva tout jonché des feuilles de mes peupliers qui tombaient comme des larmes. O souvenir du dernier adieu de ces petites choses vertes et tremblantes à celui qui s'en allait pour toujours, me laissant seule avec toi, puis-je l'oublier, moi!... Je n'ai qu'à fermer les yeux, et l'odeur que ces arbres dégagent évoque en moi toute ma vie; ce parfum-là est mêlé à toutes mes joies, à tous mes chagrins. Et tu voudrais m'en priver, méchant!... Je sais, c'est peut-être un caprice, mais c'est plus fort que moi... Quand on est jeune, on aime le changement, mais à mon âge, on tient à ses habitudes. Une vieille femme, vois-tu, c'est comme une rose flétri; un souffle l'effeuille, la moindre secousse, et c'est fini!...

—Pardón, pardon, petite mère, dit Gaston en se levant tout ému. Je ne pensais pas te faire tant de peine. Ne parlons plus de tes peupliers; je les laisse frissonner en paix. Qu'ils émbaument toujours pour te rappeler ton mariage, ma naissance, l'enterrement de mon père. Tiens, je m'en vais fumer un cigare sur la Grande-Allée pour dissiper mon humeur tracassière. Bonsoir, maman!

—Bonsoir Gaston!

* * *

La villa de madame Verdier était située sur la Grande-Allée, à Québec. Non loin de là s'étendaient les Plaines d'Abraham, illustrées par le sang de deux héros et où se scella le sort de la plus belle des colonies que la France ait eu entre les mains. Effectivement la villa Verdier disparaissait au milieu d'un massif de peupliers, superbes et qui se balançaient fièrement à la brise. Gaston Verdier avait raison, toute cette verdure masquait la vue. On ne voyait rien en dehors du jardin. Mais madame Verdier tenait à ses peupliers; elle adorait leur ombre, leur odeur, leurs plaintes sous le vent du soir. Pour rien au monde elle eût voulu les voir détruire. Comme elle les associait à tous les actes de sa vie, elle avait même institué une fête annuelle qu'elle appelait pompeusement la "fête des peupliers". Ce jour-là, madame Verdier invitait des amis, ses connaissances, environ une vingtaine de personnes. Elle les invitait très simplement. Mais en arrivant, on se trouvait

en face d'une grande table dressée dans le jardin, sous les peupliers, ornée de fleurs et chargée des mets les plus exquis et des friandises les plus délicates. C'était presque un repas de noce, et les amis de madame Verdier la plaisantaient à ce sujet. Au dessert, on apportait toujours une surprise; et cette surprise était le signal des toasts. Les verres s'entrechoquaient et l'on faisait des bijoux de discours où l'on souhaitait à madame Verdier de vivre longtemps et à Gaston de se marier bientôt. Puis, la jeunesse s'éparpillait dans le jardin où l'on organisait des quadrilles sur les pelouses. Et, quelquefois pour faire plaisir à madame Verdier, les jeunes filles chantaient la *chanson des peupliers*, de Doria.

Le vent souffle dans les ramures,
 Dans les genets, dans les sentiers;
 Entendez-vous ces doux murmures?
 C'est la chanson des peupliers.

L'écho, de l'autre côté du fleuve, répétait :
 pliers... ers... Et c'était charmant.

Or, cet été-là,—il n'y a pas si longtemps, puisque c'était celui où l'on célébrait d'une manière peu grandiose le troisième centenaire de la fondation de la "bonne vieille ville de Québec"—cet été-là, dis-je, quand vint la fête des peupliers, le cercle des invités de madame Verdier s'augmenta de cinq invités : Monsieur et Madame Sernoy et leurs enfants Maud, Germaine et Claude.

A l'occasion des fêtes du Troisième Centenaire, la famille Sernoy, de San Francisco, avait loué, pour l'été, la villa voisine de celle de Mme Verdier, sur la Grande-Allée. Les deux familles, en peu de temps, s'étaient prises d'amitié sincère et solide. M. et Mme Sernoy, en ménage heureux, dépensaient tranquillement et le plus agréablement possible une fortune assez rondelette amassée dans le commerce des toiles de coton; maintenant tous leurs soucis n'avaient pour but que d'assurer le parfait bonheur de leurs enfants, qui en profitaient, du reste. Maud et Germaine, la première de vingt ans et la deuxième de dix, étaient charmantes, jolies et se ressemblaient comme le bouton ressemble à la fleur : mêmes cheveux noirs, mêmes grands yeux veloutés, avec un teint très blancs et des lèvres très roses. Leur frère

Claude était, lui, le plus amusant petit singe qu'on pût voir. Toujours gambadant, toujours grignotant quelque chose, il avait rapporté de la libre Amérique un grand dédain pour tout ce qui entrave ou gêne les mouvements. Aussi il savait toujours amuser la société par ses cabrioles, ses grimaces et ses reparties.

Naturellement, la famille Sernoy ne pouvait manquer d'être à la fête annuelle de madame Verdier. La chose, du reste, avait été décidée, depuis déjà quelques jours, entre la mère et le fils.

—Dis donc, Gaston, avait dit, un soir, Mme Verdier à son fils, c'est dimanche que je donnerai ma fête annuelle...

—Ah! oui, ta "fête des peupliers", comme tu appelles ça...

—Oui, ma "fête des peupliers". Et, tu sais, j'invite la famille Sernoy?

—Mais certainement, aurais-tu des doutes sur l'opportunité d'inviter la famille Sernoy?

—Non, mais je voulais m'assurer que cela te faisait plaisir que j'invite... mademoiselle Maud...

—Mademoiselle Maud?... pourquoi elle plus que les autres?

—Mais, parce que... il me semble... en fin... je croyais que...

—Tu croyais que?...

—Que tu trouvais mademoiselle Maud jolie, aimable, charmante... et que...

—Bonsoir, maman!

—Tu vas... fumer un cigare sur la Grande-Allée?...

—Non, maman, je vais finir les *Nouvelles lettres de femme* de Marcel Prévost.

—Ah! le singulier garçon, dit Mme Verdier quand son fils l'eût quittée. Il est amoureux et il ne veut pas me le dire...

* * *

Le dimanche, quand vint la nuit, à pas de loup sous les peupliers, tous les invités de Mme Verdier étaient au complet autour des tables somptueusement chargées. Il faisait un temps magnifique, ce qui ajoutait encore à la beauté de la fête. Les peupliers étaient superbes et se balançaient fièrement sous la brise australe faisant valoir l'élégance de leur feuillage; des moineaux effrontés se disputaient leurs branches et pépiaient à qui mieux mieux; les premiers rayons de la

lune qui surgissait, là-bas, derrière les hauteurs de Lévis, leur souriaient...

Or, après le dîner et les discours traditionnels qui suivirent, maître Claude Sernoy, fatigué de ses prouesses d'enfant terrible, alla s'asseoir au pied d'un arbre et se mit en devoir de vider ses poches et de faire l'inventaire des trouvailles de la journée. C'étaient de vrais capharnaums : il en sortait successivement des bouts de ficelle, des vieux clous, des glands, des noix, des allumettes, de jolis cailloux, des morceaux de papier, des bouts de cigares, toute une collection faite au hasard de ses courses dans les rues et sur les plaines. Soudain, la petite Germaine qui regardait avec un vif intérêt l'exhibition de son garnement de frère, s'écria :

—Les jumelles de M. Gaston!... Mais où as-tu pris cela, Claude?

—Ah! ce sont des jumelles, reprit maître Claude. J'ai trouvé ça au bout du jardin, près de la fontaine."

—M. Gaston les aura perdues quand il est allé chercher de l'eau pour les fleurs de Maud, s'écria Germaine. Il les porte toujours sur lui ses jumelles.

—Comment pouvez-vous savoir cela, ma chère enfant? objecta Mme Sernoy.

—Oh! mais c'est bien naturel! Je le vois tous les jours, M. Gaston, avec ses jumelles. D'abord, il venait à une fenêtre du premier étage; et maintenant que les peupliers ont toutes leurs feuilles, il monte au grenier. Oh! il sait bien à quelle heure nous nous promenons au jardin, Maud et moi!... Et pensez, il nous lorgne."

...Maud devient toute rouge et se cache derrière un arbre, ou bien s'en va tout à fait. Mais moi, je reste, et c'est très amusant! Je danse, je fais toutes sortes de petites manières qui doivent bien le divertir, M. Gaston, puisqu'il revient tous les jours...

—Fi! la petite vaniteuse, la vilaine *flirt*, reprit Mme Sernoy, tu penses que M. Gaston vient là seulement pour te voir?...

—Mais non, c'est surtout pour voir Maud... maintenant, les peupliers sont trop touffus, c'est bien dommage, et M. Gaston doit avoir hâte à la chute des feuilles...

Les confidences en restèrent là et Germaine mit trêves à ses indiscretions. La fête étant finie, et comme la brise fraîchissait, les invités commencèrent à se retirer.

Claude s'était endormie sous son arbre, toutes ses richesses éparpillées autour de lui, il fallut l'emporter...

* * *

Au coin de la cheminée, étendue à demi dans sa bergère vieux rose, Mme Verdier en robe noire antique, de velours frappé, des anglaises blanches dévalant sur ses épaules, maniait de la laine neigeuse. Telle qu'elle était, Mme Verdier était belle avec sa figure aux aspects de vieil ivoire qui, en son expression noble et modeste, semblait à la fois celle d'une vierge et celle d'une sainte; le front élevé, très blanc, où serpentaient de neigeux bandeaux, la bouche au pli serein et la carnation pâle des joues... Accoudé à l'une des fenêtres du boudoir, à l'extrémité de la pièce, Gaston rêvassait... A travers les feuilles luisantes des peupliers du jardin, on apercevait, de l'autre côté du fleuve, en arrière de Lévis, un horizon de montagnes qui prenaient des teintes violettes; les contours s'amollissaient, les brumes commençaient à noyer les choses... Dans la rue, déserte, le ploc, ploc, d'un cheval sur l'asphalte, un auto qui lourdement corne... Tout cela semble rendre Gaston peu rêveur. Et qu'est-ce qu'il peut bien apercevoir aussi, là-haut, dans les nuages de perles de ce soir exquis?

Soudain Gaston se lève et s'approche doucement de sa mère :

—Maman, j'ai à te parler.

—Vraiment?

—Cela va te faire plaisir, tu sais!... Voyons, tu ne devines pas?... Je me marie!

—Comment, tu te maries; oh! comme tu me rends heureuse... Tu l'as donc trouvé, cette "femme de rêve", cette "perle fine", ton "oiseau bleu"... Enfin, tu vas me dire son nom, je suppose... Tiens! je l'aime déjà ta "perle fine."

—C'est mademoiselle Maud Sernoy, maman. Te plaît-elle?

—Je crois bien!... C'est une charmante personne, s'écria la vieille dame radieuse. Et, mes peupliers auront-ils la vie sauve? demanda-t-elle malicieusement. Ne trouves-tu pas, Gaston, qu'ils répandent, ce soir, mes peupliers, un parfum délicieux... qui ne doit pas faire mal à la tête. Ton mariage! encore un souvenir suave qu'ils évoqueront en moi plus tard.

...Mais enfin, quand as-tu pris cette résolution de te marier?

—Maman, la petite Germaine Sernoy est une affreuse bavarde; tu sais, le soir de ta fête des peupliers... cette histoire de ju-

melles... Maître Claude est un explorateur très dangereux, et...

—...et mademoiselle Maud, continua Mme Verdier en embrassant son fils, mademoiselle Maud est la plus charmante des fiancées...

Fin d'année

*La brume s'étend sur la plaine;
L'horizon est vide et noyé;
Les branches que le vent entraîne
Craquent dans le bois dépouillé.*

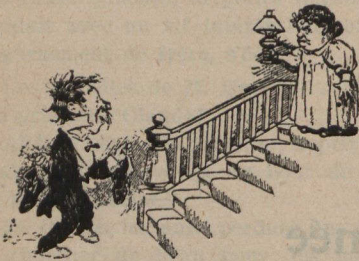
*C'est l'hiver: la rivière est prise;
Le sol garde encor des frissons.
Sous le dur toucher de la bise,
Les toits de chaume ont des glaçons.*

*Rien au loin: sans savoir s'il gèle,
A peine là-bas, à l'écart,
Passe une vicille qui chancelle,
Forme vague dans le brouillard.*

*Et l'on croirait que c'est l'Année
Qui s'éloigne sous le ciel gris,
Suivant la route abandonnée,
Et les bras chargés de débris.*



25 DECEMBRE: 2 A. M.



—D'où viens-tu, éponge, à cette heure-ci?
—J viens de m'ex-ex-exercer pour hic !
faire d'visites d' Jour de l'an...

×
C'est bien facile d'être bon; le malaisé
c'est d'être juste.

×
Rien de plus embêtant que les parents
éloignés qu'on a toujours sur les talons.

×
Dans le Kansas, une femme a récemment
marché 1000 milles pour avoir un mari. Il
est vrai, aussi, que l'année bissextile tire sur
la fin.

×
Plus d'une botte vernie recouvre une chaus-
sette percée.

×
De nos jours, c'est plutôt le prix de la
viande que la viande elle-même qui engen-
dre la maladie de cœur.

×
En fait de culture physique, il y a des
gens qui ne connaissent que l'exercice "grat-
tatoire".

×
—Les femmes, voyez-vous, m'ont toujours
réussi...
—Sauf, avouez-le, madame votre mère.

On peut être sans doute très ennuyeux en
écrivant bien; mais on l'est bien davantage
en écrivant mal.

×
Souvent quand un jeune couple a tout
perdu, la première chose à lui arriver, ce
sont des jumeaux.

×
L'homme n'est grand qu'à genoux.—Louis
Veuillot.

×
Pour que le cœur réponde, il faut qu'un
cœur lui parle.

×
Le ballon dirigeable sera populaire surtout
chez ceux qui construisent leurs châteaux en
l'air.

×
On parlait, l'autre jour, d'un individu qui
a plus d'argent que d'esprit et qui, par-des-
sus le marché, n'a pas le sou.

×
N-O-N: NON!



—Pour l'amour du P'tit Jésus, Virginie...
—Non, que je dis!

ACTUALITE



Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté...

Le *Liverpool Echo* imprime froidement :
"On ne devait plus revoir *vivant* l'infortuné jeune homme jusqu'au jour où l'on découvrit son cadavre dans le canal."

Pour pouvoir donner toute sa force, il faut être son maître et dépenser le moins possible d'énergie sous cette forme dégradée qu'est l'émotion.

L'homme combat avec ses poings; la femme avec ses larmes.

Une jeune fille commence par se faire un nom, puis elle accepte celui d'un autre. O logique!

La sagesse humaine paraît être, pour plusieurs, la connaissance à fond des défauts d'autrui.

De tous les arts, la flatterie est le seul qui supporte la médiocrité.

L'âme n'a pas de secret que la conduite ne révèle.

Le chemin de Tout à l'heure et la route de Demain conduisent au Château de Rien du tout.

Fumée, pluie et femme sans raison,
Chassent l'homme de sa maison.

Rien n'est plus commun que les gens qui conseillent, rien de plus rare que ceux qui secourent.

Pour vous, beautés coquettes
De tout âge et de tout rang,
Laissez sur vos toilettes
Et le rouge et le blanc.
De votre créateur,
Vous détruisez l'image,
Par le secours d'un art trompeur,
Pourquoi de ce divin auteur
Réformez-vous l'ouvrage?

Il n'y a rien de plus éloquent que l'argent comptant.

N'allons jamais au loin, quand ce que nous cherchons est tout auprès.

Un proverbe n'est pas une raison.

L'amitié, c'est un cœur à deux,
C'est une âme qui se reflète.

Supprimez la bienveillance parmi les hommes, c'est comme si vous aviez enlevé le soleil au monde.

Les almanachs sont le cimetière des vieilles farces.

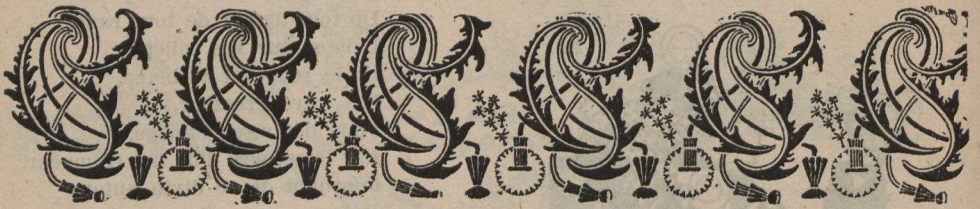
Jugeons par les choses, et non par les noms.

Il y a une préséance fâcheuse: celle que donne l'âge.

LE "SPREE" DE NOEL



—Docteur, pensez-vous que je serai revenu assez bien au Jour de l'an pour en prendre une autre?



Fâchés !

Par Paulette D...



Fâchés ! Nous sommes fâchés !
—Oh ! comme il me paraît douloureux, cruel, insupportable, ce vilain mot : *fâchés* ! Jamais je ne me fusse imaginée qu'il pût enfermer autant d'amertume, susciter de telles angoisses ! Pauvre cher Albert ! Me pardonnera-t-il ? Ah ! s'il pouvait comprendre à quel point je souffre ! S'il voulait croire à la sincérité de mes regrets ! Mais croira-t-il jamais ? Allons-nous encore longtemps vivre côte à côte comme des indifférents ? Notre lune de miel est-elle à jamais cachée par ce vilain nuage noir ?—J'en tremble, mon Dieu ! Non ! Non ! non ! je ne veux plus, je ne puis plus supporter son regard !—Ce regard clair (si doux autrefois) maintenant si dur et qui me glace jusque dans les moelles.—Non ! je veux par tous les moyens faire oublier cette querelle stupide et ramener à moi le cher époux que je n'ai cessé d'adorer.—Albert est mon époux, monsieur, ne vous l'ai-je pas déjà dit ?—C'est en pécheresse désespérée, repentante, que je sollicite la faveur de me confesser à mes co-lectrices. Peut-être cette confession apaisera-t-elle un peu l'atroce douleur qui me ronge,—et qui sait ?... peut-être Albert feuillettera-t-il ces quelques pauvres pages, et alors... Oh ! combien je serais heureuse qu'il pût lire ces lignes, qu'il pût ainsi connaître toute l'étendue de ma détresse et avec quelle crainte soumise j'appelle son pardon !—Je vous en garderais une reconnaissance éternelle, monsieur !

J'arrive aux faits. C'était jeudi dernier,—une matinée superbe—nous allions devant nous, sans but de promenade bien défini...

Pelotonnés comme deux jeunes amoureux, le cœur léger, nous causions gentiment de mille petites choses,—de ces choses banales en apparence et pourtant si agréables.—Nous allions, indifférents aux regards envieux que nous décochaient les passants ; heureux, au fond, de lire dans cette envie, le témoignage de notre propre bonheur.—C'est de l'égoïsme cela, n'est-ce pas, monsieur ? Que voulez-vous, l'égoïsme n'est-il pas une conséquence du bonheur ?

Soudain, Albert me demanda :

—Que devient Mlle Elise ? Voilà deux grands jours que nous n'avons eu de ses nouvelles.

Je devins subitement sérieuse et j'eus la conscience qu'un peu de rougeur me montait au visage.

Elise est une de mes amies d'enfance ; de celles que l'on perd de vue durant quelques dix ans et que l'on retrouve un beau soir... comme cela... inopinément... au bal de quelqu'un.

Elle est, selon Albert, d'une rare beauté... Heu ! rare... si l'on peut dire !—Eh bien, si ! Je veux tout avouer, tout reconnaître sans arrière-pensée. Aussi humiliante que puisse me paraître cette confession, je dirai tout ! tout ! Que ce soit là le commencement de mon expiation !... Oui, Elise est une blonde délicieuse, exquise, adorable, divine !... Et ses yeux ! ses grands yeux bleus ensorceleurs qui me font tant de mal lorsqu'ils se posent sur mon cher mari. Ah ! ils sont bien plus jolis que les miens ! Je le sais.

Albert ne s'était pas aperçu de mon trouble, il continua :

—Serait-elle malade?... Oui, car sans cela, nous priverait-elle de ses agréables visites?

—Evidemment non, fis-je d'une voix que je tâchai de rendre indifférente.

—As-tu remarqué, reprit-il, comme elle était jolie la dernière fois que nous l'avons rencontrée chez les V...? Avec sa nouvelle robe gris perle... Une véritable déesse!... Et cet œillet rose piqué dans ses cheveux d'or!...

—Oui, cet œillet que vous lui demandiez avec tant d'insistance...

—Oh! tu exagères.

—...Et qu'elle finit par vous donner.

—En effet, murmura Albert devenu songeur, il était si gentil cet œillet rose. Vraiment, je crois qu'il n'y a que Mlle Elise pour en avoir de pareils.

J'étais à la torture.

Soudain, je devinaï sur moi le regard oblique et scrutateur de mon mari. Puis, à un sourire étranger que je ne lui connaissais pas, j'eus la certitude qu'il avait compris ce qui se passait dans mon pauvre cœur.

Malicieusement, il ajouta :

—Veux-tu que nous allions chez elle?... Quelle agréable surprise nous lui ferions!... C'est cela, allons chez elle... Comment, tu ne veux pas?

—A quoi bon, m'écriai-je subitement frappée par un souvenir, Elise devait s'absenter quelques jours; je me rappelle maintenant. J'avais oublié de vous le dire.

—Ah! fit-il étonné et un peu déçu.

Puis, devenu sceptique, fixant sur moi ses prunelles claires et douces, il murmura :

—Oh! la vilaine jalouse!

Et ce fut tout. Deux bons baisers dissipèrent ce léger nuage.

Hélas! Tout n'était pas fini. Quelques jours plus tard, ma sottise jalouse devait susciter une querelle plus douloureuse encore.

Donc, ce matin, la demie de onze heures venait de sonner; impatientement, j'attendais Albert pour le repas. Depuis notre mariage, il n'était jamais rentré après onze heures.—Que signifiait donc ce retard?... Que faisait-il?... Lui serait-il arrivé quelque chose?... Un accident?... Oh! non, mon Dieu!...

Midi, bientôt. Une inquiétude croissante m'étreignait le cœur; mon imagination s'affolait. Je voyais mon cher Albert étendu, là, tout près de moi, blessé! Mort! peut-être.

J'éprouvais un déchirement cruel, atroce, inexprimable?—Ah! je m'en souviendrai de ces minutes!

Soudain, la porte de la rue se referme... On monte... C'est lui! C'est mon Albert!... Il rentre! Je voulus me jeter dans ses bras, le couvrir de baisers, lui parler, mais la voix s'étouffa brusquement dans ma gorge. Je reculai avec stupeur. Mon cœur battait à se rompre. Albert avait un œillet rose à la boutonnière!... Il s'avança vers moi, les bras ouverts pour m'embrasser.

—Bonjour Lélette.

Je le repoussai et lui demandai avec colère :

—D'où venez-vous, monsieur?

Absolument maître de lui, mon mari me considérait avec calme. Il souriait, — de ce même sourire étrange qui m'avait surprise jeudi dernier.

Après un court silence, il tâcha de s'excuser :

—Je me suis attardé, dit-il, avec Mlle Elise. Il y avait si longtemps que nous ne nous étions vus! Tu comprends, impossible de faire autrement.

Il articulait toutes ces phrases, dont chaque mot m'allait droit au cœur, avec un je ne sais quoi de railleur, de goguenard, qui m'exaspéra.

Ainsi, tandis que j'attendais, moi, torturée par l'angoisse, tandis que je me désolais, en proie aux plus cruelles inquiétudes, que j'implorais la Providence, il m'oubliait, lui, auprès de cette ensorceleuse!... Non! C'était vraiment trop d'audace! Je n'y tins plus.

—Laissez-moi, m'écriai-je, vous me faites horreur!

Je devais avoir dans les yeux une telle expression de colère qu'Albert pâlit légèrement. Devenu soudainement grave, il tenta de s'expliquer. Mais je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien.

Et comme il insistait, je lui désignai la porte, criant :

—Sortez! vous dis-je, sortez!

Il sortit. Pauvre chéri! Comme il était ému! Comme il avait l'air navré et douloureusement contrit!—Aussi, pourquoi ne s'est-il pas expliqué? Oui, pourquoi? Je lui eusse, dans un baiser, pardonné tout de suite. Oh! oui! tout de suite, car Albert n'était pas coupable.

Elise est encore absente; elle m'a écrit au-

jourd'hui. L'œillet rose, c'est maman qui le lui avait donné; elle me l'a affirmé tout à l'heure. Et c'est à la maison qu'on me l'avait retenu jusqu'à midi; papa vient de s'en excuser.

Oh! que je suis malheureuse, mon Dieu!

que je suis malheureuse!... Je n'y tiens plus! Je vais me jeter à ses pieds, implorer son pardon. Je lui dirai que c'est fini, que jamais plus je ne serai jalouse... Oh! non, pas cela, je sens que je ne le pourrai pas!...

Venez à mon aide!

Décembre Triste

LA MALADE

Par Sully Prudhomme

*C'était au milieu de la nuit,
Une longue nuit de décembre;
Le feu, qui s'éteignait sans bruit,
Rougeait par moments la chambre.*

*On distinguait des rideaux blancs,
Mais on n'entendait pas d'haleine;
La veilleuse aux rayons tremblants
Languissait dans la porcelaine.*

*Et personne, hélas! ne savait
Que l'enfant fût à l'agonie;
De lassitude, à son chevet,
Sa mère s'était endormie.*

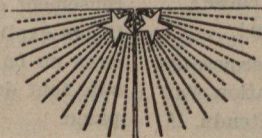
*Mais, pour la voir, tout bas, pieds nus,
Entr'ouvrant doucement la porte,
Ses petits frères sont venus;
Déjà la malade était morte.*

*Ils ont dit: "Est-ce qu'elle dort?
Ses yeux sont froids; de sa bouche
Nul murmure animé ne sort;
Sa main fait froid quand on la touche.*

*"Quel grand silence dans le lit!
Pas un pli des draps ne remue;
L'alcove effrayante s'emplit
D'une solitude inconnue.*

*"Notre mère est assise là;
Elle est tranquille, elle sommeille;
Qu'allons-nous faire? Laissons-la;
Que Dieu lui-même la réveille!"*

*Et, sans regarder derrière eux,
Vite dans leurs lits ils rentrèrent:
Alors, se sentant malheureux,
Avec épouvante ils pleurèrent.*





Faits et Anecdotes

WOLFE

DANS les temps de guerre de religion en Angleterre, il paraîtrait qu'à la suite de la bataille de Culloden, le duc de Cumberland, dont la cruauté n'est pas encore disparue de la mémoire des Highlanders, aurait ordonné d'achever tous les blessés.

Traversant à cheval le terrain de la bataille, il aperçut un officier highlander blessé, et lui demanda pour quel parti il tenait. "Pour le roi Jacques", lui répondit l'officier.

"Faites-moi sauter la cervelle de cet insolent drôle", ordonna le duc à son officier d'état major le plus rapproché de lui, qui se trouvait être le major Wolfe qui devait mourir glorieux à la bataille de Québec. Wolfe refusa et se déclara prêt à rendre sa commission plutôt que de devenir bourreau.

Il la remit en effet, mais plus tard on l'envoya au Canada, on sait avec quels résultats.

MEMOIRES.

GIGOT A L'AIL

J'ARRIVAIS, affamé, dans un village qui s'appelait, je crois, Labelle. Je venais de passer deux mois aux Etats-Unis. Bien que j'eusse fort apprécié la cuisine américaine, qui a d'agréables surprises, j'éprouvais, sans m'en rendre compte, comme une nostalgie des mets chez nous. On me servit un gigot à l'ail! Jamais je n'ai fait un meilleur repas, et jamais je n'aurais soupçonné qu'une gousse d'ail pût me faire un tel plaisir: c'était la France, le soleil, le Midi, toutes les choses coutumières dont la privation pesait sur moi. Notez que ce gigot, au lieu d'être rôti à l'anglaise et accompagné d'une

sauce à la menthe et au vinaigre sucré, avait été mijoté avec d'autres parfums, selon d'anciennes recettes que l'on ne pratique plus que dans les provinces écartées où se cachent les derniers gastronomes. Il était de pure cuisine française. La bonne femme qui l'apporta me dit quelques paroles gentilles; comme sa cuisine, sa langue était savoureuse, pittoresque, archaïque, et mon plaisir en fut augmenté. Je vous assure que ce gigot à l'ail, dans ce village inconnu, dans cette auberge simplette et propre, prit tout à coup la valeur d'un symbole. Je crois positivement que je lui dois d'avoir tout de suite senti et admiré le vaillant petit peuple dont j'entrevis en courant l'existence laborieuse et forte.

E. Rod.

LES PATRIOTES VENGES

APRES leur défaite à St-Charles les Anglais battirent en retraite et se dirigèrent sur Saint-Denis qu'ils mirent à feu et à sang. Les officiers, devenus maîtres de la maison de M. Masse, aïeul de notre brillant écrivain M. Alphonse Lusignan, y installèrent leurs quartiers, et promirent la vie sauve au personnel de la maison si on consentait à les y nourrir pendant leur séjour.

Ecoutez Lusignan, raconter lui-même l'aventure:

La nourriture fut bonne comme le logement, sauf un matin. La veille au soir, ma mère, ses sœurs et la servante avaient préparé viande et légumes pour je ne sais quelle gibelotte, quel ragoût, et elles étaient allées se coucher. Un officier voulut pénétrer, durant la nuit, dans la chambre de la cuisinière; celle-ci avait entassé chaises sur chaises auprès de sa porte, et quand elles

culbutèrent l'officier se sauva, la bonne cria, tout le monde fut sur pied, le coupable reconnu et mis aux arrêts, par le capitaine Douglas. La servante se leva de bon matin et descendit dans sa cuisine. Après avoir mis son chaudron sur le poêle, et de l'eau dans son chaudron, elle y versa le contenu d'un plat qui était sur la table. Soit excitation, soit obscurité, elle se trompa de plat, et mit au feu les pelures de pommes de terre et de poireaux, les queues d'oignons et les grattures de carottes, en un mot tous les débris de légumes et de viande qui devaient être jetés. On se figure sa consternation quand elle découvrit son erreur, à l'heure du déjeuner. Les officiers se mettaient à table, elle ne voulait plus les servir, elle tremblait de tous ses membres.

Quel plat pour un plat de résistance! Ma mère, qui n'avait alors que dix-huit ans,—la seule des femmes de la maison qui comprit quelques mots d'anglais,—prit son courage à deux mains et fit le service de la table. Vous dire qu'elle était rassurée, vous ferait hausser les épaules; c'est en tremblant qu'elle apporta la fameuse fricassée. Elle s'attendait à une tempête d'indignation quand les convives goûtaient au margouillis. Il était trop tard pour le remplacer. Les officiers furent bien un peu surpris à première vue de ce qu'on mettait dans leurs assiettes; ainsi prenaient-ils l'un après l'autre, soit avec leurs doigts, soit au bout de leur fourchette, qui une pelure, qui une queue d'oignon, qui un autre restant, et demandaient-ils à ma mère ce que c'était.

—C'est de la sarriette, répondait-elle à l'un; du persil à l'autre; du cerfeuil à un troisième; et tous reprenaient à tour de rôle, en claquant de la langue:

—Bonne, bonne, bonne.

Ils croyaient sans doute que c'étaient des herbes indigènes, dont ils n'avaient pas encore goûté.

Les patriotes venaient d'avoir, à leur insu, leur petite vengeance, car les pillards et les incendiaires avaient mangé avec délices ce qui fait les délices de nos basses cours.

C'est, que je sache, la seule note gaie des événements de Saint-Denis.

Alphonse LUSIGNAN..

VIDE-POCHE

IL Y A entre Yamachiche et Saint-Barnabé, comté de Saint-Maurice, un rang qui porte le nom de Vide-poche.

Le notaire Pierre Gélinas, de Saint-Aimé, âgé aujourd'hui de 89 ans, originaire de Yamachiche, me donnait l'an dernier l'origine suivante du nom de Vide-poche. Il la tenait de ses vieux parents.

Les premiers colons, en s'éloignant du lac Saint-Pierre pour monter plus au nord, côtoyaient les rivages tortueux et difficiles de la rivière Yamachiche. Après environ deux lieues de marche, ils faisaient halte pour prendre leur collation. Le contenu des poches ou sacs de voyage se vidaient pour remplir l'estomac. De là, le nom de Vide-poche appliqué à l'endroit où ils faisaient ainsi cette collation.

Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut.

H. LAPALICE.

UN CERTIFICAT DE CARACTERE

UN brave fermier du comté de Napierville, voyageait à cheval, lorsqu'il rencontra, près de la rivière La Tortue, une jeune fille assise sur le bord de l'eau. La rivière était devenue très grosse et avait rendu le passage à pied, impossible.

Le fermier causa un instant avec la jeune fille, et il apprit qu'elle était en quête d'une situation; elle lui montra un excellent certificat de "caractère" que ses derniers maîtres lui avaient donné.

Le fermier prit la jeune fille en croupe, malheureusement, au milieu de la rivière, le certificat s'échappa du sein de la servante, et tomba dans l'eau; le courant était assez rapide à cet endroit-là, aussi le morceau de papier ne tarda-t-il pas à disparaître.

La pauvre fille était désespérée. Que faire maintenant sans certificat de caractère?

Le fermier eut pitié de son sort.

—Voyons, dit-il, je crois que je peux arranger tout cela; je vais vous donner moi-même un caractère.

La fille accepta avec reconnaissance. Arrivé à la première auberge, le bon fermier écrivit le plus innocemment du monde les lignes qui suivent:

"Ce 9 novembre 1869. Ce billet certifie que

la porteuse Christine Lamère a perdu son caractère aujourd'hui même, sur les bords de La Tortue, avec moi André Girard."

Certes, le fermier lui fit ce certificat en toute sincérité, et la jeune fille l'accepta avec la plus entière reconnaissance. Le soir même lorsqu'elle se présenta chez ses nouveaux maîtres elle vit bien que les paroles de l'honnête fermier ne répondaient pas à ses intentions.

On dit que ce dernier a réparé sa bévue en accordant à la jeune fille le plus beau certificat qu'il lui fut possible de lui donner... sa main et ses écus.

ARM. CHARETTE.

REMEDE PIRE QUE LE MAL

DANS le mois de mars de l'hiver de 1823, un habitant du Cap Santé mourut après avoir souffert des douleurs extrêmes, de la blessure et des suites d'un coup de fusil qu'il avait trouvé le moyen de se tirer lui-même et volontairement dans le genou. Son intention n'avait point été de se faire beaucoup de mal, encore moins de se procurer la mort : en se blessant ainsi, disait-il lui-même, il ne voulait qu'obliger sa femme qui l'avait quitté depuis quelques jours, à revenir à sa maison pour avoir soin de ses enfants et de lui-même aussi pendant qu'il serait malade, et par suite l'engager à ne plus l'abandonner. Ce remède et ce moyen étaient nouveaux sans doute, pour rappeler une femme à son devoir, le pauvre imbécile de mari éprouva à ses dépens combien il était dangereux : après avoir horriblement souffert pendant plusieurs jours,

des suites de la blessure qu'il s'était faite, il mourut bien repentant de sa folie et de son erreur.

Abbé F. X. GATIEN.

LES PRECEDENTS

UN jour, il n'y a pas longtemps de cela, deux *habitants* se rencontrèrent au marché d'une ville quelconque, qui n'est ni Montréal, ni Québec; l'entrevue fut assez gaie, sans être fort cordiale. C'étaient pourtant d'anciens amis; ils étaient même *voisins*; mais un procès les avait séparés pendant longtemps. Il y avait déjà plusieurs mois que le jugement avait tranché la difficulté entre eux; mais c'était la première fois qu'ils se parlaient depuis, et, naturellement, le début était assez froid.

Le perdant se faisait modeste, le gagnant voulait être magnanime. La glace, la réserve feinte disparut bientôt pour faire place à l'ancienne franchise. De là à parler du procès, à s'expliquer loyalement sur les causes de leurs querelles, il n'y avait plus qu'un pas, et ce pas fut vite franchi. "Dis donc, exclama le plaideur victorieux, à son ami malheureux, comment se fait-il que tu aies entrepris ce procès avec moi? L'affaire était si claire, pourtant! Tous les juges étaient de mon côté; il y avait déjà eu un procès pareil, et un jugement qui me donnait raison."

"Je pense bien que tu dis vrai, retorque la victime, mais mon avocat m'a dit la même chose et m'a également montré un jugement qui m'assurerait le succès."

ANONYME.



LES QUESTIONS INUTILES

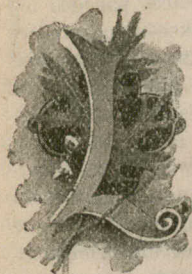


L'Idiot.—As-tu passé à travers la glace, Gusse?



La Faillite du Cigare

Par LE LISEUR



Le cigare est le complément indispensable de toute vie oisive et élégante. Il endort la douleur et peuple la solitude de songeries attrayantes, de mille douces et gracieuses images.

Qui parle ainsi? C'est une femme, mais qui s'y connaissait, attendu qu'elle fumait le cigare comme un Suisse: nous avons nommé George Sand.

Encore est-il indispensable, pour qu'il puisse atteindre ce riant résultat et tenir convenablement son rôle de consolateur des affligés et de pourvoyeur de rêves, que le cigare soit bon.

Or, s'il était possible encore d'en rencontrer de tels du temps de George Sand, la chose est devenue singulièrement aléatoire et difficile depuis lors; tous les vrais fumeurs vous le diront: le bon cigare est lui-même un rêve, une chimère; il n'y a plus, il n'y a plus de bons sigares.

Ne parlons pas, s'il vous plaît, de ces "bâtons" démocratiques, innombrables produits chimiques dont on nous abreuve et dont la cause est depuis longtemps jugée, mais des cigares de luxe.

Les havanes les plus authentiques, importés en droite ligne de la *Vuelta de Abajo*, et qui, même à Cuba, se vendent déjà des prix exorbitants, ce ne sont, les meilleurs, caparaçonnés d'or, bagués comme des rois nègres, que de prétentieux troncs d'arbres sans arômes, sans saveur, ou d'une saveur âcre,

et qui, tout compte fait, ne valent pas chétive.

Et, par un phénomène assez singulier, au fur et à mesure que leur qualité diminue, leur valeur commerciale augmente, et il est constaté qu'ils coûtent aujourd'hui un tiers de plus qu'il y a dix ans...



Il y a dix ans, Cuba et la Havane étaient encore possession espagnole; et de bons esprits ne craignent pas d'attribuer la cause de cette décadence du cigare à la guerre hispano-américaine et à sa conséquence immédiate, la domination américaine sur la principale place des Antilles. Il est certain qu'à peine installés à Cuba, les Yankees, gens pratiques, s'empressèrent d'organiser dans l'île, suivant le procédé qu'il leur est cher, le trust des tabacs. Toute concurrence se trouvant abolie et toute l'industrie se trouvant concentrée dans la main de quelques cigariers, maîtres absolus du marché, il s'ensuivit fatalement une surproduction intense au détriment, peut-être, du choix et de la qualité des produits.

Depuis le jour où Christophe Colomb, abordant dans l'île de San-Salvador, fut accueilli par deux naturels du pays, fumant paisiblement d'admirables puros qu'ils renouvelaient, chemin faisant, en roulant simplement entre leurs doigts des feuilles de tabac cueillies de-ci de-là à même la plante, jusqu'au moment où éclata la guerre hispano-américaine, la fabrication des cigares, et, en particulier, des cigares de choix, à la

Havane, n'avait subi aucune transformation.

Dans les *vegas*—ou plantations de tabac disséminées le long de cette admirable plaine de la Vuelta de Abajo, le paradis du tabac, qui a douze lieues de long sur sept ou huit de large, et dont le sol s'enrichit perpétuellement des grasses alluvions des *rios*—la cueillette du tabac avait lieu à certaines époques déterminées et se trouvait subordonnée à certaines conditions atmosphériques spéciales. Des essaims de négrillons aux mains gantées moissonnaient les feuilles précieuses, mises aussitôt à macérer un temps plus ou moins long dans des cuves de bois odoriférant, d'où, le moment venu, elles étaient recueillies avec d'infinies précautions par des équipes de négresses qui mettaient tous leurs soins à confectionner d'une main savante les beaux cigares avantageux et dorés dont elles pétrissaient lentement la "tripe" entre leurs paumes tièdes avant de les enserrer dans la "cape", roulée d'un geste pressé sur leurs cuisses brunes, et qui donne au cigare son parfum, son arôme décisif.



L'on dit même que, pour accentuer cet arôme—qui est au cigare ce que le bouquet est au vin—elles avaient recours à un pro-

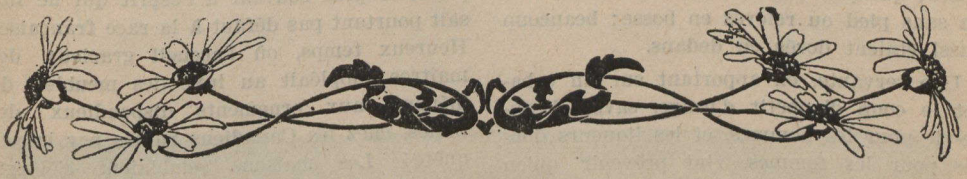
céde dont le caractère primitif, excluant toute vergogne, ne saurait être déceimment exprimé, si ce n'est en latin ou par un peintre de l'école flamande qui peindrait une kermesse à la manière de Van Ostade ou de Téniers. Quoi qu'il en soit, les amateurs appréciaient fort ces cigares, faits à la main par de doctes et méticuleuses négresses.

Les Américains ont changé cela. Estimant que le rendement de la Vuelta de Abajo était insuffisant, ils ont remplacé les grasses alluvions des *rios* par celles, artificielles et plus grasses encore, des guanos du Pérou, condamnant ce pauvre tabac à une suralimentation forcenée qui ne peut que corrompre sa finesse et gêner son arôme. Les négrillons aux mains gantées ont été remplacés par des légions de coolies et de Yankees aux mains rudes; et les négresses ont dû céder la place à de formidables machines qui hachent et triturant brutalement les feuilles délicates, débitent à la douzaine des cigares faits au moule, lisses, réguliers, stupides, les étiquettent et les mettent en boîte—et au besoin les fumeraient si on les en priait. Et ces cigares sont naturellement et uniformément, détestables.

Où sont-ils les sveltes cigares de jadis, dont le ventre doré craquait si joliment à l'oreille comme le ventre d'une cigale?

Vieux Noël

Quand Dieu naquit à Noël,
Dedans la Judée,
On vit ce jour solennel
De joye inondé.
Il n'était petit ny grand
Qui n'apportast son présent
Et no no no no
Et frit frit frit
Et no no et no frit
Et n'offrit sans cesse
Toute sa richesse.



UN DINER

Chez Un Seigneur Canadien

Par A. de Gaspé

LE COUVERT était mis dans une chambre basse mais spacieuse, dont les meubles, sans annoncer le luxe, ne laissait rien à désirer de ce que les Anglais appellent "comfort". Un épais tapis de laine, à carreaux, de manufacture canadienne, couvrait, aux trois quarts, le plancher de cette salle à manger. Les tentures en laine aux couleurs vives, dont elle était tapissée, ainsi que les dossiers du canapé, des bergères et des chaises en acajou, à pieds de quadrupèdes, semblables à nos meubles maintenant à la mode, étaient ornés d'oiseaux gigantesques, qui auraient fait le désespoir de l'imprudent ornithologiste qui aurait entrepris de les classer.

Un immense buffet, touchant presque au plafond, étalait sur chacune des barres transversales, dont il était amplement muni, un service en vaisselle bleue de Marseille, semblant, par son épaisseur, jeter un défi à la maladresse des domestiques qui en auraient laissé tomber quelques pièces. Au-dessus de la partie inférieure de ce buffet, qui servait d'armoire, et que l'on pourrait appeler le rez-de-chaussée de ce solide édifice, se projetait une tablette d'au moins un pied et demi de largeur sur laquelle était une espèce de cassette, beaucoup plus haute que large, dont les petits compartiments brodés de drap vert, étaient garnis de couteaux et de fourchettes à manches d'argent, à l'usage du dessert. Cette tablette contenait aussi un grand pot d'argent rempli d'eau pour ceux qui désiraient tremper leur vin, et quelques bouteilles de ce divin jus de la treille.

Une pile d'assiettes de vraie porcelaine de

Chine, deux carafes de vin blanc, deux tartes, un plat d'œufs à la neige, des gaufres, une jarre de confitures, sur une petite table couverte d'une nappe blanche, près du buffet, composaient le dessert de ce souper d'un ancien seigneur canadien. A l'un des angles de la chambre était une fontaine, de la forme d'un baril en porcelaine bleue et blanche, qui servait aux ablutions de la famille. A l'angle opposé, une grande canevette, garni de flocons carrés, contenant l'eau-de-vie, l'absinthe, les liqueurs de noyau, de framboises, de cassis, d'anisette... pour l'usage journalier, complétait l'ameublement de cette salle.

Le couvert était dressé pour huit personnes. Une cuiller et une fourchette d'argent enveloppées dans une serviette, étaient placées à gauche de chaque assiette, et une bouteille de vin léger à droite. Point de couteau sur la table pendant le service des viandes: chacun était muni de cet utile instrument, dont les Orientaux savent seuls se passer. Si le couteau était à ressort, il se portait dans la poche; si c'était, au contraire, un couteau-poignard, il était suspendu, au cou dans une gaine de marocain; de soie, ou même d'écorce de bouleau, artistiquement travaillée et ornée par les aborigènes. Les manches étaient généralement d'ivoire avec des rivets d'argent, et même en nacre de perles pour les dames.

Il y avait aussi à droite de chaque couvert une coupe ou un gobelet d'argent de différentes formes et de différentes grandeurs: les uns de la plus grande simplicité, avec ou sans anneaux; les autres avec des

ances ; quelques-uns en forme de calice, avec ou sans pied ou relevés en bosse ; beaucoup aussi étaient dorés en dedans.

Une servante, en apportant sur un cabaret le coup d'appétit d'usage, savoir l'eau-de-vie pour les hommes, et les liqueurs douces pour les femmes, vint prévenir qu'on était servi.

Le menu du repas était composé d'un excellent potage (la soupe était alors de rigueur, tant pour le dîner que pour le souper), et d'un pâté froid, appelé pâté de Pâques, servi, à cause de son immense volume, sur une planche recouverte d'une serviette ou petite nappe blanche, suivant ses proportions. Ce pâté, qu'aurait envié Brillat-Savarin, était composé d'une dinde, de deux poulets, de deux perdrix, de deux pigeons, du rable et des cuisses de deux lièvres : le tout recouvert de bardes de lard gras. Le godiveau de viandes hachées, sur lequel reposaient sur un lit épais et mollet, ces richesses gastronomiques, et qui en couvrait aussi la partie supérieure, était le produit de deux jambons de cet animal que le juif méprise, mais que le chrétien traite avec plus d'égards. De gros oignons, introduits çà et là et de fines épices complétaient le tout. Mais un point très important en était la cuisson, d'ailleurs assez difficile, car si le géant crevait, il perdait alors cinquante pour cent de son acabit. Pour prévenir un événement aussi déplorable, la croûte de dessus, qui recouvrait encore de trois pouces les flancs du monstre culinaire, n'avait pas moins d'un pouce d'épaisseur. Cette croûte même, imprégnée du jus de toutes ces viandes était une partie délicieuse de ce mets unique.

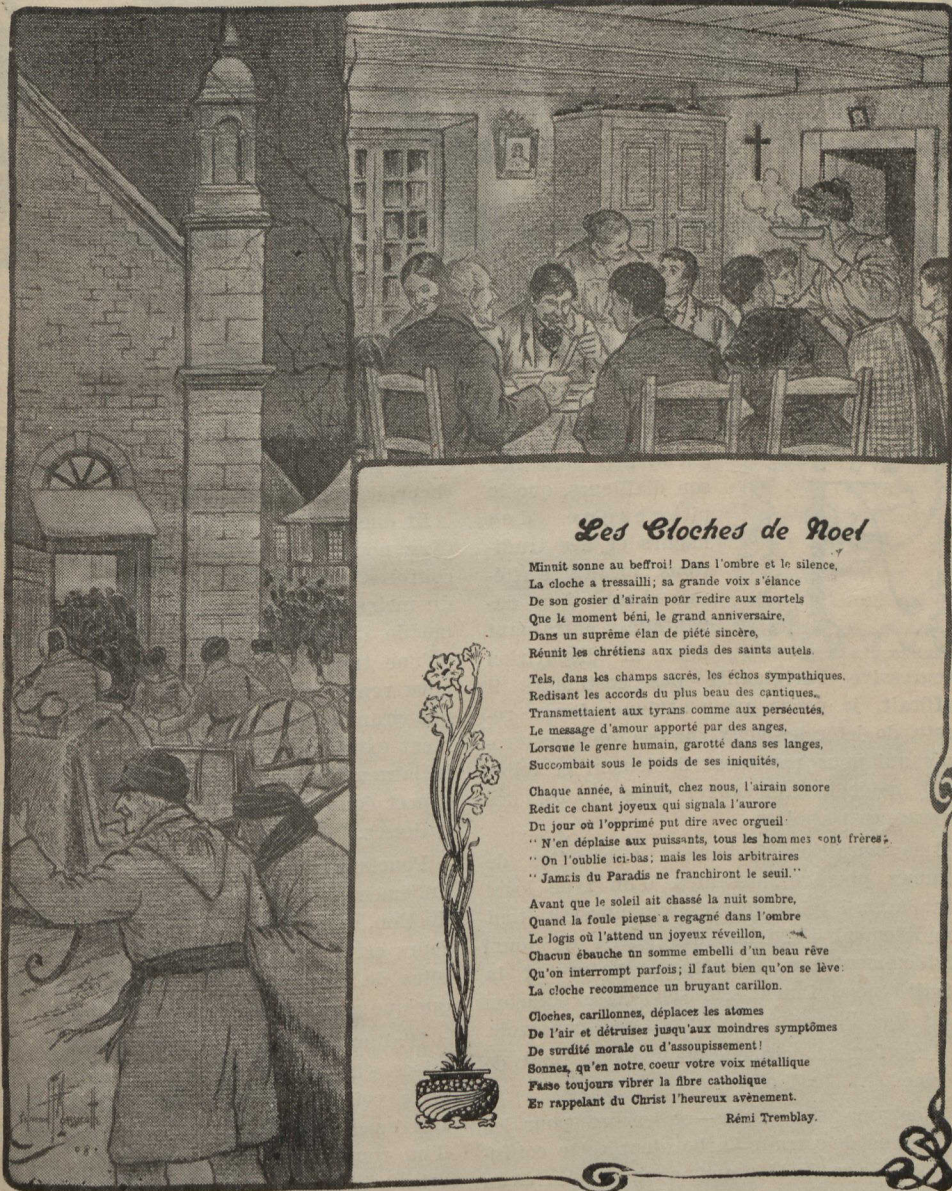
Heureux temps, où la gaieté folle sup-

pléait le plus souvent à l'esprit qui ne faisait pourtant pas défaut à la race française ! Heureux temps, où l'accueil gracieux des maîtres suppléait au luxe des meubles du ménage, aux ornements dispendieux des tables, chez les Canadiens ruinés par la conquête ! Les maisons semblaient s'élargir pour les devoirs de l'hospitalité, comme le cœur de ceux qui les habitaient ! On improvisait des dortoirs pour l'occasion ; on cédait aux dames tout ce que l'on pouvait réunir de plus confortable, et le "vilain" sexe, relégué n'importe où, s'accommodait de tout ce qui lui tombait sous la main.

Ces hommes qui avaient passé la moitié de leur vie à bivouaquer dans les forêts pendant les saisons les plus rigoureuses de l'année, qui avait fait quatre ou cinq cents lieues sur des raquettes, couchant le plus souvent dans des trous qu'ils creusaient dans la neige, comme ils firent, lorsqu'ils allèrent surprendre les Anglais dans l'Acadie, ces hommes se passaient bien de l'édredon pour leur couche nocturne.

La folle gaieté ne cessait que pendant le sommeil et renaissait le matin. Comme tout le monde portait alors de la poudre, les plus adroits s'érigeaient en perruquiers, voire même en barbiers. Le patient, entouré d'un ample peignoir s'asseyait gravement sur une chaise ; le coiffeur improvisé manquait rarement alors d'ajouter à son rôle, soit en traçant avec la houppette à poudrer une immense paire de favoris, à ceux qui en manquaient, soit en allongeant démesurément un des favoris de ceux qui en étaient pourvus, au détriment de l'autre, soit en poudrant les sourcils à blanc. Le mystifié ne s'apercevait souvent de la mascarade que par les éclats de rire des dames, lorsqu'il faisait son entrée au salon.





Les Cloches de Noël

Minuit sonne au beffroi! Dans l'ombre et le silence,
La cloche a tressailli; sa grande voix s'élançe
De son gosier d'airain pour redire aux mortels
Que le moment béni, le grand anniversaire,
Dans un suprême élan de piété sincère,
Réunit les chrétiens aux pieds des saints autels.

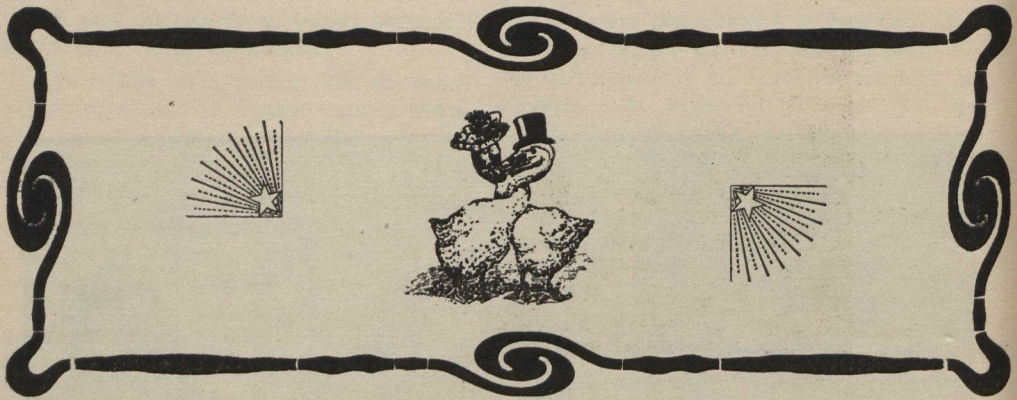
Tels, dans les champs sacrés, les échos sympathiques,
Redisant les accords du plus beau des cantiques,
Transmettaient aux tyrans comme aux persécutés,
Le message d'amour apporté par des anges,
Lorsque le genre humain, garotté dans ses langes,
Succombait sous le poids de ses iniquités,

Chaque année, à minuit, chez nous, l'airain sonore
Redit ce chant joyeux qui signala l'aurore
Du jour où l'opprimé put dire avec orgueil
" N'en déplaie aux puissants, tous les hommes sont frères."
" On l'oublie ici-bas; mais les lois arbitraires
Jamais du Paradis ne franchiront le seuil."

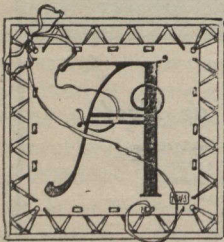
Avant que le soleil ait chassé la nuit sombre,
Quand la foule pieuse a regagné dans l'ombre
Le logis où l'attend un joyeux réveillon,
Chacun ébauche un somme embelli d'un beau rêve
Qu'on interromp parfois; il faut bien qu'on se lève:
La cloche recommence un bruyant carillon.

Cloches, carillonnez, déplacez les atomes
De l'air et détruisez jusqu'aux moindres symptômes
De surdité morale ou d'assoupissement!
Sonnez, qu'en notre coeur votre voix métallique
Fasse toujours vibrer la fibre catholique
En rappelant du Christ l'heureux avènement.

Rémi Tremblay.



Mœurs Pittoresques



progressive l'originalité des costumes, il suffirait, je pense, pour atténuer leurs regrets, de jeter les yeux sur ces quelques croquis qui nous restituent fidèlement et telles qu'on peut les rencontrer dans Wales, des paysannes Galloises.

Imaginerait-on facilement silhouettes de femmes plus réjouissantes, d'un type local plus accusé, plus réfractaires aussi à tout empiètement illégitime des modes du jour? Evidemment non, et même la nature et la réalité nous fournissent en cette occasion plus que l'imagination aurait osé concevoir.

Une femme coiffée d'un chapeau haut de forme!

Nos amazones seules—et encore pour les exercices de parade—arboraient cette coiffure dont la seule idée amène sur nos lèvres un sourire d'étonnement ou une moue moqueuse. Eh bien, que les passionnés de pittoresque soient contents! Ici, dans le pays de Galles, cette coiffure solennelle et un peu pompeuse dont nous n'envions pas l'usage à nos maris et à nos frères, devient l'apanage ex-

clusif des femmes et l'unique coiffure dont elles chapeautent les visages d'une fraîcheur et d'un éclat souvent resplendissant.

Et quelle forme est celle de ces chapeaux! Chez nous, la mode sévit avec rage sur ces coiffures, toujours à la recherche du mieux, du moins mal tout au moins. Là-bas, la forme de la coiffure demeure aussi immuable qu'une tradition populaire, et il nous faut nous reporter à ce que les "tromblons" de nos grands-pères avaient de plus comiquement extravagant dans leur hauteur et dans la largeur de leurs "ailes" pour trouver un aspect équivalent de la coiffure des femmes galloises.

Pourtant sous ce chapeau, elles ne sont nullement ridicules: est-ce coquetterie, séduction, ou simplement grâce juvénile? Toujours est-il que le "haut de forme" sur ces têtes de femmes a presque grand air, avec quelque gravité pas du tout déplacée.

D'ailleurs l'ensemble du costume des Galloises s'harmonise assez heureusement avec cette coiffure inaccoutumée aux femmes. Les jupes, amples et larges, aux larges raies d'un rouge très vif, ou d'un vert acide et criard, le petit châle croisé sur la poitrine et tendu en pointe dans le dos, avec ses carreaux blancs et noirs, constitue un ensemble curieux à l'œil, et dont la débauche de couleurs soutient et appelle, pour ainsi dire, l'extravagance de la coiffure.

Le costume, a-t-on coutume de dire, mani-



ries du cabaret et les jouissances de la tabagie.

Mais le chapeau "haut de forme" devient impraticable dans un pays de montagne, où les fardeaux doivent être portés sur la tête, afin de laisser toute liberté aux bras; le chapeau est remplacé, ainsi qu'on peut le voir dans cette gravure, par un petit chapeau de paille ou de feutre, à fond plat, et qui sert comme de support naturel aux objets les plus divers.

Il aurait été surprenant qu'une population, qui a su conserver dans leur intégrité des traits aussi saillants de son génie propre, n'ait pas gardé quelques coutumes bien typiques,—et c'est celles justement qui ont pour objet le mariage.

S'imaginerait-on que, chez les Gallois, tout ce qui, chez nous, par exemple, fait le charme de la jeune épousée,

festé l'état des mœurs et des esprits,—et il est certain que la mode, qu'on croit capricieuse et souvent sans but, obéit à des lois qui régissent son développement dans un sens déterminé pour chaque peuple. Pour les Galloises, l'appareillage masculin signifierait donc une sorte de mainmise sur les prérogatives de force et d'autorité dévolues ordinairement aux hommes! Oui, en vérité; mais il faut expliquer dans quel sens.

La Galloise est bien, dans son ménage, la "maîtresse femme" dans toute l'acception qu'on peut donner à ce mot; mais si elle a le pas sur son mari dans le gouvernement de la maison et l'administration des biens, celui-ci lui abandonne, avec générosité, tous les droits au travail et à la peine, et ainsi il n'y a pas d'ouvrages, même parmi les plus rudes et les plus difficiles, auxquels la Galloise ne soit obligée de suffire.—Et le Gallois, pendant le temps que sa femme est à la peine, coule sans remords une vie oisive et molle, partageant son temps entre les beve-



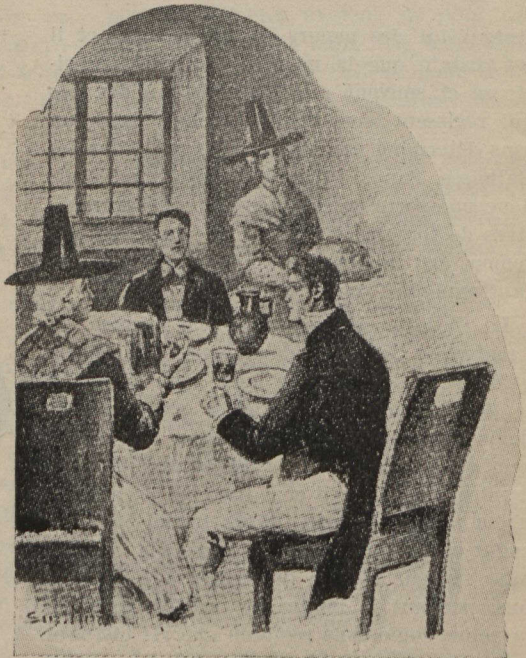


l'innocence de son cœur, la candide pureté de sa pensée, en un mot tout ce que symbolise de pudeur et d'amour chaste les blancs voiles nuptiaux et la couronne d'orange, n'a pas même une valeur d'estime, et que le fils du plus riche et du plus respecté fermier du comté ne consentirait que difficilement à prendre pour femme une fille qui n'aurait pas auparavant donné des gages d'une maternité certaine? Ainsi donc, celle que nos mœurs jugent si sévèrement, quand nos lois ne la condamnent pas: aussi celle-là est-elle, dans ce pays paradoxal, une femme honorée, on dirait presque enviée.

La cérémonie elle-même du mariage ne manque pas de saveur pittoresque. N'oublions pas que nous sommes, ici, dans un pays très montagneux, où les distances, déjà très longues, s'accroissent de toutes les difficultés et de tous les obstacles d'un terrain fort accidenté. Alors, il n'est pas rare de voir un couple faire route sur un seul cheval, l'homme en avant, tenant les brides, la femme en croupe; et la chevauchée de ces deux paysans, en leurs habits de fête, vous

donne, malgré son air vieillot et son aspect comique, une si naïve impression de rusticité patriarcale qu'on ne songe pas du tout à en rire au passage.

Mais que dire du cortège nuptial! C'est la plus étrange procession qui se puisse imaginer. A la sortie du temple, les mariés et invités de la noce—tout comme cela se passe chez le peuple en France—vont, bras dessus, bras dessous, se promener dans la campagne en attendant l'heure du repas. Mais l'extraordinaire, c'est que les invités sont tenus de se munir, pour cette promenade, des cadeaux qu'ils ont apportés aux jeunes époux; et sans doute afin de les faire admirer du voisinage, qui peut supputer, ainsi, *de visu* du confortable et du bien-être du nouveau ménage. On promène ainsi, derrière le couple des mariés, à travers les rues des villages, où le long des sentiers escarpés, ces ustensiles de cuisine, pièces de mobilier, etc., tout, enfin, ce dont les mariés sont redevables à la générosité ou à l'ingéniosité de leurs proches; et l'effet de ce déballage hétéroclite est des plus réjouissants à l'œil et des plus amusants aussi.



Quant au repas de noce, son ornement essentiel est le *Wedding cake* (gâteau de noce). La coutume veut—mais elle n'est pas spéciale au pays de Galles et est générale en Angleterre—que les parts de ce gâteau soient attribuées à tous les amis absents, auxquels elles sont envoyées sans manque.

Toute jeune fille qui reçoit un morceau de "wedding cake" peut, en le mettant sous son oreiller, connaître en rêve son futur époux. Mais ce qui appartient en propre aux coutumes galloises, c'est la confection du

Welshrabbit (lapin gallois). Pourquoi cette appellation? La tradition est muette à ce sujet. Elle a laissé ce vocable traverser les temps sans nous faire comprendre ce qui lui a donné naissance.

Ce lapin gallois n'est autre qu'une large tartine de pain grillé, sur lequel on a laissé fondre à petit feu un gros morceau de fromage de Chester à la broche. Et c'est un mets si succulent, dit-on, qu'on en aurait fait honneur aux festins des dieux.



Dans le Rang du Bord de l'Eau



La Mère Blais



Dans le Rang du Bord de l'Eau

Autour d'Un Reveillon

Par MISTIGRIS

NOUS sommes dans le Rang du Bord de l'Eau, chez la mère Blais, et c'est Bolduc qui a la parole... Bolduc qui basse, à bon droit, pour le bedeau le plus frétilant du comté, qui n'a pas, non plus, son égal pour pintocher du soir au matin sans jamais faire un seul manquement dans ses fonctions et qui ne laisse pas circuler, sans l'accrocher, l'occasion de jouer un tour.

—J'vas dire comme on dit, Mame Blais, y en a dans le Rang qu'auraient besoin d'une d'tite leçon.

—Oui, y en a ben, M'sieu Bolduc, c'est ce qu'on se dit tous les jours.

—Mais y en a-t-un qu'est surdême.

—J'peux vous le nommer en noir et en blanc...

—Nommez - le pas, nommez - le pas: c'est Larpignière, dans tous les cas.

—On s'est adonné dessus, hein?

— Vous avez

presque la mémoire aussi bonne que la mienne, Mame Blais, ce qui fait que vous êtes pas sans vous rappeler que, d'après l'agrément du tour de rolle, c'est Larpignière qui devait donner le réveillon de Noël, c'te année, dans le Rang.

—Si je m'en rappelle, même que c'est moé qu'a...

—S'il vous plaît, Mame Blais, s'il vous plaît, n'vous surmontez pas trop, j'ai besoin de toute notre sang frette à l'heure de maintenant pour un squime que j'ai viré et reviré sur tous les cants depuis hier.

—Vous parlerez jamais trop vite...

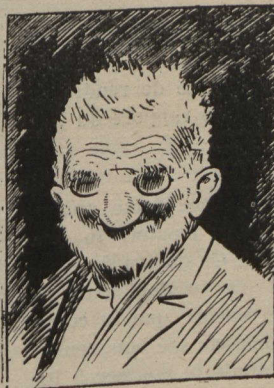
— Mais y faudra que vous faisiez la morte. Pas un mot, pas même à Lésime Gauquier, votre gendre.

— Mais, M'sieu Bolduc, faudra pas que ça soye une affaire qui nous mène à la loi.

—Quand est-ce que c'est que vous



Larpinière



Bolduc

avez vu Bolduc pas savoir se borner? Ce que j'ai dans l'idée, c'est une magnière de petite leçon qui nous revengera de la peignerie de Larpignière. C'est pas que j'espère ben gros que ça y amollisse le cœur, mais au moins y sera pas dit que le Rang ne se sera pas rebicheté devant un affront pareil. Comme be-deau, quasiment dire une autorité d'icite, je me charge de la chose. Un autre tantôt, Mame Blais!

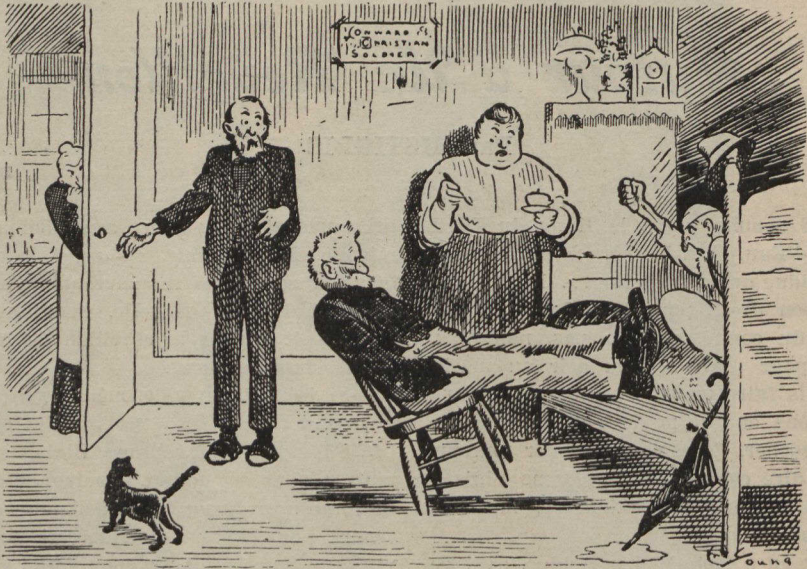
* * *

Bolduc chez Célestin Larpinière :

—J'vas dire comme on dit, pauvre Lestin,

—Scuse, si je mets les pattes sur le bord de la couchette... j'sus engourdi comme le cinq cent... Ce qui me chagrîne le plus dans toute c'te affaire-là, c'est les parlements des gens. Y en a qui disent que tu timbes toujours malade quand ça fait ton affaire. Je leur-z-ai dit: Allons! allons! Y m'ont répondu: "La fois du compéragé! la fois du bi! la fois de la cloche qui a été radouée! la fois du missionnaire!" et ben d'autres fois... C'était un peu embêtant, hein? mais je leur-z-ai redit: "C'est des-z-hards!"

—!!!



—Moé! les mauvais maux?

un malheur, ç'arrive rarement tout seul. Y a toé, par exemple... Je te connais; y a rien qui t'aurait fait plaisir comme de rendre la politesse au Rang dessous le rapport du Réveillon de Noël.

—!!!

—Mais bardigne! bardagne! juste au moment où tu commences à y jongler, te v'là malade, alitré mêmement. Ce que ça doit t'achaler... Me semble que tu dois avoir la morale plus souffrante encore que le corps, de te voir collouer comme ça, cré bonguenne! en plein moment où t'allais te pousser à ton tour.

—!!!

—Le plus pire, et ça, par exemple, ça m'a choqué gros, y en a qu'ont dit: "C'te fois-cite, Larpignière est malade pour le sérieux. Mais c'est une maladie que tout le monde s'en vante pas: Il a les mauvais maux!"

—Moé! les mauvais maux?

—C'est ce qu'y-z-ont dit, Lestin, même que quelqu'un a dit que ça s'était jeté sur le menton et que t'étais ben chanceux de porter un pinceau parce que ça se voirait.

—Ah! les serpents à sonnettes...

—Mais toute médaille a son rebord, ce qui fait que si y en a qui t'ont invictimé, y en a d'autres qui t'ont pas lâché. Même que Tanisse, qui va donner le réveillon c'te an-

née, a dit: "Larpignière, c'est un badloqué, mais c'est un guême, et si y peut être assez ben pour venir réveillonner à la maison, j'serai ben contente."

—Tanisse a dit ça?

—Oui, à la porte de l'église, devant tout le monde. Y en a qu'ont ricané et qu'ont dit: "Pas de danger, avec ses mauvais maux, que Larpignière y aille!" Tanisse qu'est pas bête a redit: "Voira ben qui voira!" Ça fait que moi, j'sus venu quasiment en sourdine te raconter la chose. T'en feras des choux, des raves, mais, tu sais, j'ai fait mon

tendant...

* * *

Bolduc chez Tanisse:

—J'vas dire comme on dit, c'est ben assez de faire plus que son devoir sans se voir maganer dans le dos par justement les ceuses qui devraient le plus se requieindre.

—Quoisse qu'y a encore, Bolduc?

—Tanisse, c'est sûrement pas faisable ce que je fais là. Comme un peu membre du clargé, je devrais p'tête ben pas me fourrer là-dedans. Mais j'sus faite de même: quand j'vois une cochonnerie, y faut que je me rebelle.

—C'est-t-y quelque chose qui me congarne?

—D'un bout à l'autre, Tanisse, d'un bout à l'autre...

—Sac...

—Sacre pas, Tanisse, sacre pas, ça va être pire et pis ça arrangerait rien.

—Faut au moins que je sàve?

—Pour ça, oui, t'es trop blode pour pas que tu sàves de quoisse qu'il y a, mais faut pas que tu faises illusion à moi, si jamais la chose se déclare en public.

—Craignez pas.

—Eh ben, je te dirai pas qui c'est qui a rapporté ça à la sacristie, mais c'est une personne qui est crévable comme toé et moé. Y paraît que Larpignière dont auquel que c'était le tour de donner le réveillon c'te année, y dit à toutes les ceuses et les celles qui vont le voir: "C'est pas de valeur pour Tanisse de

faire le gros c'te année, avec son argent mal gagné; y s'est vendu assez de fois à la dernière élection, y fait ienque retourner en moulée l'argent du yable."

—Ah! le vindicatif!

—Et pis, avec un toupette que je sais, ma foi! pas comment appeler ça, y dit encore; "Si j'sus assez ben, j'vas y aller à son réveillon. C'est d'argent du public qu'y dépense là, Tanisse, j'peux m'inviter!" Dites-lé donc, y a-t-il du monde crapaud, Mame Tanisse?

—C'est ben tirrible!



—...J'ai affaire à y parler ... une petite escoussé.

devoir.

—J'te remercie, et j'te donne ma parole du Bon Yeu que je serai rendu en temps et lieux pour le réveillon chez Tanisse.

—Bon! Ça m'ôte un gros poids sur l'estomac de savoir ça. Et pis, à ta place, pour les humilier à terre par terre, comme on dit, je la ferais ôter ta barbiche. Ça te rajeunira, par-dessus le marché.

—T'as raison, Bolduc, t'as toujours raison.

—Ben, à la revoyure tout le monde.

—On se r'voira chez Tanisse. Merci en at-

—C'est pas toute: Larpignière dit qu'il va se faire ôter son pinceau, parce qu'y a trop de gens du commun qu'en portent dans le Rang.

—Ben, écoutez, Bolduc, j'aime pas la chicane, vous le savez, mais je vous dis ienque que ça: Y va y avoir du poil à ce réveillon-cite, si Larpignière vient tant seulement reniffer l'air en dedans d'un arpent de la maison.

—Mais pas un mot de moé dans tout ça, Tanisse, hein?

—Craignez pas. Prenez ma parole.

* * *

Le réveillon a eu lieu et Tanisse n'a pas été démenti par les événements: il y a eu du poil!

Larpignière n'a jamais pu monter plus haut que la deuxième marche du perron.

Il a eu beau parler d'invitation, de barbiche et de mauvais maux, Tanisse et ses invités ont cru qu'il avait pris un coup de trop pour se donner de la façon.

Quant à ce pauvre Célestin, il n'a jamais pu comprendre pourquoi Tanisse mêlait la politique et la corruption électorale dans une affaire de réveillon où il était censément invité.

Rendu chez lui, content après tout d'être sorti de tout cela "en enquier", comme il le dit, il s'est mis à arpenter la place.

Et il faut croire que la lumière a commencé à se faire dans son esprit, car à sa femme qui se préparait pour la grand'messe, il a dit:

—Josette, si tu vois le bedeau, dis-y que je veux le voir... J'ai affaire à y parler... une p'tite escousse.



La Neige



(Poème en prose)



COMMENT cela se fit-il? — Je ne sais.

J'étais en compagnie d'un être céleste ayant la beauté particulière aux étoiles.

Je marchais sur une route d'azur, bordée de forêts vertes. Ça et là dans les clairières apparaissaient des habitations de marbre rose, d'une élégance suprême. Dans cet étrange pays, inconnu des mortels, la gamme joyeuse des couleurs tendres semblait seule conviée.

Des brises sonores semaient dans l'atmosphère parfumée, une musique aux douceurs exquis.

Charmé, j'allais toujours.

Soudain, je poussai un cri d'admiration. Devant moi s'élevait une montagne titanique faite de pétales d'une blancheur de lait. On y voyait la gentille clochette du muguet, la rose immaculée, le lis pur, la suave immortelle, la marguerite amoureuse, l'ornithogale hautain, l'odoriférante tubéreuse, l'oeillet délicat, la mignonne perce-neige, la douce pâquerette, la pâle anémone, la frêle sanguinaire, la minuscule stellaire, le nénufar grave, la plantureuse boule-de-neige et tant d'autres.

Pourquoi?

Mon compagnon lisant dans ma pensée, répondit:

—Le Créateur ne laisse rien perdre sur votre globe. Chaque année s'épanouissent d'innombrables fleurs blanches. Ces fleurs, après vous avoir souri, laissent choir leurs pétales et la brise les emporte. Des messagers les recueillent et les entassent ici; puis, quand l'automne a fait son oeuvre dévastatrice, Dieu en couvre votre monde qui revêt ainsi sa toilette virginale.

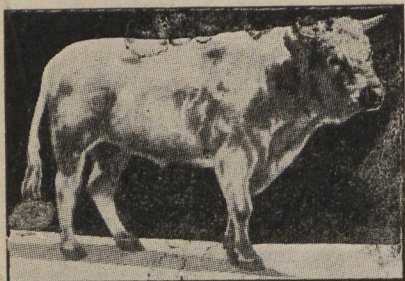
—Alors les neiges?...

—Les neiges sont les pétales morts des blanches fleurs.

E.-Z. MASSICOTTE.



V OICI un taureau dont le propriétaire demeure à Coopersburg, Pennsylvanie. Il pèse à peu près 1,000 livres; à



l'âge de 3 ans, il fut payé au prix de \$11.50 la livre. On estime qu'il en vaut aujourd'hui \$40. Mais il n'est pas destiné à la boucherie, comme bien l'on pense.



Depuis douze ans qu'il poursuit la présidence des Etats-Unis Bryan a fait 600,000 milles en chemins de fer, et délivré 10,000 discours de la plate-forme des wagons. Ses discours réunis comptent 50,000,000 de mots.



Il se consomme en Allemagne 85,000 tonnes de tabac par an.



Ceci est une machine parlante et chantante composée de deux sirènes de bateau à vapeur et d'une série de bouches artificielles.



Cette machine émet les sons de chaque voyelle et sert à faire des expériences sur l'ouïe des gens.

Moins de huit mois après la première éruption, qui détruisit la jolie ville de Saint-Pierre, on vit émerger du principal cratère un étrange obélisque, un monolithe taillé en forme de dent. La roche continua à grandir. Quand elle eut atteint une hauteur d'environ 300 mètres, des explosions formidables retentirent à l'intérieur du volcan, et l'on constata bientôt que cette hauteur avait



diminué de plusieurs mètres pendant une nuit. Puis, la croissance recommença, et le sommet de la dent atteignit une hauteur de onze cent soixante-quatorze pieds, mesure calculée à partir de l'orifice du cratère. L'obélisque dépassait, désormais, de deux cents pieds la Tour-Eiffel. Mais c'était l'apogée! Le colossal monument, élevé par la Montagne Pelée en mémoire de ses nombreuses victimes, commença à rentrer peu à peu dans le cratère, à s'effondrer insensiblement. A l'heure actuelle, il a presque entièrement